

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

19. JAHRGANG

1918



SWETS & ZEITLINGER N.V.

AMSTERDAM - 1967

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

19. JAHRGANG

1918

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967

Reprinted by permission of the
Modern Language Society, Helsinki



Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

II. Besprechungen.

III. Nachrichten über die Tätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

IV. Eingesandte Literatur.

V. Mitteilungen

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Wallensköld
Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

Nr. 1/6

Jährlich acht Nummern. Preis Fmk 6 bei der Redaktion, Fmk 7: 50 durch die Buchhandlungen. Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof A. Wallensköld (V. Hamng. 5), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früher erschienener Hefte an den Schriftführer der Redaktion, Doz. O. J. Tallgren (Tehtaankatu 22), einzusenden.

XIX. Jahrg.
1918

Lettres inédites d'Ugo Foscolo

En feuilletant les autographes dans la merveilleuse collection du château de Stafsund en Suède, créée par le père du possesseur actuel, le baron de Klinckowström, j'y ai trouvé cinq lettres d'Ugo Foscolo. Ce sont plutôt des billets fugitifs adressés à un ami, un élève et en même temps un soutien dans la détresse du poète, le diplomate polonais (russe) Xavier de Labensky, poète lui aussi à ses heures perdues (sous le pseudonyme de Jean Polonius), domicilié, comme Foscolo, à Londres ou près de Londres, à cette époque un jeune homme de 25—26 ans (il est mort à Saint-Pétersbourg en 1855). Une nièce de ce Xavier de Labensky épousa le vieux Baron de Klinckowström, et de cette manière les lettres d'Ugo Foscolo sont entrées dans la collection de Stafsund, d'où elles n'ont jamais trouvé, à ce que je sache du moins, le chemin de la publicité. Elles ne figurent pas dans les volumes de l'*Epistolario* formant trois volumes de l'édition de Florence (1850—1862), et je doute que ces billets en mauvais français aient tenté auparavant un éditeur.

On sait que le malheureux poète italien se réfugia en

Angleterre en 1816, et qu'il y resta jusqu'à sa mort, en 1827. Il pouvait jouir pendant toute cette période, a t-on dit, de toutes les distinctions sociales que les plus brillants cercles de Londres confèrent aux étrangers de renom politique ou littéraire, et en même temps il connut toute la misère provenant de sa pauvreté et de son manque de soin et de prévoyance en matiere économique. Les lettres ci-dessous imprimées fournissent une petite contribution à cette histoire pitoyable. Elles ne disent cependant rien sur un côté du caractère du poète relevé par Walter Scott: que la conduite d'Ugo Foscolo vis-à-vis de la société qui l'avait accepté n'était pas de nature à lui faire gagner ou conserver des amitiés. Mais on peut deviner que Labensky fut un des amis fidèles qui, malgré la prodigalité et les manières incurables du poète, lui rendaient l'existence possible.

La date des lettres ressort d'une remarque ajoutée à l'une d'elles: avril 1824. Elle pourrait être conjecturée aussi par le fait que Foscolo y parle de ses éditions commentées des grands poètes de sa patrie. Ces ouvrages devaient paraître en 1825. A une des lettres est ajoutée le prospectus invitant à s'y abonner. Il est ainsi conçu:

«A Prospectus of an edition of the poems of Dante, Petrarch, Ariosto and Tasso illustrated with a History of the Poetry of Italy, from the beginning of the thirteenth century to the end of the sixteenth century. By Ugo Foscolo.»

Toute la collection devait comprendre 18 volumes, qui seraient imprimés en 100 exemplaires au prix de £ 2.2 par volume. Il devrait paraître 3—4 volumes par an, et le premier devrait être mis dans le commerce lorsqu'il y aurait 300 abonnés.

On sait que de ce vaste plan il ne résulta que quelques rares ouvrages, mais de grande importance. Un *Discorso* sur le texte et sur les différentes opinions régnantes sur l'histoire t la critique de la *Divine Comédie* parut en 1825; de même une étude sur le *Décaméron* servant d'introduction à l'édition publiée à Londres en 1825; mais le commentaire du

poème de Dante ne vit le jour qu'en 1842, par les soins de G. Mazzini. Le *Discours* marqua une date dans l'histoire des études sur le grand poète, et compte toujours, ainsi que le commentaire, parmi les ouvrages les plus importants sur la matière.

Je dois des remerciements sincères à M:me la Baronne Thyra Klinckowström, qui m'a invité à prendre connaissance des trésors de la bibliothèque de Stafsund, et ensuite a eu la bonté de déposer les lettres de Foscolo à la Bibliothèque royale de Stockholm.

J'ai scrupuleusement conservé l'orthographe du poète avec toutes ses inconséquences ou plutôt ses fautes régulières.

W. Söderhjelm.

Samedi 4 h:s —

Mon cher Monsieur.

Demain de bon matin je dois me trouver à mon cottage. Quelques creanciers mettront à l'encher dans le courrant de la semaine prochaine mes meubles; et s'il n'y aura pas assez d'acheteurs de meubles l'on vendra mes livres et mes manuscrits. Coment en Dimanche l'on ne risque pas d'être arreté je passerai toute entiere la journée de demain a mon cottage peut-être pour la derniére fois, et je tacherai de preserver, s'il est possible, au moins une partie de mes manuscrits. — Si vous etes dans l'intention de me voir demain, et que le tems soit beau, venez je vous en prie jusque a mon hermitage, et vous pouvez le voir avant qu'il soit índignement gaspillé. — Ce n'est que un promenade de *15* minutes en voiture, et de *40* tout au plus en marchant. Voilà la route — *Portmats* (?) *Square—Becher Street—Upper Becher Street—Park Road,* et avant de arriver au bout de Park Road vous lirez a gauche *South Bank* en lettres cubitales sur le coin d'une allée. — Entrez dans cette allée, et avant de arriver a la fin vous verrez *a droit* une maison carrée et basse entourée d'un muraille dont la porte a de chaque coté la tete d'un *espece de Lion* et entre les deux têtes les mots *Digamma cottage,* Au reste une fois que vous êtes a *Park road* tout le monde vous vous indiquera *South Bank*, ou tout le monde aussi saura vous indiquer *Digamme Cottage.* Venez-y, je vous en prie, et ne m'accusez pas de ce que je ne vous attend pas ici. Je suis forcé de vous manquer de parole. Adieu.

Votre devoué Ugo Foscolo.

Caro Scolare

Viva Evviva Labensky, — Anglice *Labensky for ever!* puisque les brodequins vont a merveille; et malgre mon regret de vous en priver, et leur

meretricious ornements assez messeants a ma philosophie et a mon age, je les garde, je les porte deja, et je sens mes pieds frais et à leur aise; — Hony soit qui mal y pense, et je porterai les brodequins, et *Labensky for ever!* j'espere qu'il vous en arrivera une provision, et s'il n'y aura pas les bigarrures qui feront mettre en doute ma gravité philosophique, tant mieux; — quoique je crois que je n'aurai pas de besoin d'autres brodequins jusque a l'été prochain. Helas! en octobre au plus tard il faudra bien que je me resigne au gros souliers, et aux bas de Caire. Adieu. Samedi, ou lundi au plus tard vous aurez un autre volume de Brantome. Tout a vous de toute mon ame

Ugo Foscolo.

Ce Lundi

Mon cher Monsieur,

Ce Matin l'on livrait votre billet chez moi après que j'etais sorti pour vous demander quelques instants d'entretien, — quoiquè j'ignore si j'aurais pu vous dire ce que j'ose à peine vous ecrire. Mais je pense maintenant je parle et je me conduit d'apres les ordres aveugles de la necessité, — et c'est d'après les coups de la necessité que je suis forcé de vous prier de m'aider a soutenir ma situation actuelle avec ce qui peut me revenir des leçons que je vous ai deja donné -- et non pas d'une maniere à vous en faire tirer beaucoup de profit: aussi je vous ecrit avec le coeur affligé de affliction et de honte, — et j'espere que en me pardonnant vous etes en même tems convaincu que l'extremité seule, dans laquelle je me trouve, a pu m'entrainer à cette démarche. — Agreez en même tems mes remercimens pour votre billet, — ayez soin de votre santé, et quant à la soirée je la laisse en vôtre choix; veuillez bien donner un mot de reponse à mon copiste qui est le porteur de la lettre. Vous trouverez ci joint un prospectus pour les classics italiens et l'histoire de la poesie. — Pardonnez moi je vous en conjure, et croyez moi votre devoué

Ugo Foscolo.

Mon cher Monsieur —

J'ai reçu votre lettre hier au soir tandis que l'on m'appliquait des ventouses et j'ai été forcé de retarder jusque à ce matin des remercimens qui sont d'autant plus sincers et plus vifs que vôtre secours vient de me tirer de la plus triste parmis tant de tristes situations dont mon *eventful life* a été environnée dans ce bas monde. Mais jusque a present la humiliation et la honte ne se meloient gueres dans mes afflictions; aussi je trouvais assez de courage et d'esprit pour les surmonter. Mais des que l'on doit agir en rougissant il n'y a pas de coeur ni de tête qu'y tiennent; et j'ai perdu l'un et l'autre. Aussi hier je dois vous avoir ecrit de maniere à vous induire en erreur, et votre naturel genereux a donné à mes paroles, — surtout concernant le prospectus — une interpretation qui etait très-eloignée de mon idée.

Les cinq volumes du poeme et des illustrations historiques de Dante suivront avant la fin du 1825, — mais quant aux autres je n'espére pas, du moins dans ce moment assez d'acheteurs pour recevoir d'avance le prix de la collection entiere. Permettez moi donc de garder le prix des cinq volumes de Dante, — et de vous considerer pour le restant comme mon creancier. Nous retrouverons une portion de ma dêtte par des leçons; et pour ce qui pourra rester je serai dans le cas de vous en rembourser sans me gêner aussitôt que j'aurai le *grand bonheur* de me defaire de ma maison. Ne m'envoyez point, je vous en conjure, le reste du montant de la collection; — la liberalité et la promptitude avec lesquelles vous êtes venu à mon secours m'assurent plus d'un mois de tranquillité, et j'espere pouvoir trouver jusque alors d'autres resources, et arranger definitivement mes affaires. En recevant plus d'argent j'augmenterais ma dette, — mais quand même vous me donneriez une fortune vous ne pourriez pas augmenter les obligations et la reconnoissance de mon coeur qui vous est et vous sera devoué —

Dum memor ipse mei dum spiritus hos reget artus.

Et avec ce vers de Virgile je vous dis adieu jusque à Mereredi soir.

Votre devoué et reconnoissant

Ugo Foscolo.

Ce Mardi matin —

A Monsieur

Monsieur Xavier Labensky May Hill

Wells Street, Vendredi matin.

Mon cher Monsieur —

Je vous remercie de votre souvenir, — et je vous en remercie du fond de mon coeur. Je conçois que la saison doit nécessairement occuper une grande partie de votre tems — vous ne pouvez gueres vous en dispenser; — les bals et les fêtes et les concerts que d'autres courent par inclination, doivetn être suivi par *état* lorsque l'on est dans votre situation; Mais je suis faché que soyez obligé d'en payer l'ecot avec votre santé. Prennez soin de vous en prie — je vous en prie même par egoisme, car votre conversation m'est devenu necessaire. Mes affaires sont toujours ou elles en etoient; avec l'exception que j'ai obtenu quelques jours de delai; aussi je pourrai passer la semaine suivante toute entiere avec mes livres dans le cottage; J'irais y coucher demain soir; — et si dimanche le tems est favorable j'espere de vous voir. En tout cas lorsque vous comptez de prendre votre lesson ecrivez moi un mot par le *two penny post* toujours R:w Ilass Digamma Cottage Southbank Regents Park — je pourrai pendant la semaine prochaine vous recevoir *ici Well Street*, puisque je suis obligé de payer le logi jusque'au 22 du mois; — aussi je puis en livrer quelque parti —

Adieu de tout mon coeur

Tout a vous Ugo Foscolo.



Zu Tallgren, Les poésies de Rinaldo d'Aquino

(Mém. de la Société Néo-philol. de Helsingfors, VI 1917).

I 24 ff.: *E poich'io continente | de la Gioi só alungiato, isperanza | mi vene, — e poi mi torna in diletanza | perche só adimorato, | e aritornanza non sò quando avesse!* | T. fasst *continente* = *continenter* 'sans interruption' und übersetzt: »Et puisque c'est tout continuellement (?) que je reste éloigné de chez la Joie . . ., [voici que déjà] l'espoir me vient et se transforme ensuite en [rien moins que] délices, . . . car je suis demeuré [autrefois] [près d'elle? en délices?] et je ne sais dans combien [peu] de temps je pourrais [déjà] avoir la permission d'[y] retourner». Vielleicht ist *continente* = 'aussitôt' zu fassen (wie im Aprov.), *diletanza* aber eher höhnisch als 'Spott' (im Sinn von ital. *dileggiare*), endlich *só adimorato* mit Hinblick auf *la dimora* V. 34 'Entfernung' als 'ich bin entfernt': 'Und da ich sofort [nachdem ich ihr Gesicht dichterisch geschaut habe, durch den Rückfall in die nüchterne Wirklichkeit] von der Freude entfernt bin, kommt mir Hoffnung und wird zu Hohn, weil ich fern bin und nicht weiss, wann ich zurückkehren kann'.

II 51. Zu *isguardare* wäre Gamillschegs *Studien der Vorgeschichte einer romanischen Tempuslehre* S. 122 ff. zu vergleichen, der derlei Formen auf den Konj. Imperf. zurückführt.

III 24: *perk'eo son tuctor vostro et in quell'ora.* T. übersetzt: 'parce que je suis à vous de tout temps et (= comme je l'étais) à ce moment-là'. Ich würde eher schreiben: 'p. j. s. à v. de tout temps et [je l'étais] à ce moment-là'.

IV 6. Zu »*membrar* prospectif» vgl. aprov. *membrar* 'überlegen', das Levy im Suppl.-Wb. mit Fragezeichen versieht.

10. Nach *Amante è che ama falsamente* würde ich statt Strichpunkt Doppelpunkt setzen und nicht übersetzen 'Il est [maint] amant qui aime faussement', sondern die Definition des schlechten Liebhabers folgt in den nächsten Versen: 'Der

ist ein schlechter Liebhaber: wenn er nur ein wenig [Gunst] sieht, verlangt er mehr ...'

17: *ché nonn è gioi che si venda in credenza,* | *né per forza die pene c'altrui sente.* | *Non mente a quelli che son suoi;* | *anti li dona gioi,* | *come fa buon sengnore a suo servente.* T.: 'car ce (l'amour) n'est pas une joie qui se vende à crédit ni (qui se vende) aux prix des peines qu'[aurait] ressent[ies] un autre. Il ne ment point ...' Vielleicht ist der Punkt nach *sente* zu beseitigen: 'und trotz aller Qualen, die der andere [der Liebende] spürt, täuscht sie [die Liebe] ihre [wahren] Anhänger nicht'.

V 27: *e tegnolomi n gran consolamento,* | *com' omo, c'a disascio* | *aspetta d'aver ascio,* | *pietadi bene pilglia per talento.* Den letzten Vers übersetzt T.: '... reçoit bien l'aumône de bon gré'. Vielleicht eher: [der Mensch im Unglück] 'fasst Mitleid leicht als Liebe auf', womit ein weniger banaler Gedanke ausgedrückt wäre.

VI 9. *servire* ist eher als ein vereinzelter prov. Nominativ (= **servītor*) der Infinitiv, vgl. V. 27 und 40. Ein korrektes *servidore* steht V. 34.

32 ff.: *Presio d'Amore non vale neente* | *poi don' à aritenuto* | *in servidore, c'altro vol piglare.* | *Ké l'amoroso usagio* | *non vol ke sia per donna meritato* | *kiù d'uno aritenere.* | *kéd altrui ingannare è gran fallença* | *in mia parvença.* T., offenbar mit Beziehung auf den in Str. II erwähnten *dono*, den der Dichter erhalten hat, übersetzt: '[Or,] tout renom venant d'Amour vaut bien peu de chose là où il (Amour) a refusé son don [pendant longtemps?] à un serviteur, qui en veut obtenir un second (= là où Amour *continue* à lui refuser ce second don?). Car la loi d'amour ne consent point que ce soit un mérite pour la dame de refuser plus d'un don (elle peut en refuser le premier; celui-ci une fois accordé, elle doit se montrer large)'. Diese Auffassung zwingt zu einer Rechtfertigung des Perfekts *à aritenuto*, die T. nicht recht gelungen ist, erklärt aber auch nicht, wieso *ritenere* = 'refuser', ferner wieso *in servidore* 'à un serviteur' bedeuten soll. Ich fasse

don' in V. 33 nicht als *dono* 'geschenk', sondern als *donna* 'Herrin', *ritenere* im Sinn des aprov. *retener* 'als Liebhaber annehmen' (Levy Suppl.-Wb. s.v. *retener* 2): '... wenn eine Frau einen Diener (lies vielleicht *un* mit *C*?) angenommen hat und dabei einen anderen Liebhaber nehmen will, denn der Liebesbrauch will, dass es für eine Frau kein Verdienst sei, mehr als einen Liebhaber anzunehmen'. Damit ist ein geläufiger Gedanke der Minnedichtung hergestellt.

VII 21: *Sì com' on dé a tuct' ore | laudar bem per miglore, | secondo dirictura | di llei vorria ritrère melliorança |.* T. fasst *ritrère* als 'faire le portrait' und übersetzt: 'Ainsi qu'on doit de tout temps louer le bien par ce qui est [le?] mieux, je voudrais, comme cela est juste, me surpasser moi-même pour la dépeindre'. Aber *ritrère melliorança* heisst doch wohl kaum 'aufs beste malen', sondern 'Vorteil davontragen'. Daher übersetze ich: 'Wie man stets das Gute loben soll um des Besseren willen [das man dadurch erreicht], so will ich nach Fug und Recht [durch ihr Lob] von ihr Vorteil ernten'. Es würde so der im ersten Teil der Strophe anklingende Gedanke (das Gute und das Böse sollen mit Gleichem vergolten werden, daher lobt der Dichter die Dame) ausgeführt; auch der Dichter will Lohn für das Gute, das er getan, nur einen um so höheren.

VIII 49: *e nullo core no lo penseria | ched i' pensando fosse sì penato.* T.: 'tourmenté par la pensée [à la faute que j'avais commise? à l'inclémence imaginaire de ma dame?]'. An alles das zusammen, da *pensando* = 'in meinem Liebesgram' (der 'Gedanke' bei den Minnedichtern ist ja gern ein 'Liebesgedanke').

IX 4. Zu *colare* 'die Segel hissen' vgl. REW 2041 und M. de Montoliu Butlletí de dialectol. catal. 1913 S. 38 ff., zu *tapina* 31 aprov. *tapin* 'pauvre, indigent', frz. *en tapinois* 'heimlich' REW s.v. *tappjan*, wo die Diezsche Etymologie (ταπεινός) abgewiesen wird.

X 24. Übersetzung und Interpunktion des Textes sind miteinander nicht in Harmonie.

XI 7: *perzò, di diri, agi' avedimento,* | *che non si blasmi de llo suo creduto. creduto* nach T. = entweder 'ce qu'il se sera figuré à son propre sujet' oder 'ce qu'il se sera figuré au sujet de la dame'. Ich denke, *diri* ist *creduto* entgegengesetzt: 'beim Reden passe er auf, dass er sich über seinen Glauben (den Inhalt seiner Rede) keinen Vorwurf zu machen hat'. In der ersten Strophe hiess es, man solle so zu reden beginnen, dass man sich nachher keine Vorwürfe machen müsse. Nun wird angeraten, so zu sprechen, dass der Inhalt keinen Anstoss errege.

11: *a sempro di lor dé omo avere spera.* T.: 'l'on doit (porter le regard vers leur exemple *ou plutôt*: l'on doit), vu leur exemple, concevoir de l'espérance'. Die handschriftliche Überlieferung ist nach T.: a *manque* IV_2, senpre *l*, sempre V_1, loro *tous les mss.*, daher fragt er sich: »Avait on jadis: *a sempro l o r o,* a d e x e m p l u m i l l o r u m?« Darf man vielleicht das *spęra* 'Spiegel' (= lat. *sphaera*) heranziehen, das in VII 32 vorkommt, und mit Benützung des *loro* aller Hdss. lesen: *sempre di loro dé omo avere spera* 'immer soll der Mensch an ihnen einen Spiegel haben'?

Leo Spitzer (Wien).

Die französischen nomina propria in den deutschen denkmälern des 12. und 13. jh.

Die deutschen denkmäler des 12. und 13. jh. weisen mehrere frz. nomina propria auf, wie dies ja bei dem tiefgreifenden französischen einflusse, der sich vor allem in der literatur breit machte, kaum anders zu erwarten ist. Nun sind aber diese nomina propria auch im frz. oft fremdlinge; ich erinnere nur an die zahlreichen keltischen namen, die in manchem oft noch unklar sind und die in lautgeschichtlicher hinsicht überhaupt schwierigkeiten machen. Es ist aber nicht ohne interesse, die in den denkmälern vorkommenden nomina propria — unter ausmerzung der unklaren fälle sowie der-

jenigen, die keine aufklärung geben konnen — unter die lupe zu nehmen.

Als allgemeine bemerkung ist vorauszuschicken, dass die dichter inbezug auf die nomina propria überhaupt mehr an literarische tradition gebunden waren als hinsichtlich einzelner worte, wenn auch fremder; dies hat geltung sowohl für den entlehnungsprozess aus dem frz. wie für das fortbestehen der frz. nomina propria im dtsch. Eine sonderstellung nehmen die besonders von Wolfram fabrizierten phantasienamen ein, die ich als dem ursprung nach dunkel beiseite lasse.

Wie schon hervorgehoben, dürfen wir also annehmen, dass die in der dtsch. literatur vorkommenden frz. nomina propria im grossen und ganzen in bedeutend höherem masse literarischen charakter aufweisen als die frz. worte im dtsch. überhaupt. Andererseits darf man aber nicht ausser acht lassen, dass es auch unter den nomina propria solche gibt, die keineswegs als literarisch zu bezeichnen sind. Existierte doch sicher bei den frz. epenstoffen und mit diesen wohl auch bei den nomina propria in Deutschland eine mündliche tradition. Es steht sogar fest, dass einige frz. namen, wie urkunden zeigen, in Deutschland als personennamen beliebt waren. Welche nomina propria ausschliesslich literarisch waren, welche nicht, geht oft aus der lautform des betreffenden wortes hervor: es kommt nämlich vor, dass an einigen worten lautliche spuren deutlich zeigen, dass das wort ausser in der literatur auch im deutschen munde gelebt hat. Als beispiel seien die in den deutschen denkmälern des mittelalters vorkommenden formen des frz. nomen proprium *Normandie* genannt: *Ormenîe, Ormanîe, Ormendîn, Ormandîn.* Die formen mit abgefallenem anlautendem *n-* sind offenbar nichtliterarisch; der abfall des anlautenden *n-* ist in mehreren mundarten heimisch.

Die frz. nomina propria, die als literarisch zu bezeichnen sind, sind vollständig auf die literatur beschränkt, wie auch ihre verbreitung durch literarische einflüsse stattfindet, die ein schriftsteller auf einen anderen ausgeübt hat. Beinahe jeder dichter hat aus den werken seiner kollegen, die er gelesen

hat, nomina propria entlehnt. Oft sind es namen, die überhaupt häufig in der höfischen literatur vorkommen, — die sozusagen gemeingut der höfischen dichter sind; in solchen fällen kann das vorkommen des namens in der vorlage nur die veranlassung dazu gewesen sein, dass es auch von dem entlehnenden gebraucht wird. Und oft ist es sogar möglich, dass wir es gar nicht mit entlehnung zu tun haben, da der übereinstimmende gebrauch der namen auf zufall beruhen kann, besonders wenn die betreffenden nomina propria zu dem gemeinsamen grundstocke der höfischen dichtung gehören. In solchen fällen müssen literaturgeschichtliche tatsachen herangezogen und spuren des abhängigkeitsverhaltnisses auch durch andere kriterien nachgewiesen werden. Wenn ein abhängigkeitsverhältnis tatsächlich existiert hat, ist ein nicht notwendigerweise als literarisch zu bezeichnendes nomen proprium zufalligerweise in literarischer weise angewandt und aus der vorlage entlehnt worden. Es gibt aber auch eigennamen, die nur bei ein paar dichtern vorkommen, und in solchen fallen sind wir oft imstande, sicheres über das abhängigkeitsverhältnis des einen dichters von dem anderen zu sagen. Je seltener der betreffende name und je grösser die übereinstimmung ist, umso sicherer ist unser urteil. — Dieses kriterium ist in einzelnen fällen tatsächlich schon mit erfolg verwertet worden. Wenn z. b. Singer[1] die behauptung aufstellt, dass Ulrich von Zazikhoven Wolframs Parzival benutzt hat, so stützt er sich vor allem darauf, dass im Parz. und im Lanzelet in auffälliger weise übereinstimmende formen von namen vorkommen, die anderswo in anderer gestalt belegt sind. — Ich greife nur noch einige beispiele aus der menge heraus: Berthold von Holle gebraucht die nomina propria *Barbarîe* und *Portigâl,* die auch bei Wolfram vorkommen; da in seinen werken der einfluss Wolframs unverkennbar zutage tritt[2], ist es höchst wahrscheinlich, dass Berthold sie

[1] Aufsätze und Vorträge (Tübingen, 1912) ss. 146—.
[2] vgl. P Grdr II² s. 225.

von seinem kollegen entlehnt hat. Das bei Wolfram belegte *Barbarîe* kommt auch bei Ulrich von Eschenbach und Rudolf von Ems vor, die bekanntlich beide unter dem einfluss Wolframs gestanden haben [1]. In der Guten Frau kommen die bei Wolfram belegten nomina propria *Poitowe* und *Portigâl* vor, die darauf hinweisen, dass die Gute Frau unter dem einfluss Wolframs entstanden ist.

Wenn wir nun auf die frage nach der dialektalen herkunft der frz. nomina propria eingehen, so ist a priori wahrscheinlich, dass mehrere mundarten vertreten sind, da ja wahrscheinlich manches direkt den frz. vorlagen entnommen wurde. Einige nomina propria stammen offenbar aus dem ostfrz.: So weist die form *Gaschier* wegen des abfalles von *l* vor *s* nach Ostfrankreich [2]. Die form *Provanze,* die neben *Provenze* belegt ist, stammt aus einem nicht-nordfrz. dialekt [3]. Dagegen stammen formen wie *Bernout* und *Lyppaut* aus einer mundart, wo vorkonsonantisches *l* nicht abfiel: das lothring., franche-comtés. und wallonische kommen also nicht in betracht [4]. Im Eraclius kommt die form *Kampânje* als bezeichnung der landschaft *Champagne* vor; diese form mit erhaltenem nordfrz. *k*-laut [5] erklärt sich gut dadurch, dass eine frz. dichtung von Gautier von Arras aus Nordfrankreich die quelle des Eraclius war. Dann haben wir die form *Premunstrei* (< lat. *Pratum monstratum):* das *ei* weist wegen des nachlauts nach Ostfrankreich [6], während der abfall des auslaut. *t* das nördl. lothr. sowie das nordöstl. champagnische ausschliesst [7]; tatsächlich liegt ja der ort mit diesem namen in der nordwestl.

---

[1] vgl. P Grdr II² ss. 225 — und Henrich, PBB 38, s. 225.

[2] vgl. E. Öhmann, Die frz. worte im dtsch. (Diss. Helsinki 1918) s. 37—.

[3] ibid. ss. 32—.

[4] ibid. ss. 37—.

[5] ibid. ss. 41—.

[6] ibid. ss. 27—.

[7] ibid. ss. 51—.

Champagne, wo auslaut. *t* nicht erhalten ist. Weiter sind formen wie *Preciôse* (frz. *Precieuse)* und *Schoyûse* (afrz. *Joieuse)* zu nennen, die also aus Ostfrankreich, ausschliesslich der Pikardie, stammen [1]. Die behandlung des germ. *w* gibt zu folgenden bemerkungen anlass: es kommen nebeneinander formen mit *g* und *w* vor, von denen die letztgenannte also eine ostfrz. und zwar eine volkstümliche ist [2]. Dass wir nicht sofort nach einer dialekt. frz. form zu suchen brauchen, wenn die im dtsch. auftretende form sich nicht genau mit der frz. normalform deckt, zeigt z. b. die form *Riems* für afrz. *Reims* < lat. *Rēmis,* was im afrz. nicht *Riems* ergeben konnte: wir haben es hier offenbar mit einer auf dtsch. gebiete entstandenen form zu tun.

Das bild, das wir somit von der dialektalen herkunft der frz. nomina propria im dtsch. gewinnen, ist recht bunt: formen aus verschiedenen maa. kommen oft durcheinander in einem werke vor. Die erklärung dieser tatsache liegt wohl darin, dass die dichter oft mehrere vorlagen gebraucht haben, oder darin, dass den dichtern einige formen schon geläufig waren, zu denen dann aus verschiedenen vorlagen entlehnte hinzukamen. Eine interessante aufgabe, auf die ich aber diesmal verzichten muss, wäre es, dem verhalten der dtsch. dichter inbezug auf die nomina propria der frz. vorlagen genauer nachzugehen.

Wie bedeutend die mndl. vermittlung gewesen ist, lässt sich nicht genau feststellen. Einige anhaltspunkte gibt es jedoch. Zuerst die häufigkeit der mndl. vermittlung bei den frz. worten überhaupt, die darauf hindeutet, dass der deutschen sprache sehr viel französisches gut durch mndl. vermittlung zugesteuert worden ist. So dürfen wir wohl auch ruhig annehmen, dass mehrere frz. namen durch mndl. mündliche oder literarische vermittlung nach Deutschland gekommen sind. Tatsächlich kommen in der mndl. literatur massenhaft frz.

---

[1] vgl. ibid. s. 65.

[2] vgl. ibid. s. 60.

nomina propria vor, die auch in der dtsch. literatur heimisch sind. Dies braucht ja, wie schon inbezug auf die frz. worte überhaupt hervorgehoben, nicht unbedingt für mndl. vermittlung zu sprechen, macht diese aber jedenfalls oft wahrscheinlich. Ausserdem haben wir auch positive zeugnisse für mndl. vermittlung bei den nomina propria. Wie unter den frz. worten im dtsch., so gibt es auch unter den nomina propria mehrere formen, in denen französischem vorkonsonantischem *u* (< lat. *l*) *l* entspricht; als beispiel wäre *Salvâtsche* (= afrz. *sauvage*) zu nennen; im mndl. kommt das adjektivum in der form *sauvage* vor. Nun erklärt sich das *l* bei mndl. vermittlung gut durch verhochdeutschung eines mndl. vorkonsonant. *u*[1]. In einem falle wie *Montalban* wäre man wieder geneigt anzunehmen, dass das *l* auf dem lat. ursprung des namens beruhe. Jedenfalls ist die erhaltung des vorkonsonant. lat. *l* in den nomina propria, die frz. ursprungs zu sein scheinen, keineswegs als ein sicheres kriterium für mndl. vermittlung anzusehen. Schon ein bedeutend zuverlässigeres zeugnis von mndl. vermittlung legen die doppelformen auf *oi* und *ei* ab;[2] besonders bei Wolfram von Eschenbach nebst nachahmern aber ist dieses schwanken auch in den nomina propria oft zu belegen. Ein besonders günstiger fall bietet sich in der bei Ulrich von Zazikhoven im Lanzelet vorkommenden form *Artiur*. Bekanntlich lautet die form des berühmten sagenkönigs bei den anderen mhd. dichtern *Artûs;* auch Chrétien von Troyes schreibt *Artus*. Wie ist nun die form mit *r*, die Ulrich von Zazikhoven gebraucht, zu erklären? Singer hat sich die erklärung folgendermassen vorgestellt: Die quelle des Lanzelet gehörte zu jenen vorchrétienschen Artusepen, die noch *Arturs—Artur* deklinierten[3]. Wie Singer bemerkt, steht Ulrich von Zazikhoven hierin unter allen deutschen Artus-epikern allein und schliesst sich den

[1] ibid. ss. 91—.

[2] ibid. ss. 99—.

[3] vgl. Singer, Aufsätze und Vorträge (Tübingen, 1912) ss. 148 —.

niederländischen, wie z. b. Maerlant, Walewein und anderen, an. Nun ist diese übereinstimmung wohl kaum als zufällig zu betrachten. Auch ist es unnötig anzunehmen, dass sie darauf beruhe, dass sowohl Ulrich von Zazikhoven wie die mndl. dichter aus derselben quelle schöpften. Vielmehr liegt es nahe anzunehmen, dass Ulrich, bei dem sich auch anderes mittelniederländisches lehngut nachweisen lässt, die form *Artiur* mndl. einflusse verdankt.

Fälle wie die oben genannten zeigen, dass mndl. vermittlung im spiele gewesen ist, obgleich also die frage nach dem umfange derselben im allgemeinen offen bleibt. Nur in fällen, wo ein mndl. original ins dtsch. übertragen ist, wie dies z. b. mit dem Reinolt von Montalbân der fall ist, kann endgültiges festgestellt werden. Nur sei schliesslich noch hervorgehoben, dass mndl. vermittlung jedenfalls beinahe immer gut möglich ist.

Eine frage ist noch zu berühren: nämlich diejenige, ob es nicht möglich wäre, dass manches nomen proprium, das frz. zu sein scheint, lateinischer herkunft ist. Wenn wir zuerst an solche möglichkeiten überhaupt denken, ist ja ohne weiteres zuzugeben, dass es unter den geographischen namen, die sich auf orte ausserhalb Frankreichs beziehen, sehr wahrscheinlich solche lateinischen ursprungs vorkommen. Es ist ja eine tatsache, dass die geographie im mittelalter meistens mit lateinischen bzw. latinisierten namen arbeitete. Andererseits ist est aber auch ohne weiteres klar, dass bei dem allgemeinen charakter der höfischen literatur und bei der vorliebe derselben für alles französische auch geographische nomina propria in frz. gestalt entlehnt wurden. — Was nun die namen der personen der höfischen epen betrifft, so sind sie natürlich frz. herkunft, wenn wir von möglicherweise spärlich vorkommenden latinisierungen absehen: Formen wie *Portegal*, afrz. *Portegal* (lat. Portugallia), zeigen, dass auch geographische namen aus dem frz. entlehnt wurden. — Wenn die lautform eines nomen propriums sich ebenso gut bei lat. wie bei frz. ur-

sprung erklärt, haben wir wohl meistens anzunehmen, dass es aus dem frz. stammt, falls nicht eine lat. vorlage nachgewiesen werden kann oder sonstige schwer ins gewicht fallende umstände für lat. ursprung sprechen.

Emil Öhmann.

Etymologien.

1. Nhd. Windhund.

Der zusammengesetzte Name *Windhund* tritt erst im Neuhochdeutschen auf. Er ist — ebenso wie das synonyme *Windspiel* (mhd. *wintspil*) und mhd. *wintbracke* — eine Verdeutlichung der alten undeutlich gewordenen Namensform *wint*, die im Althochdeutschen oft belegt ist. Das daneben begegnende *wint-zôha* 'Weibchen vom Windhunde' setzt nicht ein ahd. **wint-hunt* voraus, sondern ist als feminine Bezeichnung zu *wint* gebildet, wie *rudi-zôha* 'Weibchen vom Rüden' zu *rudo* 'Rüde'.

Das ahd. *wint*, welches zum ersten Mal in Handschriften des 9. Jh. erscheint, ist verschieden gedeutet worden. Die zunächstliegende Deutung, die Weigand in den älteren Auflagen seines Wörterbuchs gegeben hat, knüpft an das gleichlautende Wort *wint* 'Wind' an; der Windhund wäre also wegen seiner grossen Schnelligkeit mit dem Wind verglichen worden. Eine derartige bildliche Benennung lässt sich jedoch nicht in Einklang bringen mit den Prinzipien, die sonst bei der Namengebung von Tieren in den älteren deutschen Sprachperioden befolgt werden, und kommt mir daher sehr unwahrscheinlich vor. Als ganz unsicher bezeichnet Kluge Et. Wb. s. v. Windhund mit Recht auch die Zusammenstellung von *wint* und *hunt* (**hwinda-* ~ *hunda-* < **hwunda-*). Am wahrscheinlichsten findet Kluge die Erklärung, nach welcher *wint* eine Umdeutung der keltischen Hundebenennung *vertragus*

unter Anlehnung an Wind sei. Diese Auffassung ist heute die allgemein übliche, die in den verschiedenen etymologischen Wörterbüchern vorgetragen wird.

Sachlich ist die Herleitung des deutschen Wortes von dem keltischen Namen ganz gut begründet, denn dieser erscheint in dem lateinischen Text der germanischen Volksgesetze (*veltrus* in der Lex Salica, *veltrahus* Lex Burgundionum, *veltrix* Lex Baiuwariorum) als Bezeichnung einer schnelllaufenden Hundeart und wird in den darauf bezüglichen Glossaren gerade mit *wint* wiedergegeben. Es ist ja auch bekannt, dass die keltischen Jagdhunde besonders hoch geschätzt wurden; sie werden von Plinius und Arrianus gerühmt, und Ovidius und Martialis haben die Benennung *canis gallicus,* die noch im span.-portug. Namen *galgo* 'Windhund' fortlebt.

In lautlicher Hinsicht macht jedoch die Verbindung des ahd. *wint* mit dem keltisch-lateinischen Worte so grosse Schwierigkeiten, dass sie mir höchst bedenklich vorkommt. Für den Ausfall der Endung *agus* in *vert(r)agus* kann man sich auf die Parallelen *sarcophagus* > *sarc* 'Sarg' und *propago* > *pfroffo* 'Pfropfen' berufen, aber die Entwicklung von *vert-* zu *wind-* ist auch bei der Annahme des Anschlusses an das gleichlautende *wind-* 'ventus' doch schwer zu begreifen. Die volksetymologische Anlehnung an *wind-* müsste übrigens sehr früh stattgefunden haben, nicht nur vor der Lautverschiebung des auslaut. *t* in *vert*, sondern vor dem Übergang von *e* > *i* vor Nasal + Kons., also im 1. oder 2. nachchristlichen Jahrhundert, wo die Auslautsgesetze noch nicht gewirkt hatten und *vert(r)agus* noch nicht die Endung verloren hatte. Unter diesen Umständen ist eine Anknüpfung des Wortes an *Wind* (in der Form *wenda-*) nicht wahrscheinlich. Die lautlichen Schwierigkeiten werden nicht geringer, wenn man der deutschen Namensform die spätere romanisch-mittellat. Lautform *velter* (ital. *veltro*. afrz. *viautre*) zu Grunde legt; diese Form ist ja nicht so ähnlichlautend mit wind, dass sie dadurch hätte volksetymologisch beeinflusst werden können. Auch ist zu bemerken, dass wir in den Handschriften der germanischen

Volksgesetze keine mittellateinischen Formen finden, die ein *n* statt *l* zeigten.

So lange keine befriedigendere Etymologie für ahd. *wint* gefunden worden ist, möchte ich es auf den keltischen Völkernamen *Venetus* zurückführen. Die verschiedenen Hundearten werden ja in der lateinischen und mittellat. Literatur oft nach der Heimat genannt: canis germanicus, canis francus, canis alanus, canis scoticus, canis molossus. Die Benennung (canis) *gallicus* lebt — wie bereits hervorgehoben wurde — im Spanischen und Portugiesischen fort, und ein anderer keltischer Völkername wurde als Bezeichnung für Hunde (canis) *segūsius* (zu *Segusiavi,* von **Segusia* = Susa) in das Althochdeutsche übernommen, wo er in der Form *siuso, sūso* oft belegt ist. Der keltische Völkername *Venetus* unterscheidet sich nur wenig von dem alten Wendennamen *Venedus;* bei Tacitus erscheint dieser sogar mit *t* geschrieben als *Venetus.* Sei es nun, dass *t* hier eine Substitution für germ. *th* ist oder dass der keltische Name den Namen der Slaven in der Schreibung beeinflusst hat (vgl. Kluge Urgermanisch S. 52), jedenfalls wurden die beiden Völkernamen nicht streng auseinandergehalten. Im Althochdeutschen erscheint der Wendenname in der Form *winid* (= ags. *wined),* im Mittelhochdeutschen in der Form *wint.* So wird denn auch der keltisch-lateinische Völkername *Venetus* als Bezeichnung für eine Hundeart sich ähnlich gebildet und unter Anlehnung an Wind die ahd. Form *wint* ergeben haben.

Leider sind wir über die alten Hundearten im Mittelalter und ihren Ursprung ziemlich schlecht unterrichtet. Die *canes veltrices* werden in den germanischen Gesetzen als schnelle Hunde beschrieben, die nicht auf der Fährte, sondern — wie die Hetzhunde — nach dem Gesichte jagen und das Wild durch die grosse Schnelligkeit erreichen (»De canibus veltricibus, qui leporem non persecutum, sed sua velocitate conprehenderit» — —, Lex Baiuwar. (Text 3) XVIII, 5). In der Lex Salica wird zwischen einer grösseren Art (veltres porcarii) und einer kleineren Art (veltres leporarii) unter-

schieden. Woher diese Windhunde stammten, darüber wissen wir nichts Bestimmtes, aber da sie in den Volksgesetzen einen keltischen Namen führen und die keltischen Hunde überhaupt weithin berühmt waren, erscheint die Hypothese, dass dem deutschen *wint* ein keltisches *Venetus* zugrunde liegt, nicht unwahrscheinlich. Möglich wäre ja auch, dass in dem althochdeutschen Hundenamen die alte Benennung der Slaven, der Wendenname, steckte, aber so lange wir keine Zeugnisse für slavische Hunderassen in den mittelalterlichen lateinischen und deutschen Quellen besitzen, ist diese Annahme weniger berechtigt.

2. Engl. **kipper**.

Das Wort *kipper* bezeichnet im heutigen Englisch den männlichen Lachs. Nach New English Dictionary V, 711 ist es der männliche Lachs während der Laichzeit, nach Wright Engl. Dial. Dict. III, 449 der männliche Lachs nach der Laichzeit. Ausserdem wird der Ausdruck auch für den gepökelten Lachs verwendet. Gewöhnlich wird der Fischname mit dem Worte *kip* verbunden, mit welchem ein scharfer knorpeliger Haken benannt wird, der sich am Unterkinn des männlichen Lachses beim Beginn der Laichzeit bildet und der beim Kampfe der Männchen um das Weibchen als Waffe benutzt wird. Diese Erklärung ist jedoch — wie im New English Dictionary hervorgehoben wird — nicht zulässig, wenn man den neuenglischen Fischnamen als identisch mit mittelengl. *kypre* und ags. *cypera* betrachtet. Die Identität dieser Worte wird aber im New English Dictionary in Zweifel gezogen, weil sie, obgleich phonetisch unanfechtbar, nicht inbezug auf die Bedeutung nachgewiesen werden kann. Unter diesen Umständen wird die Etymologie als »unsicher« angegeben. Auch Skeat Conc. Etym. Dict. 278 hat für *kipper* keine bestimmte Erklärung.

Der einzige angelsächsische Beleg für *cypera* stammt aus der Boethiusübersetzung des Königs Alfred um das Jahr 1000 und erscheint hier im Zusammenhang mit dem Lachsnamen:

»Hwy ge nu ne settan on sume dune fiscnet eowru, þonne eow fon lysteð leax oððe *cyperan*». Derselbe Fischname erscheint aber auch in althochdeutschen Glossen. Im Codex seminarii Trevirensis R III 13, 103[a] (Steinmeyer Ahd. Gll. IV, 196[50], Katara Die Gll. des Cod. Sem. Trev. S. 91) findet er sich in der Form *cupira,* im Codex Berolinensis Ms. lat. 8⁰ 73, 125[bl] (Steinmeyer Ahd. Gll. III, 683[48]) als *cupiro.* Beide Glossen werden mit *anctua* übersetzt. Da das Trierer Glossar einige Worte aufweist, welche angelsächsischen Ursprungs verdächtig sind, wäre man geneigt *cupira* einer angelsächsischen Vorlage zuzuschreiben. So zählt denn Katara a. a. O. S. 73 unter den wenigen Worten des Glossars, die »in keinem deutschen Dialekt heimisch sind» und wohl zum angelsächsischen Wortbestande gehören, auch *cupira* auf. Er hat aber dabei übersehen, dass im luxemburgischen Dialekt, also gerade in den Gegenden, wo das Trierer Glossar entstanden ist, der Ausdruck *Köppert*[1] vorkommt, der den männlichen Lachs bezeichnet und mit der altüberlieferten Form *cupira* bezw. *cupiro* zusammenhängt. Dass die Glosse *cupira* (bezw. *cupiro)* auch angelsächsischen Einfluss aufweist, kann immerhin möglich sein.

Die Etymologie des Fischnamens ist nicht ganz undurchsichtig. Ags. *cypera* (ahd. *cupiro)* ist wohl eine Ableitung von **kupar- (kuppar-)* < lat. *cuprum* 'Kupfer' (vgl. ags. *copor,* mnd. *coper,* ahd. *kupfar* 'Kupfer'). Der Name *Kupferlachs* für den männlichen Lachs nach der Laichzeit ist auch in neuerer Zeit bezeugt; Gesner Historia Animalium (1558), De aquatilibus S. 978 kennt ihn aus Meissen und erklärt ihn aus den kupferfarbenen Flecken, mit denen der Fisch bedeckt ist: »Salmones illos hybernos, qui multis aenei coloris (unde nomen *Kupferlachs* Misenis, *Kypper Salmon* Anglis) maculis uariantur, et rostrum ualde recuruum habent, porcis grandinosis comparant Angli, et similiter eis abstinent, praeter pauperculos: bonum uerò et tempestiuum salmonem à carne friabili (id est non uiscosa) *Kribbe Salmon* appellant» und a. a. O. S. 972: — —

---

[1] Wörterbuch der Luxemburgischen Mundart s. v.

»Itaque salmo uernus et æstiuus est: lachsus uerò autumnalis et hybernus, sub partum scilicet et à partu. literati quidam sic dictum uolunt à languitudine quasi lassum. Kentmannus utrunque sexum hoc pati sentire mihi uidetur, in his quæ de piscibus Albis ad me scripsit: Salmo (inquit) in Milda (id est flumen ex Albi ingressus) si obstaculum se præcipitium aquæ juxta Dessauiā, secundo ac tertio frustra saltu superare conatus fuerit, uadū petit, eoque in loco sub lapidibus et saxis delitescens, emaciat̃, et contabescens maculis ruffi seu aenei coloris impletur, (a quibus etiam *Kupferlachs* appellatur; nam æs Cyprium Germani kupfer nominant).»

Der Kupferlachs ist also der männliche Lachs nach der Laichzeit, wo die Kräfte der Lachse dermassen erschöpft werden, dass sie nicht selten nachher zu Grunde gehen. Nach der Laichperiode hat der Lachs soviel Fett verloren, dass das Fleisch die rötliche Farbe verliert und weiss wird. In diesem Zustande ist der Fisch trocken und weniger tauglich zum Essen. Die Farbe der Schuppen, welche beim Beginn der Laichzeit silberglänzend ist, ist dunkler und bunter geworden. Daher also offenbar der Name *Kupferlachs* im Gegensatz zum Namen *Silberlachs*. Andere synonyme Benennungen sind *Graulachs* und *Weisslachs* (wegen der Farbe des Fleisches), s. Nemnich Polyglottenlexicon der Naturgeschichte II, 1209.

Dass die Bezeichnungen des Lachses, die sich auf die Perioden vor und nach der Laichzeit beziehen, nicht immer in der Literatur im rechten Sinne verwendet werden, ist nicht befremdend. Es ist eine Erscheinung, die oft in der Überlieferung derartiger Spezialbezeichnungen für Tiere wahrgenommen werden kann. Daher ist der Zweifel nicht berechtigt, der im New English Dictionary a. a. O. inbezug auf die Bedeutung von neuengl. *kipper* und die Identität desselben mit den altenglischen Wortformen geäussert wird. Die Prüfung der a. a. O. mitgeteilten Belege ergibt, dass *kipper* den männlichen Lachs **nach** der Laichzeit bezeichnet und mit dem deutschen Ausdruck *Kupferlachs* (luxemburg. *Köppert*) synonym ist. Dass diese Worte auch formell irgendwie zusammengehören, unter-

liegt meines Erachtens keinem Zweifel. Es ist schwer mit Sicherheit zu sagen, wie die alte Namensform ursprünglich gelautet hat. Aber es ist nicht unwahrscheinlich, dass hier eine *(j)an*-Bildung vorliegt, so dass der Fischname **kuparjan*- als Ableitung von **kupar*- 'Kupfer' ähnlich zu beurteilen wäre wie etwa ahd. *spizzo* 'Spiesser' zu ahd. *spiz* 'Spiess'.

Hugo Suolahti.

Besprechungen.

Adolf Toblers Altfranzösisches Wörterbuch, mit Unterstützung der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften aus dem Nachlass herausgegeben von *Erhard Lommatzsch*. 1.—3. Lief. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1915—1917. LXX S. + 432 Sp. gr. 8:o.

Solange der Berliner Altmeister der romanischen Philologie noch lebte, konnte man hoffen, dass er sich einmal zur Veröffentlichung seines seit Jahrzehnten vorbereiteten und angekündigten Altfranzösischen Wörterbuches entschliessen würde. Die Hoffnung wurde indessen nicht erfüllt. Das mit der Herausgabe altfranzöscher Texte unablässig zuströmende neue Wortmaterial verhinderte den gewissenhaften Forscher immer die letzte Hand an seine Tausende von Zetteln zu legen, um diesen eine druckfertige Form zu geben. So kam im Jahre 1910 der Tod, und die Arbeit verblieb ein unvollendetes Ganzes, riesig und imponierend, aber leider doch nur eine allerdings grösstenteils schon in Ordnung gebrachte Materialsammlung. Diese Materialsammlung hat nun auf Ersuchen der Familie des Hingeschiedenen der Privatdozent der romanischen Philologie an der Universität Berlin Dr. Erhard Lommatzsch zu veröffentlichen übernommen, wobei er seine eigene Verfasserarbeit prinzipiell nur auf die allernötigsten Verbesserungen beschränkt hat. Es ist aber ersichtlich, dass diese Redaktionsarbeit dem Herausgeber eine ungeheure Mühe gekostet hat und dass in dem Werke Toblers der positive Anteil von Dr. Lommatzsch nicht zu unterschätzen ist. Vorläufig liegen mir die drei ersten Lieferungen vor, welche eine orientierende, vom Herausgeber verfasste Einleitung nebst vollständigem Quellenverzeichnis sowie die Wörter *a* — *apartenir* enthalten. Man sieht schon hieraus, wie grossartig Tob-

lers Wörterbuch noch werden wird. Der Verlag hat etwa 25 Lieferungen von je 6 Bogen zu 16 Seiten (jede Lieferung à Rmk. 4: —) berechnet. Ob wohl diese Seitenzahl annähernd genügen wird?

Toblers Wörterbuch beabsichtigt, den altfranzösischen Wortschatz (1100—1400) in seinem vollen Umfang, soweit er in gedruckten Literaturdenkmälern zugänglich ist, zu geben. Doch sind auch die wenigen Denkmäler vor 1100 benutzt worden, und über 1400 ist Tobler hinausgegangen, »wo ihm ein erst spät nachweisbares Wort dennoch der altfranzösischen Epoche zugehörig schien» (Einl. S. VI). Gelegentliche Hinweise auf das Fortleben mittelalterlichen Sprachgebrauchs in der neueren Literatur kommen auch vor.

Die Bedeutung des Toblerschen Wörterbuches liegt vor allem in seiner Zuverlässigkeit, indem Tobler an seinen Quellen — den im Druck zugänglichen Denkmälern — wissenschaftliche Kritik geübt hat. Was dadurch errungen worden ist, versteht jeder Romanist, der Toblers ausserordentliche Genauigkeit und bewundernswerten Scharfsinn zu schätzen gelernt hat. In dieser Hinsicht bildet Toblers Wörterbuch einen vorteilhaften Gegensatz zu Godefroys Dictionnaire, das trotz seines Reichtums an Belegen — auch handschriftlichen und archivalischen — nur mit grosser Vorsicht zu benutzen ist.

Die Tatsache, dass das Wörterbuch nicht in der von Tobler beabsichtigten endgültigen Form vorliegt, erklärt gewisse Unebenheiten: die oft fehlenden Übersetzungen der Kopfwörter, die spärlichen etymologischen Erklärungen (Tobler hatte übrigens kaum die Absicht, die Herkunft der Wörter regelmässig anzugeben), die häufig nicht ausgeschriebenen Belegstellen, die Nichtbenutzung mehrerer in der letzten Zeit erschienenen altfranzösischen Textausgaben, u.s.w. Und doch muss man annehmen, dass der Herausgeber sehr viel getan hat, um Ordnung in das Ganze zu bringen (z. B. die Redaktion des Artikels über die Präposition *a* ist wesentlich das Werk des Herausgebers).

So wie uns das Wörterbuch jetzt in seinen drei ersten Lieferungen vorliegt, erregt es jedenfalls durch seinen Reichtum an scharfsinnigen Beobachtungen besonders syntaktischer und stilistischer Natur unsere tiefe Bewunderung, und wir sind Dr. Lommatzsch für seine pietätvolle Redaktionsarbeit den grössten Dank schuldig.

Es ist nicht meine Absicht in eine Detailkritik dieser drei Lieferungen einzugehen. Nur auf seine Vollständigkeit hin habe

ich das Wörterbuch prüfen wollen, indem ich bei Tobler nachgesehen habe, inwieweit er diejenigen Wörter und Bedeutungen angibt, die in der von ihm nicht verzeichneten Ausgabe des afrz. Romans Florence de Rome (Publications de la Société des anciens textes français, Bd. II, 1907) vorkommen. Dabei habe ich bei Tobler folgende Lücken bemerkt:

a Präp. Es fehlen unter 3 (modaler Gebrauch) Fälle wie *a larron*, »nach Art eines Diebes, wie ein Dieb» (Flor. de R. 3527 *je m'en amblai d'aus coiement a larron*).

aaisié. Es fehlt die Bedeutung »in guter Stimmung, froh» (Flor. de R. 6361 *Escot li respondi, que n'iert pas aaisiez*).

aboivre, »fliessendes, trinkbares Wasser» (Flor. de R. 2090 *Li pesson sont fichié par selonc un aboivre*: *-oivre*, Hs. *agaire*.)

abriveement, »stürmisch, schnell» (Flor. de R. 4162 *A tant ez vos les chiens tot abriveemant*).

acheminer, intr. (in zusammengesetzten Zeitformen), »sich auf den Weg machen» (Flor. de R. 6398 *A tant s'en departirent et sont acheminé*).

acointier, refl. (mit *a* und Inf.), »sich zu etwas bereit halten» (Flor. de R. 1083 *Aus rustes cos doner aus Griés vos acontiez*).

aconfesser, refl., »beichten» (Flor. de R. 2943 *vient a l'apostoille, se s'est aconfessez*).

adur = *azur* (Flor. de R. 5381 *painte* (sc. *la voile*) *iert d'or et d'adur*). Ein Hinweis auf *azur* wäre von Nöten gewesen.

afaitement in der Bed. »Vorkehr» (Flor. de R. 4926 f. *Ja estoient les forches l'une a l'autre levee Et l'afaitement mis et la corde gitee*).

aisié in der Bed. »zufrieden» (Flor. de R. 5610 *Or est Florence aisiee* [Hs. *asisse*], *Damedeu servira*).

aler por, »holen» (Flor. de R. 111 *Alez moi por Florence et si la m'amenez*, 5223 *Alez tost por la dame, n'aiez soig de targier*, 5891 *Alez por mon seignor, si ne vos tardez pas*).

ancïennier, »uralt» (Flor. de R. 1286 *dou tens anciennier*: *-ier*).

Möge das lang ersehnte, schöne Werk Toblers unter der geschickten und pietätvollen Leitung Dr. Lommatzschens recht bald zu Ende geführt werden können!

A. Wallensköld.



Carl Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache.* Zum Selbstunterricht für den Anfänger. (= Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen. I). Fünfte Auflage. Halle a. S., Max Niemeyer, 1918. XVI + 351 S. 8:o. Preis: geh. Rmk. 6, gebd. Rmk. 7: 50.

Professor Voretzsch arbeitet stetig auf die Verbesserung seines beliebten Lehrbuches hin. Mit jeder neuen Ausgabe wächst auch die Seitenzahl. Die vorliegende Auflage ist so 15 Seiten stärker als die vierte (vom Jahre 1911) geworden[1]. Die Einrichtung des Buches ist aber im grossen und ganzen dieselbe geblieben. Ich wiederhole hier nicht die Bemerkungen, die ich in meinen Besprechungen der früheren Auflagen gemacht habe[2], welche aber der Verf. nicht gutgeheissen hat. Die folgenden Bemerkungen gelten Fällen, welche entweder von mir früher übersehen worden oder die neu hinzugekommen sind. Mögen sie auf jeden Fall ein Zeugnis davon ablegen, mit welchem Interesse ich die Bestrebungen des Verfassers, eine musterhafte »Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache» zu schaffen, fortwährend verfolge!

S. 12 (auch S. 167). Als Beispiel zur Regel »Betontes lat. *ŭ (ọ)* vor folgendem *ī* wird zu *ü (i*-umlaut)» wird auch *t o t t ī* 〉 *tuit* angeführt. Gesetzt, dass hier wirklich eine Umlautserscheinung vorläge, müsste doch daneben auch auf die eigentümliche Übernahme des Auslauts-*i* in die Tonsilbe hingedeutet werden.

S. 24. Eine Schreibung *lhuem*, *lhonor*, *lherbe* (statt *luom, lonor*, *lerbe)* kommt m. W. überhaupt nicht in den afrz. Handschriften vor; vgl. Meyer-Lübke, Hist. Gramm., S. 28 (§ 24); A. Thomas, Rom. XXXIX, 391.

S. 47. Als Etymon des Wortes *ponz* »Schwertknauf» *(s'espee dont li ponz fut d'or mier* 3) wird in dieser Auflage p o m u m + *-s* gegeben (gegen p o n t e m + *-s* »Schwertgriff» in den früheren Auflagen); s. auch S. 28, 159, 242, 342 u. s. w. Diese neue Deutung kommt mir aber ganz unannehmbar vor, und zwar schon aus dem Grunde, dass in unserer (anglonorm) Handschrift einfacher Nasal + *s* regelmässig *ns* (nicht *nz)* ergibt *(baruns* 4, *bons* 22, 430, *peisons* 127, *sarazins* 224, 227, *paiens* 224, *falcuns* 271, *peliçuns* 337, *poüns* 〈 p a v o-

[1] 94 Seiten stärker als die erste (1901).

[2] S. Neuph. Mitt. 1901, Nr. 15/9—15/10, S. 9; 1904, S. 23; 1907, S. 136; 1911, S. 184.

nes 411, 835, *plains* < plenus 438, *gernuns* 479, 588, *quens* 485, 541, 554, 565, 580, 592, 603, 726, 744, 771, *grains* < germ. gram + *s* 601, 628, *uns* 605, 608, 677, *vilains* 605, *gens* < genus 617, *oreisuns, ureisuns* 668, 864, *devums* 804). Die einzige Ausnahme ausser *ponz* (s. auch *punz* 263) wäre *senz, sanz* 50, 322, 859, wenn dieses Wort wirklich von sine + *s* käme; wir haben es aber wahrscheinlich mit einer Kontamination von sine und (ab) sentia (ital. *senza*, engad. *sainza*, prov. *sensa* M.-L. 43) zu tun. Dagegen ergibt gestütztes und palatales *n* + *s* regelrecht, wie gewöhnlich, *-nz* (s. *anz, aunz* 74, 193, 310, 325; *jurz* 239, 245[1]; *luinz* < longe + *s* 642). Die annehmbarste Etymologie des Wortes *ponz* 3 (= die Form der Hs.) scheint mir aber nicht pontem + *s*, sondern pugnus (Faust) zu sein; vgl. *poin* »Griff» 458 (Hs.: *espee al poin d'or adubet)* und mehrere Belege bei Godefroy s. v. *pont* 1 *(poin, poing, pong, puing, puin, puig;* die Graphien *pom* und *pont* sind somit verkehrte Schreibweisen). Dazu kommen noch die entsprechenden Formen der anderen romanischen Sprachen (ital. † *pugno (della spada)* Tomm.-Bell. s. v. 11; sp. *puño* »Degengriff, Dolchgriff» Tolhausen s. v.; port. *punho*, »Gefäss am Degen» Michaelis s. v.), sowie die frz. Ableitung *poignée (d'une épée).*

S. 51. Bei *out* hätte der Verf. bemerken können, dass im Afrz. das unpers. *avoir* mit Objekt konstruiert wird *(Dus i out* . . . 4).

S. 76. Die Regel würde m. E. besser in folgender Weise formuliert werden: »Lateinisch intervokales *ti (tj)* wird zu *is*, mit stimmhaftem *s*, welches im Auslaut stimmlos wird». Es gibt wohl kaum Fälle, wo dies stimmhafte *s* vor stimmlose Konsonanten tritt.

S. 102. Unter den Beispielen, welche die Stellung des von einem Infinitiv abhängigen Objektpronomens vor dem finiten Verbum *(ja nel puis je trover* 40) beleuchten, hätte auch *la prist a araisnier* 8 angeführt werden können, obgleich hier nach Toblers Erklärung (Herrigs Arch. CVIII, 257) *la* ursprünglich als direktes Objekt zu *prist* aufzufassen war, denn *prendre* in der Bedeutung »anfangen» steht im Afrz. auch mit intransitiven Verben; s. Godefroy im Complément s. v., sowie *Et, quant li vens i fiert, si prennent a sigler* Flor. de Rome 2695.

S. 103. Da *sapunt kaum hätte *sevent* geben können (vgl. *habunt > *ont)*, ist wohl für alle Formen die Biegung

---

[1] Jedoch auch *jours, jurs* 109, 248, Neubildungen nach *jour, jur.*

der lat. *ēre*-Konjugation anzunehmen; also auch *sapent > *sevent.*

S. 118 (auch S. 183). Es hätte ausdrücklich gesagt werden sollen, dass pik. *mi* dem Zentralfrz. betonten *mei, moi* entsprach. Unbetontes *mi* lässt sich besser in *m'i* auflösen (*i* oft pleonastisch); doch vgl. dagegen W. Suchier, Zs. f. fr. Spr. XLV, 244.

S. 127. Der Übergang *au(c)toricare > *otreiier* ist nicht regelmässig, da sonst *tr > r*. *Otreiier* ist somit halbgelehrt.

S. 181, unten. Die Form *De* kann schwerlich als eine aus *Deu* entstandene s. g. Kurzform betrachtet werden. Sie ist einfach eine besonders im Reime (also betont) vorkommende lehnwörtliche Nebenform von *Deu.*

S. 192, unten. Es ist fraglich, ob *Hue(s)* und die anderen germanischen Namen mit *e(s)* im Rektus nach dem Muster von *Charles* u. ähnl. gebildet worden sind. Es scheint ratsamer, das *-e* als einen Rest des germ. Endvokals zu betrachten, und somit die Schwächung des lat. auslautenden *o* vor das Eindringen der fränkischen Eigennamen zu setzen. Nachher konnte allerdings *-es* nach dem Muster von *Charles* u. s. w. *-e* verdrängen.

S 216. Decem hätte regelrecht **dieiz*, **diz* ergeben sollen; vgl, *voiz, croiz, noiz* u. s. w. *Dis* ist vermutlich Anlehnung an *sis* (< sex); vgl. Schwan-Behrens [10], § 135, 3, Anm.

S. 226, V. 189 (vgl. S. 281). Lies *qu'ele aveit revestut.* Aber warum überhaupt die Änderung von *out*, das in der Hs. steht, zu *aveit?*

S. 238, Anm. zu V. 846. *L'en* ist wohl nicht »Kurzform» aus *l'uem,* sondern eine vortonige Entwickelungsform von *l'on;* vgl. Schwan Behrens [10], § 93, Anm.

S. 330. *Basiare und *basium bedürfen keines Sternchens, da sie ja aus der lateinischen Literatur (s. bes. Catullus und Martialis) wohlbekannt sind. — Buscum kann unmöglich Etymon von *bois* sein, da dieses offenes *o* hatte.

S. 340. Statt *offerrire wäre besser *offerire anzusetzen (Neubildung zum Präsensstamm), da man ja sonst Beibehaltung des gestützten kontrafinalen *e* erwarten würde.

Bemerkte Druck und Schreibfehler: S. 21, Z. 2 v. u.: l. *Saint-Pierre* st. *Saint Pierre;* S. 25, Z. 8: l. *reçut* st. *reçut;* Z. 20: l. auch st. *auch;* S. 204, Z. 2 v. u.: l. *otsu* st. *ostu;* S. 248, Z. 7 v. u.: der wellige Strich über dem nasalen *o* ist weggefallen; S. 281, Z. 12: l. *paiiez, tenuz* st. *paiiés, tenus* (vgl. Neuph.



Mitt. 1911, S. 186); S. 283, Z. 5 v. u.: tilge das Komma zwischen *mielz* und *vient*; S. 311, Z. 2: l. abbaye de Saint-Denis st. abbeye de Saint Denis; S. 319, Z. 12: l. Vesterås st. Vesteräs; S. 320, Z. 4: l. Westerblad st. Westenblad; S. 323, Z. 17: l. 198 st. 190. *A. Wallensköld.*

A. Gabrielson, *The earliest Swedish Works on English Pronunciation (before 1750).* Uppsala 1917 (= Studier i modern språkvetenskap, utg. af Nyfilologiska sällskapet i Stockholm, VI, 1); 80 Seiten 8:o.

Der durch frühere Arbeiten auf dem Gebiete der englischen Lautgeschichte rühmlich bekannte Verfasser macht in dem vorliegenden Heft einige in Schweden vor dem Jahre 1750 erschienene grammatische und lexikalische Werke mit Angaben über englische Aussprache zum Gegenstand einer eingehenden und sorgfältigen kritischen Prüfung. Das Ergebnis seiner Untersuchung ist, dass die betreffenden Werke — von Lagerström, Serenius, Kullin, Kraak — für die Kenntnis der tatsächlichen englischen Aussprache des Zeitalters ziemlich wertlos sind, da die Verfasser fast durchgehends unselbständig und von älteren deutschen Schriften über englische Grammatik und Aussprache abhängig sind. Als eine finnische Leser interessierende Kuriosität sei folgende Stelle aus Serenius "Reglor för Engelske utspråket» (1741) angeführt (Gabrielson, S. 32—33): »*Th* har sit egit utspråk hos Engländaren, som allena har behollit det gamla Göthska tungo-laget för denne bokstaf; men ur Swenska utspråket är det med Runiska bokstafwen *THOR* förlorat, så aldeles, att det med inga bokstäfwer i Alphabetet kan uttryckas på paper: utan detta enda kan derom sägas, att *TH* utsäges med ett sakta blåsande emellan tungan och öfwersta tänderne. Och emedan detta är det enda *Schibboleth* i Engelska språket, som, mig witterligen, ingen rettare utsäger än de af Finska Nation, efter deras tz aldeles lika uttalas, så kan ock ingen renare lära at tala Engelska än en infödd Finne, efter han redan i sit egit språk har Engelska tungolaget.»

U. Lindelöf.

Laura Soames, *Introduction to English, French and German Phonetics with Reading Lessons and Exercises.* 3:d Edition, revised and partially rewritten by *Wilhelm Viëtor.* London. Macmillan, 1913, in 8:o, XXXIX—267 pp.

La 3e édition de ce manuel a été, après la mort de Miss Soames, confiée au phonéticien connu de Marbourg (qui vient de mourir il y a quelques semaines). Pour la partie concernant la prononciation anglaise, celui-ci a en outre profité d'observations de MM. Savory et Rippmann.

L'ouvrage de Soames-Viëtor est clair, assez complet sans entrer dans de longs détails. Il vise une prononciation regardée comme normale sans entrer dans l'exposé des particularités provinciales. C'est, à en juger par les parties consacrées au français, un traité semi-élémentaire, répondant à peu près aux *Sons du français* de P. Passy, qui, pour cette partie, semble être l'autorité principale. C'est ainsi que l'auteur (le reviseur n'a pas estimé peut-être de son devoir de modifier ce point de vue, et c'est là toujours l'inconvénient des «continuations» d'ouvrages anciens) ne tient compte ni de la distinction faite par Rousselot des trois classes de voyelles (ouvertes, moyennes, fermées), ni de la distinction entre *r* uvulaire du français normal (R dans l'écriture de l'A. F.) et *r* grasseyé du parisien (ʁ), ce qui peut prêter à une grave confusion, etc. — Conçu de cette façon restreinte et jugé de ce point de vue, le livre est appelé à rendre de bons services.

Mais il est permis de se demander s'il ne serait pas temps, même dans des précis de cette nature assez élémentaire, de franchir résolument le pas qui ferait entrer le lecteur dans le domaine des résultats expérimentaux. Les faits acquis sont déjà assez nombreux et au besoin, dans la préparation d'un semblable manuel, peuvent être recueillis par une experimentation systématique. Ni l'exposé des princi es de la méthode, ni leur expression graphique ne rebuteraient un lecteur consciencieux, et ils lui seraient très utiles. De ce point de vue, je bannirais sans scrupule les figures des pages XXVIII et XXIX, dont la première ne dit vraiment rien et les autres ne répondent pas à l'état actuel de nos connaissances sur la physiologie de la voix. Des palatogrammes et des skiagrammes des articulations seraient autrement instructifs. — Si, comme je le souhaite, il y a lieu de rééditer l'ouvrage, voilà à mon avis dans quel sens il faudrait le mettre à la hauteur des progrès de la phonétique. Je crois qu'on pourrait y arriver sans lui faire perdre son caractère de guide commode et sûr.

J. Poirot.

Ivar Alnæs, *Norsk sætningsmelodi, dens forhold til ordmelodien. En undersøkelse af østnorsk riksmaal.* Kristiania, Aschehoug, 1916, in-8:o, 218 pp.

Cette étude sur l'accent de phrase en norvégien est très approfondie et des plus instructives. Le sujet est trop spécial pour que je puisse entrer dans un examen de détail, pour lequel il faudrait avoir une connaissance des dialectes norvégiens si intéressants au point de vue de l'accentuation. Mais le plan de l'ouvrage est bien conçu. Après une étude de l'accent du mot isolé, et en particulier des deux formes d'accent musical (simple et composé), l'auteur examine la mélodie de la phrase et les diverses influences qui la font varier (rythme, structure grammaticale, ordre des mots et des propositions, caractère de la phrase). Un mérite tout particulier de l'auteur est qu'il a étudié aussi les différences entre les diverses espèces de débit: conversation ordinaire, dont il dit avec raison qu'elle est fortement influencée par des sentiments divers, et jamais «neutre» ou «indifférente», lecture et déclamation. Les notations sont faites selon la gamme musicale, les matériaux ont été observés à l'oreille, certains au parlographe. Cette étude mérite d'être lue attentivement, non seulement des spécialistes, mais des phonéticiens.

J. Poirot.

J. Melander, *Étude sur m a g i s et les expressions adversatives dans les langues romanes.* I. Thèse pour le doctorat. Upsal 1916 VII + 167 p. in-8⁰.

C'est avec plaisir qu'on prend connaissance de cette étude syntaxique-sémantique, fondée sur des recherches consciencieuses et aboutissant à des conclusions fort plausibles. L'auteur fait partout preuve d'un jugement sain et éclairé, même s'il ne convainc pas complètement le lecteur à propos de chaque détail. La partie parue ne traite que des expressions adversatives du latin et du français; celles des autres langues romanes trouveront leur place dans la seconde partie de l'ouvrage. Voici un bref résumé de l'exposé de l'auteur.

Dans une *Introduction* l'auteur fait ressortir les deux sens fondamentaux des conjonctions adversatives: «le sens modifiant» (all. *aber*, suéd. *men*) et «le sens excluant» (all. *sondern*, suéd. *utan*), tous les deux rendus par le fr. *mais (Il est riche, m a i s généreux. Il n'est pas riche, m a i s pauvre).* Se contentant de ce classement général, il se propose de «faire voir

comment les mots et les expressions qui ont remplacé les conjonctions adversatives du latin en sont arrivés à prendre le sens adversatif» (p. 6).

Des conjonctions adversatives que possédait le latin classique (*sed*, *autem*, *ceterum*, *vero*, *verum*, *at*, *atqui)*, aucune ne s'est conservée dans les langues romanes. Ce fut l'adverbe *magis* qui, en latin vulgaire, prit les fonctions des conjonctions adversatives et passa, en cette nouvelle qualité, dans les langues romanes. L'auteur consacre un chapitre (p 11—34) à la question de savoir comment cette transformation s'est accomplie. Passant en revue les différentes explications proposées (par Diez, Wehrmann, Dubislav, Tobler, Meyer-Lübke, Hey, Clédat, Richter, Kühner-Stegmann et d'autres), il arrive à la conclusion que toute l'évolution sémantique du mot a comme point de départ le sens comparatif-qualitatif de «potius». Il fonde son opinion sur un certain nombre d'exemples latins où le second membre d'une connexion de propositions contient *magis* seul au sens de «potius». Je cite un exemple ancien au sens «modifiant»: *non omnis aetas, Lyde, ludo convenit.* ***M a g i s*** *unum in mente est mihi nunc, satis ut commode pro dignitate obsonii haec concuret cocus* (Plaute, *Bach.* 130), et un autre au sens «excluant»: *Id, Manli, non est turpe,* ***m a g i s*** *miserum est* (Catulle, *Carm.*, éd. L. Mueller, 68 30). Il y aurait donc eu asyndète primitive. Pour ma part, je partage à cet égard l'opinion de M. Melander.

En ancien français à côté de *mais*, il y avait *ainz (ançois)*. mais seulement au sens excluant. Ce qui est spécialement digne d'attention, c'est que *ainz* n'introduisait d'abord que des propositions complètes, la fonction de conjonction adversative au sens excluant devant une proposition abrégée étant réservée à *mais.* Ce n'est qu'au XVe siècle que *ainz* subit, sous ce rapport, l'influence de *mais.* Une autre différence très importante entre les conjonctions *mais* et *ainz* consistait anciennement en ce que la première exigeait l'ordre normal des mots, c'est-à dire que le verbe ne devait pas suivre immédiatement la conjonction, excepté naturellement dans les cas où le verbe était à l'impératif ou au subjonctif optatif (ex. *Mon. Guill.*, éd. Cloetta, I 476—477: *Car jougleor ne doit nus destorber,* ***M a i s*** *tout franc home les dëussent amer)*, tandis que *ainz* était suivie immédiatement du verbe ou n'en était séparée que par des pronoms atones (ex. *Mon. Guill.* I 218—219: *Quant nos parlons, il ne li vient en gré,* ***A i n s*** *nos veut tos et ferir et bouter).* M. Melander explique très bien comment cette différence tient à ce que *ainz*, en ancien français, avait encore gardé partielle-

ment son caractère adverbial, ce qui déterminait la place de la forme verbale (cf. *si* comparativement à *et*). Mais, à partir du XIV[e] siècle, cette différence commença à s'effacer, *ainz* subissant l'influence de *mais*. La construction *mais* + verbe s'étant, d'autre part, introduite sous l'influence de *ainz* (voir notamment Froissart), cette dernière particule disparut de l'usage littéraire vers le milieu du XVII[e] siècle.

Dans les chapitres III—VI sont traités certains cas spéciaux de l'emploi des deux conjonctions adversatives en ancien français: 1⁰ au sens rectificatif (ex. *Mon. Guill.* II 996-997: *Cascuns li crie en haut en son langage: «Cha!» fait li uns; «mais decha!» fait li autres*); 2⁰ au sens augmentatif (*c'est bon, mais très bon*); 3⁰ dans la locution *non seulement — mais (encore)*; 4⁰ au sens causal, souvent peu perceptible (p. ex. déjà *La Vie de saint Alexis*, éd. G. Paris, 1903, v. 63—65: *La mortel vide li prist molt a blasmer, De la celeste li mostrat veritet; Mais lui ert tart qued il s'en fust tornez*).

Dans le chap. VII, où il est question de l'emploi adversatif d'expressions ayant un sens primitif de «excepté, hormis» (*se—non, fors, fors que, mais que, ne mais que, ne mais* et *que*), c'est l'explication de *que* (*qui*) qui offre le plus d'intérêt (ex. *Troie*, éd Constans, v. 7744—7746: *E ont armes que ne sont teintes De vert, de jaune ne d'azur, Que de fin or vermeil et pur*). M. Melander est enclin à combiner l'hypothèse de M. Dubislav (*Satzbeiordnung* etc., p. 27), selon laquelle *que* provient de *ne—que*, avec celle de M. Geijer (dans les *Studier i modern språkvet.*, t. V, p. 101 s.), selon laquelle il s'agit de la conjonction *que* «car». Celle-ci serait à sa place, lorsque *que* introduit une proposition complète, tandis que celle-là s'appliquerait mieux aux cas où *que* introduit une proposition abrégée (v. l'exemple cité plus haut).

Dans le dernier chapitre, enfin, l'auteur veut expliquer comment *mais* est arrivé au sens de «excepté». L'on connaît l'explication de Tobler (*Verm. Beitr.* III[2], p. 88 ss.), considérée en général comme la plus plausible (*non habet filium magis, (habet) unum* > *non habet filium, magis unum*). M. Melander, cependant, est plus porté à voir dans *mais* «excepté» le résultat d'une influence analogique des autres tournures au sens primitif de «excepté» qui pouvaient avoir une signification adversative (ex. *mais que* «mais»: *mais que* «excepté» = *mais* «mais»: x), et je dois, pour ma part, avouer que le raisonnement de M. Melander me semble fort convaincant.

Somme toute, la dissertation de M Melander fait vive-

ment souhaiter la suite de l'ouvrage. Ce que je lui reproche, c'est le grand nombre de citations incorrectes et sa manière de franciser certains noms propres latins, connus en français sous une autre forme (*Commodiane* pour *Commodien, Quintiliane* pour *Quintilien*, *Tertulliane* pour *Tertullien*, etc.).

A. Wallensköld.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 24. November 1917. Anwesend waren der 1. Vorsitzende, Prof. A. Wallensköld, sowie 21 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll der Sitzung am 27. Oktober wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als Revisoren für das laufende Jahr wurden gewählt: Mag. phil. *M. Wasenius* und Fräulein Cand. phil. *Eva Nyman;* als Suppleant Fräulein Cand. phil. *Carin Rosenius.*

§ 3.

Dr. phil. *A. von Kraemer* hielt in französischer Sprache einen Vortrag: A propos du cinquantenaire de la mort de Charles Baudelaire. Der Vortragende begleitete seine lebendige Schilderung von des Dichters Schaffen mit der Rezitation einiger Gedichte aus den Fleurs du mal.

§ 4.

Mag. phil. *M. Wasenius* referierte die Frage der Beurteilung der Herübersetzungen aus den modernen Sprachen bei den schriftlichen Arbeiten der Reifeprüfung. Einer grossen Anzahl von unseren höheren berechtigten Lehranstalten sollten nächstes Frühjahr derartige schriftliche Aufgaben vorgelegt werden. Da aber mancher Sprachlehrer über die bei ihrer Verbesserung und Beurteilung zu befolgenden Grundsätze unschlüssig sei, scheine es wünschenswert, die Frage in Anwesenheit von Mitgliedern

der Examenskommission zu erörtern. An der Hand einer Herübersetzungsaufgabe aus dem Deutschen, die der Referent letzthin seinen Unterprimanern vorgelegt hatte, erstattete er eingehenden Bericht über die verschiedenartigen Fehler der Schüler und ihre Beurteilung durch den Lehrer. Ref. hatte dabei die bisher übliche Berechnungsweise nach dem Massstabe 1—9 Points beibehalten. Was den allgemeinen Wert der Herübersetzungen im Sprachunterricht anlangt, hatte der Referent gefunden, dass sie allerdings das Denkvermögen der Schüler entwickelten, keineswegs aber zu derselben Sicherheit in der fremden Sprache führten wie die herkömmlichen Hinübersetzungen. Zum Schluss legte der Redner dem Verein folgende Thesen zur Diskussion vor:

1⁰ Die Pointberechnung wird nach demselben allgemeinen Massstab wie bei der Hinübersetzung ausgeführt.

2⁰ Da die schriftliche Abschlussprüfung in erster Linie bezweckt, die Fähigkeit der Schüler im Textverstehen zu ermitteln, gelten als grobe Fehler Missverständnisse inbezug auf den Sinn des fremdsprachlichen Textes, mangelhafte Kenntnis von gewöhnlichen Wörtern und Fehler, die Unwissenheit in der Grammatik der fremden Sprache verraten.

3⁰ Da die schriftliche Arbeit zugleich eine Prüfung der Reife ist, sollen auch Fehler gegen die Muttersprache, wie reine Sprachfehler und ungeeignete Wörter und Ausdrücke, auf die Beurteilung einwirken, obgleich nur in geringerem Grade. Orthographische Fehler werden in der Abschlussprüfung nicht in Betracht gezogen.

Prof. *U. Lindelöf* eröffnete die Diskussion, indem er äusserte, dass er kein massgebendes Urteil als Vertreter des Examensausschusses abgeben könne, weil er nur geringe Erfahrung im Beurteilen schriftlicher Herübersetzungen habe. Er teile übrigens die Ansicht des Referenten, dass das Hauptgewicht auf solche Fehler zu legen sei, die von Unkenntnis der fremden Sprache zeugten. Sonst sei er durch das Referat noch mehr zu der Überzeugung gekommen, dass die Herübersetzungen den fremdsprachlichen Unterricht umkehrten, indem sie die Aufmerksamkeit der Schüler von der Hauptsache ablenkten. Für den Fall, dass unsere Schulen aus der jetzigen Notlage herauskämen und der ersten Fremdsprache künftighin eine grössere Stundenzahl zuerteilt würde, wolle er sein Möglichstes tun, um dem Übel abzuhelfen. — Oberlehrer *I. Uschakoff* sprach inbezug auf die Beurteilung der diesjährigen Reifeprüfungen den Wunsch aus, dass der betr. Examensausschuss die der-

zeitigen ungünstigen Verhältnisse mit in Betracht ziehen möchte. Die verminderte Stundenzahl in den zwei nächsthöchsten Klassen und die lange herrschende Unsicherheit über die Art der zu treibenden schriftlichen Übungen seien als mildernde Umstände anzusehen. — Prof. *Wallensköld* fand, dass man selbstverständlich die grammatischen Fehler berücksichtigen müsse und überhaupt eine so wortgetreue Übersetzung fordern solle, wie die Muttersprache es nur erlaube, aber dass gewisse Veränderungen sich stilistisch verteidigen liessen. — In derselben Richtung äusserten sich Dr. *Uschakoff*, der jedoch eine mildere Beurteilung von Numerus und Tempusfehlern zugab, wo man es mit dem löblichen Streben zu tun habe, den muttersprachlichen Ausdruck zu verbessern, oder wo der Zusammenhang darunter nicht leide, und Dr. *E. Hagfors*, der besonders ein strenges Einschreiten gegen die äusserst gewöhnlichen groben Nachlässigkeitsfehler, z. B. Verwechslung von Numerus, Steigerungsgrad, Tempus, empfahl. — Frau Prof. *Edla Freudenthal* sowie *der Referent* wiesen noch auf die schwierige Behandlung in casu derartiger Fehler hin, bei denen man sich die Frage stelle, ob die wortgetreue Übersetzung fremder Sprachformen oder die stilistischen Forderungen der Muttersprache schwerer ins Gewicht fallen sollen. — In letzter Hinsicht warnte Dr. *Hagfors* vor zu strengen Ansprüchen, da die Schüler keinen systematischen Unterricht in der Synonymik geniessen. — Dr. *Uschakoff* fand, dass die Ansichten der Lehrer gerade über die grammatischen und lexikalischen Fehler in der Muttersprache sehr auseinandergingen. Es sei seines Erachtens grundsätzlich falsch, Skripta anzuordnen, die auf besondere Leistungen in der Muttersprache zielten, und dabei eine schlechte Behandlung dieser Sprache zu gestatten. — Lektor *L. Granit* sagte, es sei unendlich schwierig, alle Nuancen abzuwägen und zu graduieren, zumal die stilistischen Forderungen der Muttersprache keine Rolle beim Verständnis des fremdsprachlichen Textes spielten. Er sei mithin ein geschworener Gegner des ganzen Systems geworden. — Dr. *R. Saxén* war es recht, dass man eine Menge von kleineren Fehlern gegen die Muttersprache bei der Beurteilung von Herübersetzungen nicht mit in Betracht ziehe, da doch der fremdsprachliche Text zu solchen Fehlern geradezu herausfordere.

Nachdem die Diskussion abgeschlossen war, trat der Verein der 1. und 2. These in der Abfassung des Referenten bei. Die 3. These erhielt folgende etwas veränderte Form: Da die schriftliche Arbeit zugleich eine Prüfung der Reife ist, sollen auch

Fehler gegen die Muttersprache, wie reine Sprachfehler und ungeeignete Wörter und Ausdrücke, wenn sie schwierigerer Art sind, auf die Beurteilung einwirken, doch nur in geringerem Grade.

In fidem:
Ewald Müller.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 26. Januar 1918. Anwesend waren der 1. Vorsitzende, Prof. A. Wallensköld, und 24 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 24. November 1917 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neues Mitglied wurde vorgeschlagen und aufgenommen: Frau Professor *Katri Lehtonen.*

§ 3.

Der Vorsitzende verlas folgenden

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1917 — 1. Januar 1918.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1917	FM.	2,834: 77
Zinsen für das Jahr 1916	»	6: 30
Jahresabgaben der Mitglieder	»	912: —
Abonnements der Neuphilologischen Mitteilungen	»	120: —
Verkaufte Exemplare der »Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors», tome VI	»	84: 40
Von der Universität für die »Mémoires» angewiesen	»	1,500: —
Von der Universität für die Neuphilologischen Mitteilungen angewiesen	»	500: —
Summe	FM.	5,957: 47

Ausgaben:

Druckkosten der »Mémoires», tome VI . . .	FM.	3,875: 90
» » Neuphil. Mitteilungen, 1917, Heft 1—4	»	828: 05
Briefporti	»	74: 50
Anzeigen	»	52: —
Jahresfest	»	69: 34
Bedienung und Einkassierung	»	58: 15
Verschiedenes	»	23: 75
Kassenbestand am 31. Dez. 1917	»	975: 78
	Summe FM.	5,957: 47

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Weil die Druckkosten der Neuphil. Mitteilungen, Heft 5—8 auf 1,459 M. gestiegen sind, eine Summe, die mit circa 500 M. die disponiblen Mittel übersteigt, bitten wir folgende Massregeln vorsc lagen zu dürfen, um das zur Deckung dieser Kosten erforderliche Geld zu beschaffen:

1) Die Jahresabgabe der Mitglieder wird auf 8 M. erhöht;

2) Das Abonnement der Neuphil. Mitteilungen wird auf 6 M. erhöht.

Die auf diese Weise erhaltene Summe wird freilich den ganzen Verlust nicht decken, der Rest (ugf. 150 M.) aber könnte vielleicht durch freiwillige Beiträge zusammengebracht werden.

Wir hoffen, dass die Mitglieder des Neuphilologischen Vereins und die Abonnenten der Neuphil. Mitteilungen sich gern darein finden werden, diese erhöhten Abgaben zu bezahlen, denn sonst sieht sich der Verein vielleicht gezwungen, mit der Herausgabe der Neuphil. Mitteilungen aufzuhören, was bei dem guten Ansehen, das die Zeitschrift auch im Auslande geniesst, sehr zu b klagen wäre.

Helsingfors, den 13. Januar 1918.

Eva Nyman. *Carin Rosenius.*

Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt. Betreffs der ökonomischen Stellung des Vereins teilte der Vorsitzende mit, das Consistorium Academicum habe nunmehr den zur Deckung

der Druckkosten der »Mémoires VI» noch erforderlichen Betrag in Höhe von FM. 875: 90 bewilligt. Obwohl dadurch in der misslichen Lage eine Besserung eingetreten sei, werde es aber doch jedenfalls nötig sein, gemäss dem Vorschlag der Revisoren die Jahresabgaben und Abonnements zu erhöhen. Ferner schlug Prof. Wallensköld vor, der Verein möge den Vorstand beauftragen, das Consistorium oder den Senat um einen erhöhten Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten der Neuphilologischen Mitteilungen zu ersuchen. — Dieser Vorschlag sowie die Erhöhung der Jahresabgaben und Abonnementsbeträge auf 8, bzw. 6 FM. wurde gebilligt.

§ 4.

Der Vorsitzende meldete, das in der Sitzung des 27. Oktober eingesetzte Komitee, das die Frage der Stellung des Englischen in unseren Schulen weiter vorzuberaten habe, finde es wünschenswert, den zukünftigen Sprachunterricht in weiterem Umfange zu erörtern, weshalb das Komitee durch Vertreter anderer neuerer Sprachen verstärkt werden sollte. Inzwischen habe es Prof. *U. Lindelöf* übernommen, die Frage der Stellung der modernen Sprachen in unseren gelehrten Schulen in einem Vortrage zu behandeln.

Prof. Lindelöf gab zunächst eine geschichtliche Übersicht über die betreffenden Verhältnisse seit 1883, wo die Einteilung der höheren Lehranstalten in klassische und Reallyzeen durchgeführt wurde. In den Lehrplänen vom genannten Jahr war die Stellung der modernen Sprachen die folgende: in den klassischen Lyzeen Russisch 20, Deutsch 12 und Französisch als freiwilliges Fach 6 Wochenstunden; in den Reallyzeen Russisch 21—22, Deutsch 16—17, Französisch 12 und Englisch 6 Stunden. Die Anfang dieses Jahrhunderts erlassenen neuen Lehrpläne von 1901 und 1903 bezweckten, dem Russischen schrittweise einen grösseren Raum zu geben. Während diese Sprache in beiden Arten von Lyzeen 1901 30 und 1903 40 Stunden bekam, blieb die Stellung der Kultursprachen in den klassischen Lyzeen unverändert; in den Reallyzeen hatte das Deutsche nunmehr 18, das Französische 12 und das Englische als freiwilliges Fach 4 Wochenstunden. Im Jahre 1906 erlitt die Stundenzahl des Russischen eine Verminderung auf 20 in den klassischen und auf 24 in den Reallyzeen, und gleichzeitig gelangte das Deutsche mit 14, bzw. 20 Stunden zu der besten Stellung, die es überhaupt in unseren Schulplänen gehabt hat.

Der Rückschlag kam diesmal mit der Neugestaltung der Lehrpläne von 1914, zwar nicht für die klassischen Lyzeen, wo dem Deutschen 15 und dem Französischen 9 Stunden zuerteilt wurden, aber um so auffälliger in den zu Lyzeen mit parallelen Gymnasialklassen umgestalteten Reallyzeen, wo Russisch 34, Deutsch 16, Französisch 12 und Englisch (freiw.) 4 Stunden hatten. Der vorläufige Lehrplan vom 13. Juni 1917 bestimmt für den letztgenannten Schultypus Russisch 20 (in der Mittelschule 14 u. auf der Gymnasialstufe 6) und Deutsch 19 (10+9) Wochenstunden, während die Stellung des Französischen und des Englischen unverändert blieb.

Die zur Universität führenden privaten Lehranstalten, die infolge des Druckes von oben keine grössere Eigentümlichkeit oder Selbständigkeit haben entwickeln können, befolgen im grossen und ganzen den Lehrplan der realen Linie der staatlichen Gymnasien. Von dieser zahlreichen Gruppe, die 47 Anstalten umfasst, zeigen gegenwärtig jedoch 33 Schulen Unterschiede in der Stundenzahl der Fremdsprachen. Das Russische hat 18—20 ½ Wochenst., das Deutsche 19—24 St. (wobei jedoch die allermeisten bei 19 bleiben). Die Angaben der Schulen über die zweite obligatorische fremde Kultursprache sind nicht immer ganz deutlich, indem aus ihren Lehrplänen nicht für alle Fälle hervorgeht, ob zwei Sprachen alternativ einander ausschliessen, oder ob Gelegenheit geboten wird, alle beide zu treiben. Französisch als obligatorisches Fach mit 12 St. haben 20 Privatschulen, von denen 9 auch einen 4—6 stündigen wahlfreien Kursus des Englischen haben, wogegen das Englische als einzige obligatorische Nebensprache mit 10—15 St. in 7 und das Latein in 2 Schulen vorkommen. Die Wahl zwischen Französisch und Latein gestatten 8 Schulen, zwischen Englisch und Latein 4, zwischen Französisch und Englisch 4 (doch dürften in ein paar Schulen beide Sprachen nebeneinander getrieben werden), zwischen Französisch und Englisch auf der einen und Latein auf der anderen Seite 1 Schule. Für eine Anstalt sind die betreffenden Angaben ganz unklar.

Der vorläufige Lehrplan (1917) der höheren staatlichen Mädchenlyzeen weist folgende Stundenzahlen für die modernen Sprachen auf: Deutsch 23, Russisch Englisch-Französisch 20, sowie als freiwilliges Fach Französisch oder Englisch 9 Stunden. Vollberechtigte private Studienanstalten für Mädchen finden sich 6 an der Zahl, deren 5 das Deutsche mit 21—26, sogar in einer Schule 34, und 1 das Französische mit 23 Wochenst. als Hauptfremdsprache haben.

Nachdem der Vortragende noch über den Reformvorschlag des Schulkomitees vom Jahre 1908 Bericht erstattet hatte, hob er zum Schluss hervor, welche besonderen Schwierigkeiten das Problem der beiden einheimischen Sprachen einer guten Neuordnung der Lehrpläne darbiete. Ausserdem forderten die geographische Lage des Landes und kommerzielle Interessen, dass das Russische als alternatives oder wenigstens freiwilliges Fach erscheinen müsse. Dabei dürfe die Gesamtzahl der sprachlichen Stunden nicht in die Höhe getrieben werden. Andererseits sei es nicht unbedingt notwendig, diese Zahl zu vermindern, denn trotz den vielen Sprachen betrage sie augenblicklich, abgesehen von der Muttersprache, 28 % gegen 25,5 % auf der realen Linie in Schweden und 23,5 % in der deutschen Oberrealschule. Unsere Bestrebungen sollten künftighin auf gründlicheren Unterricht in einer fremden Kultursprache, z. B. mit 30 Wochenstunden, ausgehen.

Nach dem Vortrag wurde das früher eingesetzte Komitee mit Prof. *Wallensköld* und Mag. phil. Fräulein *Carin Rosenius* vervollständigt.

In fidem:
Ewald Müller.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. September 1918. Anwesend waren der Vorstand und 22 Mitglieder des Vereins.

§ 1.

Das Protokoll vom 26. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Jahresbericht über das akademische Jahr 1917—1918 wurde verlesen:

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins über das akademische Jahr 1917—1918.

Im Laufe des Berichtsjahres fanden nur drei Sitzungen statt, da die Tätigkeit des Vereins durch die im Frühjahr 1918 obwaltenden politischen Zustände des Landes unterbrochen



wurde. Die Programme der Verhandlungen enthielten Vorträge und Besprechungen wissenschaftlichen und pädagogischen Inhalts. An die pädagogischen Vorträge knüpften sich Diskussionen an. Die Sitzungen waren durchschnittlich von 21 Mitgliedern besucht.

Das Jahresfest konnte infolge der allgemeinen misslichen Lage nicht stattfinden.

Die Neuphilologischen Mitteilungen erschienen im Jahre 1917 in 2 Lieferungen mit 8 Nummern und enthielten 188 Textseiten. Als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten hatte das Consistorium Academicum auch für dieses Jahr dem Verein 500 FM angewiesen.

Die Mitgliederzahl des Vereins betrug — ausser den zwei Ehrenmitgliedern — 145 (gegen 156 im vorigen Jahr), die der Abonnenten der Zeitschrift 80 (bzw. 84).

Der Vorstand setzte sich zusammen aus den Herren: Prof. *A. Wallensköld*, erster Vorsitzender; Prof. *Hugo Suolahti*, zweiter Vorsitzender; Cand. phil. *Ewald Müller*, Schriftführer und Kassenverwalter.

Als Redakteure der Neuphilologischen Mitteilungen fungierten die Herren Proff. *A. Wallensköld* und *H. Suolahti*.

Helsingfors, den 6. September 1918.

Ewald Müller.

§ 3.

Als neues Mitglied wurde Schulrat Dr. phil. *Solmu Nyström* aufgenommen.

§ 4.

Bei der Wahl des Vorstandes für das Tätigkeitsjahr 1918—1919 wurden als erster Vorsitzender Prof. *A. Wallensköld* und als zweiter Vorsitzender Prof. *H. Suolahti* wiedergewählt. Zum Schriftführer wurde anstatt Mag. E. Müller, der nicht in der Lage war, einer Wiederwahl zu entsprechen, Dr. *E. Öhmann* gewählt.

§ 5.

Zu Revisoren für das laufende Jahr wurden Mag. *Karin Rosenius* und Mag. *Barbi Nyberg* mit Dr. *S. Nyström* als Suppleant gewählt.

§ 6.

Der Vorsitzende meldete, dass die Redaktion der Neuphilologischen Mitteilungen Dozent Dr. *O. J. Tallgren* zum Schriftführer derselben angenommen hatte.



§ 7.

Der Vorsitzende machte die Mitteilung, dass das Consistorium academicum Fmk. 1,000:— als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten der Neuphilologischen Mitteilungen für das Jahr 1918 angewiesen hatte.

§ 8.

Prof. *U. Lindelöf* hielt einen Vortrag über die Stellung der neueren Sprachen in unseren Schulen und sprach dabei im Namen des Komitees, dem der Verein den Auftrag gegeben hatte, die Frage nach der Stellung der modernen Sprachen in unseren Schulen zu prüfen. Seit der letzten Vereinssitzung (Ende Januar d. J.) ist, führte Prof. L. aus, auf dem Gebiete des Unterrichtswesens eine wichtige Veränderung eingetreten, indem die Regierung im Juni für die verschiedenen Arten von Schulen provisorische Lehrpläne erlassen hat, die voraussichtlich in Kraft bleiben werden, bis eine grössere Reform des ganzen Schulsystems zur Durchführung gelangt. Eine solche Reform ist, wie aus einer neulich veröffentlichten Unterredung mit dem Chef des Unterrichtsdepartements hervorgeht, in der Tat schon in Vorbereitung; es werden aber wahrscheinlich viele Jahre vergehen, ehe sie verwirklicht werden kann. Das Komitee hat den Zeitpunkt nicht geignet gefunden, um seitens des Vereins eine besondere Zuschrift über die Stellung der modernen Sprachen in den Lehrplänen an die Regierung zu richten; wohl wäre es aber von Interesse, wenn der Verein die Frage diskutieren wollte. — In den neuen Lehrplänen ist die russische Sprache, die bisher immer in unseren Unterrichtsprogrammen einen grossen Raum beansprucht hat, kein obligatorisches Fach mehr, sondern sie steht in den Lyzeen als wählbares Fach neben dem Französischen und ist in den klassischen Lyzeen und den Mädchenschulen ganz aus den Lehrplänen entfernt. Die Gezamtzahl der dem fremdsprachlichen Unterricht gewidmeten Wochenstunden ist gegenüber den Plänen von 1917 beträchtlich reduziert, indem die durch den Wegfall des Russischen freigewordenen Stunden zum grössten Teil auf reale Fächer verteilt sind. Immerhin hat der neusprachliche Unterricht einen bedeutenden Gewinn zu verzeichnen, indem die deutsche Sprache jetzt in den Lyzeen über 25 Wochenstunden (1917 nur 19 Stunden), in den klassischen Lyzeen über 20 Stunden (1917: 15 St.) verfügt. Mit diesen Stundenzahlen dürfte der Unter-

richt schon recht gute Resultate erzielen können. Die Stellung des Französischen ist in den Lyzeen unverändert geblieben, mit 12 Wochenstunden; nur tritt das Russische daneben als wählbares Fach ein. In den klassischen Lyzeen, wo das Französische wählbar neben dem Griechischen steht, verfügt es über 12 Wochenstunden. In den Mädchenschulen sind Französisch und Englisch wählbar nebeneinandergestellt mit i. g. (wo Gymnasialklassen vorhanden sind) 19 Wochenstunden. — Während das Deutsche eine vorteilhafte Stellung hat und auch für den französischen Unterricht einigermassen gesorgt ist, ist in den für männliche Schüler bestimmten staatlichen Schulen die englische Sprache in einer sehr unvorteilhaften Lage geblieben, indem in den Lyzeen die Sprache nur über 4 Wochenstunden verfügt und wahlfreies Fach ist. In den klassischen Lyzeen hat das Englische ja keinen Platz. Gilt es die Stellung dieser Sprache zu bessern, so muss man jedenfalls davon absehen, die Sprachstunden überhaupt in grösserem Massstabe zu vermehren: höchstens könnte man auf 2 bis 3 Stunden Anspruch machen. Um dem Englischen einen festen Platz innerhalb des eigentlichen Lehrplans zu bereiten, steht wohl kein anderer Ausweg zu Gebote, als die Sprache wählbar neben das Französische und Russische zu stellen; freilich können gegen ein so weitverzweigtes Alternativensystem Einwände erhoben werden. Oder auch liesse sich an eine kleinere Erweiterung des wahlfreien englischen Kursus denken, so dass dieser entweder in den beiden höchsten Klassen über je 3 Stunden verfügte, oder auch über je 2 Stunden in den drei obersten Klassen; im letzteren Falle müsste, damit nicht zwei neue Sprachen zu gleicher Zeit im Lehrplane auftreten, der französisch (-russische) Kursus etwas erweitert werden (etwa mit 3 Wochenstunden) und schon in der vierten Klasse anfangen. In den klassischen Lyzeen wäre vielleicht ein kleiner wahlfreier englischer Kursus in den beiden höchsten Klassen am Platze. — Dies alles betrifft die staatlichen Schulen. In den Privatschulen weist schon jetzt der neusprachliche Unterricht vielfach Abweichungen von dem Programm der staatlichen Schulen auf. Viele Schulen haben dem Englischen eine recht vorteilhafte Stellung in ihren Lehrplänen zugewiesen. Es ist zu hoffen, das dies auch künftig der Fall sein wird, und dass die Privatschulen überhaupt in der Lage sein werden, mit grösserer Freiheit, als bisher der Fall war, ihre Lehrpläne zu gestalten und neue pädagogische Prinzipien zu prüfen. — Was die schriftliche Abiturientenprüfung in der deutschen Sprache betrifft, wäre es jetzt, wo die

deutsche Sprache über viel mehr Stunden als früher verfügt, an der Zeit, wieder eine leichte Übersetzung aus der Muttersprache in das Deutsche einzuführen, vielleicht ohne Wörterbuch, aber mit hinreichender Angabe schwieriger Wörter.

Auf den Vortrag folgte eine lebhafte Diskussion. Prof. *Wallensköld* hob seinen bereits im Komitee vertretenen Standpunkt hervor, dass die Stundenzahl der neueren Sprachen zu stark reduziert sei und demgemäss wieder teilweise erhöht werden müsse. Die den neueren Sprachen entzogene Stunden zahl sei teilweise für Zwecke verwendet worden (z. B. die Elemente der Philosophie), an deren Nützlichkeit der Redner zweifeln möchte. Die drei grossen Kultursprachen, Deutsch, Französisch und Englisch, sollten alle obligatorisch sein, aber nur das Deutsche könne allseitig betrieben werden. Für das Französische und das Englische müsse die Erwerbung einer gewissen Fertigkeit im Lesen der betr. Sprache genügen. Der Redner war übrigens der Ansicht, dass die französische Sprache einen Teil ihrer Stundenzahl an die englische abtreten könne. – Dr. *S. Nyström* wies darauf hin, dass die Stundenzahl der neueren Sprachen reduziert worden sei, weil man gezwungen war, den Naturwissenschaften eine grössere Stundenzahl als bisher einzuräumen. Der Redner empfahl, die französische Sprache als obligatorisches Fach auf der klassischen Linie, die englische auf der Reallinie einzuführen. — Prof. *Lindelöf* hielt an seinem Standpunkt fest, dass die Wahl zwischen den beiden Sprachen frei bleiben und nicht an irgend eine Linie gebunden werden sollte. — Dr. *Nyström* glaubte nicht recht an die freie Wahl, die nach seiner Meinung meistenteils von rein äusseren Umständen abhängig ist, indem die Schüler gern ein Fach wählen, das von einem weniger fordernden Lehrer vertreten ist. — Frau Prof. *E. Freudenthal* hob die Wichtigkeit der französischen Sprache sowohl in formellgrammatischer wie in kultureller Hinsicht hervor und äusserte als ihre Meinung, dass eine Zurückstellung der französischen Sprache zugunsten der englischen einen grossen Verlust für den Unterricht bedeute. — Prof. *Suolahti* war der Ansicht, dass die Reduzierung der Stundenzahl der neueren Sprachen vollständig berechtigt sei. Was die kurzen 4 stündigen englischen Lehrgänge betrifft, verhielt der Redner sich skeptisch, da sie allzu oberflächlich seien, um befriedigende Resultate ergeben zu können: das Minimum wäre ein 6 stündiger Lehrgang. Inbezug auf die Wahl zwischen der französischen und englischen Sprache gab der Redner unbedingt der französischen

Sprache den Vorrang, die als Vermittlerin von Kulturwörtern sowie der romanischen Kultur für uns wichtig sei.

Ohne einer bestimmten Resolution beizutreten, beschloss der Verein die Diskussion als Antwort auf die Frage gelten zu lassen. Die Frage der Maturitätsprüfung sollte in der nächsten Sitzung behandelt werden; Herr Dr. *Nyström* wurde mit der Vorbereitung der Frage beauftragt.

In fidem:
Emil Öhmann.

Eingesandte Literatur.

Moderna Språk's Bibliotek II: Samtliga realskolestilar (tyska, engelska, franska) v.t. 1907 — v.t. 1917 under medverkan av Lektorerna vid Stockholms Handelshögskola *P. Méaly, E. A. Meyer* ordnade med hänsyn till innehållet samt försedda med antydningar om svårigheter av *C. S. Fearenside,* Lektor vid Stockholms Handelshögskola, samt *Nils Hagström,* E.o. Lärare vid Norra Latinläroverket, Stockholm. Andra utvidgade och förbättrade upplagan. I distribution: Moderna Språk Lund. 1917. Preis 1 Kr. VIII + 24 S. 8:o.

Moderna Språk's Bibliotek IV—VI: Samtliga abiturientstilar (tyska, engelska, franska) vid realskole- och studentexamina v.t. 1915 — v.t. 1915 [med supplement: h.t. 1915 — v.t. 1917] under medverkan usw. (= die vorhergehende Arbeit). 1915. Preis Kr. 2:40. XII + 108 S. 8:o.

Leo Spitzer, Über einige Wörter der Liebessprache. Vier Aufsätze. Leipzig, Reisland, 1918. 74 S. Preis?

Leo Spitzer, Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass. Eine Streitschrift gegen die Sprachreinigung. Wien, Manzsche Hof-, Verlags- und Universitäts-Buchhandlung, 1918. 65 S. Preis?

Carl Voretzsch, Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache. Zum Selbstunterricht für den Anfänger. Fünfte Auflage Halle a. S., Max Niemeyer, 1918. Preis geh. *M.* 6, gebd. *M.* 7,50.

Schriftenaustausch.

Kort Udsigt over det philologisk-historiske Samfunds Virksomhed Oktober 1914 — Oktober 1916 (Jahrg. LXI—LXII). Kopenhagen 1918.

Mnemosyne, nova series, vol. XLVI (1918), pars. IV.

Moderna Språk, Jahrg. XI, Nr. 9 (Dez 1917): Birger Palm, Några kapitel fransk syntax (I. Elle a les yeux beaux — Elle a de beaux yeux); Alfred Stenhagen, Verbet »distraire»; Hans Pol'ak, Zur Verwendung der Vorsilbe ge- im Partizipium perfekti; J. A. Afzelius, »Förflutet futurum»???; u.s.w. — Jahrg. XII, Nr. 1—6 (Febr.—Sept. 1918): E. Walberg, Rien (de) moins; Birger Palm, Några kapitel fransk syntax (Forts. von I; II. Un homme à [la] barbe rousse; III. Que = parce que?; IV. Je le veux voir; V. Une chose longue); Claës Oldin, Randanmärkningar till skoltexter; L & W., Sgh, Till frågan om det fonetiska alfabetet; Carl Bergener, »Böjes som best. : rt.»; F. J. Fielden, Some English Proverbs; Herman Söderbergh, Elemen tarundervisningen i ljudlära; L. & W.—Sgh, Vokaltabell, Konsonanttabell; P. A. Geijer, Franskans imparfait, passé simple och passé composé; P. A. Geijer, Satsbildning och ordföljd; Besprechungen; u.s w.

Museum, 25ste Jaarg, n⁰ 2—4 (Nov. 1917 — Jan. 1918), 6—7 (Maart—April 1918), 11—12 (Aug.—Sept. 1918).

Namn och Bygd, Jahrg. V (1917), Heft 4; Jahrg VI (1918), Heft 1—3, S. 1: Göran Sahlgren, Förbjudna namn.

Publications of the Modern Language Association of America, Vol. XXXII, n:o 1 (March 1917): Howard J. Savage, The Beginning of Italian Influence in English Prose Fiction; Dorothy Foster, The Earliest Precursor of Our Present Day Monthly Miscellanies; Adolf Busse, Schiller's *Tell* and the *Volksstück;* F. G. Hubbard, A Type of Blank Verse Line found in the Earlier Elizabethan Drama; James Hinton, Walter Map's *De Nugis Curialium,* its Plan and Composition. Appendix: Proceedings of the 34. Annual Meeting of the Modern Language Association of America. — N:o 2 (June 1917): Hope Emily Allen, The *Speculum Vitae,* Addendum; Lily B. Campbell, The Rise of a Theory of Stage Presentation in England during the 18. Century; Louise Pound, The Beginnings of Poetry; Arthur Hobson Quinn, The Dramas of George Henry Boker; E. Beatrice Daw, *Love Fayned and Unfayned* and the English Anabaptists; Henry Barrett Hinckley, The Debate on Marriage in the *Canterbury Tales;* Oliver Farrar Emerson, Spenser, Lady Carey, and the *Complaints* Volume; Gordon Hall Gerould, The Legend of St. Wulfhad and St. Ruffin at Stone Priory. — N:o 3 (September 1917): Elbert N. S. Thompson, The *Discourses* of Sir Joshua Reynolds; Henry David Gray, The Purport of Shakespeare's Contribution to *1 Henry VI;* Hyder E. Rollins, The Troilus-Cressida Story from Chaucer to Shake-

speare; Jos. E. Gillet, Über den Zweck des Dramas in Deutschland im 16. und 17. Jahrhundert; Lucy M. Gay, Hue de Rotelandes *Ipomédon* and Chrétien de Troyes; Willard Edward Farnham, The Sources of Chaucer's *Parlement of Foules.* — N:o 4 (December 1917): Frederick M. Tisdel, *Balaustion's Adventure* as an Interpretation of the *Alcestis* of Euripides; W. L. Mac Donald, Charles Lamb, the Greatest of the Essayists; John Erskine, The Theme of Death in *Paradise Lost;* Horatio E. Smith, The Development of Brief Narrative in Modern French Literature: A Statement of the Problem; Roy Bennett Pace, *Sir Perceval* and *The Boyish Exploits of Finn;* Hardin Craig, The Lincoln Cordwainers' Pageant; Robert Withington, The Early »Royal-Entry». — Vol. XXXIII, n:o 1 (March 1918): B. Sprague Allen, William Godwin as a Sentimentalist; Henry H. Stevens, Description in the Dramas of Grillparzer; Fred Newton Scott, The Accentual Structure of Isolable English Phrases; Martha Hale Shackford, Swinburne and Delavigne; Olin H. Moore, The Romanticism of Guy de Maupassant. Appendix: Proceedings of the 35 Annual Meeting of the Modern Language Association of America.

Revista de Filología Española, tomo IV (1917), cuad. 3º Alfonso Reyes, Un tema de »La vida es sueño» (Concl.); P. Barnils. Fòssils de la llengua; Miscelánea; Notas bibliográficas; Bibliografia.

Språk och Stil, Jahrg. XVII (1917), Nr. 5: Erik Wellander, Om den historiska betydelselärans utvecklingsmöjligheter. — Jahrg. XVIII (1918), Nr. 1—3, s. 38: Alfhild Tamm und Märta Tamm-Götlind, Skorrningar och närsläktade uttalsfel.

Svensk Humanistisk Tidskrift, Jahrg. I (1917), Nr. 8—12 (Sept.—Dez.). — Jahrg. II (1918), Nr. 1—7 (Jan.—Juli).

Virittäjä, Jahrg. XXI (1917), Nr. 8: C. H. Bruse, Suomalais-germaanisten kosketusten alalta (Finn. »leuto»; »maukku, mäykky, moukku, möykky»; »räivä»; »sunta»). — Jahrg. XXII (1918), Nr. 1—4.

Mitteilungen.

Einheimische Publikationen: *Arthur Långfors*, Les Incipit des poèmes français antérieurs au XVIe siècle. Répertoire bibliographique établi à l'aide de notes de M. Paul Meyer. Tome Ier. Paris, H. Champion, 1918. — *Derselbe*,

La société française vers 1830, vue par un Frère Prêcheur du Soissonnais (= Öfversigt af Finska Vetenskaps Societetens Förhandlingar, bd. LX, 1917—1918, afd. B, n:o 1). Helsingfors 1918. 23 p. in-8°.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *T. E. Karsten*, Germ.-finn. Lehnwortstudien, bespr. von E. Hellqvist, Ark. f. Nord. Fil. XXXIV, S. 179—198. — *A. Långfors*, Notice du ms. franç, 12483 de la Bibl. nat., bespr. von J. J. Salverda de Grave, Neuphilologus III, Heft 2. — *Derselbe*, Les chansons attribuées aux Seigneurs de Craon, bespr. von G. B[ertoni], A ch. Roman. I, S. 541—2. — *Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors*, t. VI, bespr. von J. J. Salverda de Grave, Museum XXV, Sp. 32. — *O. J. Tallgren*, Les poésies de Rinaldo d'Aquino, bespr. von G. Bertoni, Arch. Roman. I, S. 528—9.

Personalia: Dozent *Arthur Långfors* hat am 26. April 1918 von der Pariser Académie des Inscriptions et Belles-Lettres für seine Arbeit ›Les Incipit des poèmes antérieurs au XVIe siècle» 500 Francs von dem Preise Bordin bekommen.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Wallensköld — Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti — Professor der germanischen Philologie

Nr. 7/8	Jährlich acht Nummern. Preis Fmk 6 bei der Redaktion, Fmk 7: 50 durch die Buchhandlungen. Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. Wallensköld (V. Hamng. 5), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früher erschienener Hefte an den Schriftführer der Redaktion, Doz. O. J. Tallgren (Tehtaankatu 22), einzusenden.	XIX. Jahrg. 1918

Altes und Neues zu den germanisch-finnischen Berührungen.

1. Aurttoa, Aurttua, Aurttoo.

In seinem Werke 'Nuoremmat ruotsalaiset lainasanat vanhemmassa suomen kirjakielessä' (hier Nuor. lain. abgekürzt) behandelt H. J. Streng auch das Wort '*aurto*' welches nach ihm in der älteren Literatur in folgenden Formen vorkommt: *aurtua, aurtuo, aurtoa, aurtō, aurto, aurttŏ*. Um diese Buntheit der Formen zu erklaren, geht Streng von zwei Ausgangsformen, **aurtuγa* und **aurtoγa*, aus und vermutet — teilweise in Anlehnung an mich —, dass die zwei letztgenannten Formen Analogiebildungen seien.

Ich glaube nun zum ersten, dass sich jene sechs von Streng angenommenen Formen leicht auf drei reduzieren lassen. *uo* in aurtuon bei Herrn Martin (1548) dürfte lediglich orthographisch sein: *ua* ist durch *uo* bezeichnet worden. Siehe näher Virittäjä 1916, S. 92. — 'aurto' bei Agricola muss auf einem Druckfehler beruhen; solche sind bei ihm besonders in den Randerklärungen (wie hier) nicht selten; statt 'aurtot taika' ('aurtot' ein Partitiv) steht 'aurto taika'. — Den Partitiv 'aurtoa'



bei Herrn Martin hat Streng 'aurtoa' gelesen, es kann aber ebenso gut 'aurttoaa' gelesen werden — vgl. z. B. die Partitive 'wahingo', 'duomio', 'omeni' usw. — und setzt also den Nominativ 'aurttoa' voraus. — Der Gen. Plur. Aurtoin bei Herrn Martin ist analogisch, vgl. z. B. 'Wierain' zu 'wieras'. — Das 'aurtton' bei demselben Verfasser setzt auch nach Streng den Nom. 'aurtto', nach meiner Ansicht den Nom. 'aurttoo' voraus. (Die langen Vokale sind ausserhalb der ersten Silbe gewöhnlich mit einem Zeichen geschrieben.)

Ich lese 'rt' hier *rtt*. Bei Agricola und auch bei andern alten Schriftstellern ist *rt* ziemlich oft 'rd' geschrieben; in diesem Worte aber immer 'rt' (einmal auch 'rtt'); vgl. auch das Hertua, hertua der alten Quellen = *herttua*. 'mp'; 'nt'; 'nk' bezeichnen regelmässig *mpp*; *ntt*; *ŋkk*. — In südwestfinnischen Belegen (bei Herrn Martin) ist nach den Quantitätsverhältnissen jener Mundarten nur *rtt* möglich.

Zum zweiten bin ich der Meinung, dass jene drei Formen der älteren Literatur: *aurttoa*, *aurttua*, *aurttoo* auf eine einzige Ausgangsform **aurttoγa* zurückzuführen sind; *γ* ist lautgesetzlich weggefallen: *aurttoa*; *oa* > *ua* und *oa* > *ō* sind beide schon in den finnischen Dialekten des Mittelalters durchgeführt: *aurttua*, *aurttoo*.

2. **Helperi** 'Herberge'.

Im Dialekt von Merikarvia (Sastmola) kommt das Wort *helperi* in der folgenden Phrase vor: *jättää kaikki helperin haltuun* alles dahinfahren lassen. Im Dialekt von Urjala-Akaa hat das Wort eine andere Form: *hölperi* (in der Zusammensetzung *kirkkohölperi* Kirchenquartier, < **helperi*; *e* > *ö* beruht auf der Einwirkung von *p*, *l* statt *r* auf Dissimilation). Siehe Äänneopill. tutk. Urjalan, Kylmäkosken ja Akaan murteesta, S. 41[1].

---

[1] Nach mündlicher Mitteilung von Mag. Kannisto z. B.: *Minä pirän kirkkohölperiä siällä* ich habe mein Kirchenquartier dort.

Zum ersten Male kommt dieses Wort bei Agricola vor: 'Helberin Jſende' Se Wſi Teſtamenti 1548. In der deutschen Übersetzung vom Jahre 1545 nur 'Wirt', in der schwed. Übers. 1540—1 'verd'. H. J. Streng hat das Wort in seinem obengenannten Werke übersehen.

Das Original des Wortes ist das altschwed. *härbärghe* (auch *herberghe*: 'j herberghe' geschrieben, isl. *herbergi*): 1. 'hospitium', ställe hvarest en främling mottages, härberge, logis'; 2 'kammare, rum, sofrum'; 3. 'boning, bostad', K. F. Söderwall, Ordbok öfver svenska medeltidsspråket. Hier kommt nur die erste Bedeutung (1.) in Betracht.

Das estnische *herbel*, Gen. *herbeli* (auch *herben*, *i*, *herberi*, *herbern*, *i* Herberge, kleineres Wohngebäude auf Gütern) ist natürlich eine selbständige Entlehnung aus dem Niederdeutschen, ‹ mnd. *herberge* 'Ort oder Haus zum Übernachten, Wohnung'.

3. **kelläri** ‹ schwed. **källare.**

Das Wort *kelläri* ist in einigen Gegenden Ostfinnlands gebucht worden (z. B. im Kirchspiele Antrea). Zum ersten Male kommt diese vordervokalische Form des bekannten finnischen Wortes *kellari* bei Agricola vor: Hen wei minun Winakellärihin (?), Weiſut ia Ennuſtoxet, S 212; ei ole heille mös Kellarite (*kelläritä* zu lesen) eike Aitta, Se Wſi Teſtamenti, Luc. XII (24). Siehe näher Streng, Nuor. lain., S. 59, sub voce *kellari*. Agricola hat die Form *kelläri* entweder in seinem Heimatskirchspiel Pernaja oder in Wiborg gehört. Vgl. die ostfinnischen *mestäŕ* ‹ *mestari*, *sisär* ‹ *sisar*.[1]

---

[1] Ich möchte an dieser Stelle noch einige der ärgerlichen Lesefehler und Missverständnisse Strengs verzeichnen, über welche ich mich schon bei der Disputation (Mai 1915) geäussert habe. 1. Alle Beispiele unter *ha(a)rniskoittaa* sind unrichtig und gehören zu *ha(a)rniskoita*, und nur 'Harniſcoitetuxi' unter *harniskoita* gehört zu *ha(a)rniskoittaa*, — wenn es nicht auf einem Druckfehler beruht; — 2. Inf 'holvat' (‹ *holvata*) sub voce *holvi* ist als Substantiv verstanden und auf den Nom. *holva* (!) zurückgeführt; — 3. 'Canelitin' fasst Streng als Gen. Sing. auf und führt es auf den Nom. *kaneliitti* zurück, ob-

4. Lietsaro.

Lietsaro (in der Volkssprache *Liattaro* < *Lietsaro*) ist ein Gesindename im Kirchspiel Raisio in der nähe von Åbo.

Dieser Name kommt zum ersten Male im Jahre 1419 im Registrum Ecclesiæ Aboensis vor: Lasse Ledhsaghare, Ledzzagh. Es ist augenscheinlich ein schwedisches Wort: aschw. *leþsaghare* Führer, und im Finnischen wäre eigentlich *Lietsari* (*Liattari*) zu erwarten; die Entwicklung ist *Lē̆tsaγari* > **Lietsāri* > *Liettari* (in der Schriftsprache *Lietsari*).

Zur Vertretung des γ vgl. Hærthoga im Kirchspiel Lieto im Jahre 1324, Hærtoga in Åbo i. J. 1420. In Südwestfinnland ist γ nach unbetonter Silbe wohl erst im 14. oder 15. Jahrhundert geschwunden. Aus Tavastland haben wir Herttula (das jetzige *Herttuala*) in Kangasala schon 1405. Früher habe ich mich schon über diese Chronologie geäussert, Neuphil. Mitteil. 1907, S 132: '. . . können wir . . . behaupten, dass γ > 0 im Finnischen nach einer unbetonten Silbe zwischen zwei Vokalen frühestens c. 1200 vorgegangen ist'. Streng, Nuor. lain., S. 304, referiert mich unrichtig, wenn er behauptet, ich sei an der ebengenannten Stelle zu dem Resultat gekommen, dass γ in dieser Stellung nach 1200 nicht vorgekommen wäre. Es ist jedoch nicht ausgeschlossen, dass gh in Ledhsaghare und Hærtoga (1420) auf Etymologisieren der Schreiber beruht oder auf ältere Quellen zurückgeht.

Was noch den Auslautsvokal im Namen *Liettaro* anbelangt, steht er wohl für früheres *i*. Wir haben ja in Finnland Namen wie *Hamari* ∽ *Hamaro, Nikkari(nen)* ∽ *Nikkaroinen* usw. Ich fasse die Sache so auf, dass *Lietsari* mit *oi* (< *o*),

---

gleich der Gen. Plur. Canelijen schon an der entsprechenden Stelle imRoucouskiria vorkommt; — 4. unter *rati* 'linea l. versus scribentis; series, ordo' steht *ratu*, zu dem Beleg: Kirianradhut (lies *Kirjanrahdut*) he opettauat; *rahtu* nach Juslenius 'minimum quid: granum; atomus. Auf einige ähnliche und andere Lesefehler machten E. N. Setälä und A. V. Koskimies bei der Disputation aufmerksam. Vgl. auch unten 4, 5 und 8.

dem sehr gewöhnlichen Schlussteile der alten finnischen Personennamen, erweitert worden ist.

Die Appellativen *leitsari* < isl. *leidsagari* und *lietsari* (*lichtari*) 'vägvisare' und die Verben *leitsata, lietsata* 'visa väg, vägleda; ledsaga, beledsaga såsom vägvisare' kommen noch in vielen Gegenden Finnlands vor. Siehe näher Virittäjä 1908, Ss. 152—6. — Streng behandelt *leitsata* (bei Agricola) und *lietsata* (bei Elimæus) als ein Wort. Siehe Nuor. lain., S. 99. Die Ausgangsformen sind jedoch verschieden.

5. **Meiju.**

Meiju kommt im Wörterbuche von Lönnrot vor: 'ungt löfträd, helgdagslöf'. Später ist das Wort in Nyland gebucht worden. Zum ersten Mal taucht *meiju* bei Agricola auf. Sein 'meinledhille' ist wohl, wie A. V. Koskimies vorgeschlagen hat, '*meiju*lehdillä' zu lesen, nicht 'meinlehdillä', 'mein-(lehti)', wie Streng es getan hat: Caunistacat site Juhla meijnledhille, haman sen Altarin Saruein asti, Psalt. 118 : 27; die schwed. Bibel 1540—1 'med löff', die deutsche Bibel 1545 'mit Meigen'.

Das Wort findet sich auch im Estnischen: *mei,* Gen. *meiu,* Maie, Maibirke, auf Ösel auch *Meiukuu* Maimonat. Streng hat das Wort — und zwar wohl mit Recht — mit dem schwedischen *mäijor* (Sgl. **mäija*) 'Löfruskor, som vid midsommartid ställas å ömse sidor om dörrarna, om trappan, i fönster o.s.v.' zusammengestellt. Siehe Nuor. lain., S. 118.

6. **Perna** 'Kartoffel'.

In Tavastland und Satakunta kommt das Wort *peruna* 'Kartoffel' in etwas kürzerer Form: *perna* vor. Wie ist diese kürzere Form zu erklären?

Artturi Kannisto denkt an Einfluss von *perna* 'Milz' (!).



Siehe Äänneopill. tutk. Urjalan, Kylmäkosken ja Akaan murt., S. 29. Er geht also von der Form *peruna* aus.

E. A. Tunkelo hat auch über den geheimnisvollen Einfluss von *perna* 'Milz' nachgedacht: '*peruna* und *perna* hätten sich irgendwie miteinander vermischt'. Andererseits vermutet Tunkelo, dass *perna* auf *pärna*, Gen. Plur. von aschw. *püra* Birne zurückgehen könnte, was wirklich nicht wahrscheinlich ist.[1]

Ich erkläre das finn. Wort *perna* 'Kartoffel' so, dass es lautgesetzlich aus *peruna* oder **perina* entstanden ist. Der Partit. Plur. lautet noch immer *pernoita* < *perunoita* (*ta* ist früher im Partit. nach zweiter unbetonter Silbe nicht vorgekommen). Schwund von *i* und *u* (*ü*) hat nach einer kurzen haupttonigen Silbe gerade in Satakunta-Tavastländischen Dialekten stattgefunden: *olutta* > *oltta* (schon bei Agricola), *sükŭsü* > *süksü, erinomainen* > *ernomanen* (Satakunta), *esilīna* > *eslīna* (in Tyrvää sogar *Veslahti* < *Vesilahti*) usw. — Neben *peruna* wäre **perina* ebenso natürlich wie *kipuna* neben *kipinä* < **kipina* oder im Estnischen *õun* < **õvuna* und *upin* < **upina* 'Apfel'. Das südösterbottnische *pärinä* geht vielleicht auf **perina* zurück; man erwartete *perinä* (vgl. *kipinä* < **kipina*); das *ä* der ersten Silbe kann ich nicht erklären.

7. Das Verhältnis von finn. '**pistos**' und schwed. '**bistånd**'.

Im Kirchenhandbuch von Westh (einem Zeitgenossen Agricolas) steht zweimal *pistos*: O Herra ... ole auioſkeſ kylle piſtos (bei Agricola tuki ia turua); Een Handbook etc. 1541, 1548 O Herre ... war Echteſkapena biſtåndigh; — hänen pitä möſz ſen caltaiſt Jumalan lahia brukaman hänelle piſtoxexi ja eij alaſpolguxi (bei Agricola: ... henen auxens, ia ei ſortamiſexi); Een Handbook etc. 1541: hēne til beſtånd, och icke til förtryckelse, Een Handbook 1548: henne til bestånd. Vgl. Streng, Nuor. lain., S. 322.

---

[1] **Vanhaa ja uutta eräiden juuri- ja mukulakasvien suomenkielisistä nimistä, Kaikuja Hämeestä VIII, S. 54—55.**

E. N. Setälä hat erklärt, dass *pistos* hier nach den schwedischen bistå, bistånd gebildet wäre. Siehe bei Streng, ebenda.

Ich glaube nicht, dass diese Erklärung, so nahe sie auch liegt, das Richtige getroffen hat.

Das finn. *pistos* ist eine derivierte Form von *pistää* wie *kiitos* von *kiittää, liitos* von *liittää, annos* von *antaa* usw. *Pistää* bedeutet nach Renvall 1. 'pungo e.c. acu, gladio', Germ. 'stechen, stecken, einstecken'; 2. 'stimulo', Germ. 'reizen'; 3. *pistän rihtä* 'segetem siccandam in nubilario expono l. insero', Germ. 'Getreide ausstecken'; 4. 'sufficiens sum', Germ. 'zureichend l. hinlänglich sein', *ei pistä* 'haud sufficit', *pistääkö* num est sufficiens, hinc *pistä tuo kortti* 'chartulam aliam sufficientem l. debitam huic imponas'. — Bei Agricola habe ich das Verb an folgenden Stellen aufgezeichnet: 'pistä ja pysy' Rucouskiria CCCXLIX. Hier bedeutet pistää 'es dauert'; — 'Nyt ei yxiken oppi Cooleman hetkelle .... eli Domiopeiuelle, taicka ioſſa cuſſa Waaraſa piſte' I Cor. III Lucu, Erklärung; deutsch (1545) Nu beſtehet keine lere im ſterben, schwed. (1540—1) Nu beſtåår ingen lära j dödzens ſtund; — 'Sille ei hen tiede quingacauuan ſe henelle piſtepi', I Cor. Lucu X. Erklärung; deutsch: Wer weis wie lange er selbs bleibet, schwed. Ty han weet icke huru lenge thet warar mz honom. — *Pistos* hat wohl früher das 'sich aufrechthalten' und 'dauern' bedeutet; vgl. das vorauszusetzende **pise*, woraus auch *pysyä* (< *pisüä*) 'in loco maneo, haud moveor, inde stabilis sum, permaneo, moror, consisto, persevero', Germ. 'bleiben, beharren'. Und diese Bedeutung stimmt ziemlich gut mit derjenigen bei Westh zusammen (piſtoxexi 'til bestånd'). Es ist jedoch möglich, dass die Verschiedenheit von schwedisch 'bestå' und 'biståndigh' dem Übersetzer nicht richtig klar gewesen ist. Vgl. auch Söderwalls Ordbok öfver svenska medeltidsspråket: 'bestand', bestanda', 'bestandeliker' usw. und 'bistand', 'bistanda', 'bistandeliker' usw., woraus man sieht, dass auch die schwed. Verfasser des Mittelalters diese Wörter miteinander vertauscht haben.

8. **Persu** oder **pärsy** 'kelter', **persata** oder **pärsätä** 'pressen, keltern'?

Es gibt viele Wörter, die aus der lebendigen Sprache verschwunden sind, die aber noch in der älteren Literatur vorkommen. Es ist natürlich sehr wichtig, dass solche Wörter richtig gelesen werden. Die ältere finn. Orthographie, besonders diejenige Agricolas, ist jedoch so schwankend, dass auch die Spezialisten in einigen Fällen unsicher sind. Auch die obengenannten Wörter (germanischen Ursprungs) bieten dafür ein gutes Beispiel.

In Virittäjä 1905, S. 25 hatte ich Agricolas '(wina)pärſut' *pärsüt* gelesen; schon früher hatte Arvi Jännes (Genetz) dasselbe Wort (perſſu) *perssu* und das dazugehörige Verb *persa-* gelesen, Virittäjä 1886, S. 178. Später setzte Setälä, der *persu* und *persata* las, zu meiner Lesart ein Totenkreuz, Finnisch-Ugr. Forsch. XIII, S. 328. Ich glaube jedoch, dass diesmal die Toten erwachen und die Lebendigen totgeschlagen werden.

Strengs Belege in Nuor. lain. stehen entscheidend auf meiner Seite. Agricola schreibt das Substantiv so: 1. Perſyn (drei Belege), Perſſyn (einmal); dies kann nur entweder *pärsün* oder *persün* sein; 2. winapärsut ist am liebsten *vīnapärsüt* zu lesen; 3. Perſſut (zweimal), Perſut, Perſſuin, Gen. Plur., können entweder als *pärsüt, pärsüin* (*persüt, persüin*) oder als *persut, persuin* (und warum nicht auch als *perssut, perssuin*) gedeutet werden. Das Verb perſaman 'pressare' kann entweder *pärsǟmän* oder *persǟmän* oder *persāman* (auch mit kurzem Vokal in der zweiten Silbe) lauten. Pärſätä 'Preſſare panum' 'Pärſſa, Drücken' bei Schroderus (1637) und die bei Agricola vorkommenden Perſyn, pärſut usw. entscheiden jedoch die Lesart zugunsten von *pärsü, pärsätä*. — Setälä und Streng[1] hatten beide vergessen, dass Agricola *ä, ö, ü,* (*ǟ, ȫ, ǖ*) nach

[1] Streng hat mit licentia poetica *pärsu, persy, perssu, persu, persata, pärsätä* gelesen!

der ersten Silbe sehr oft mit den entsprechenden hinteren Vokalen bezeichnet[1], z. B. u (w) als Zeichen für *ü* (*ǖ*): Lexun, Lexuin (lies *läksün, läksüün*), Kerruin (lies *kärrüün*), Neitzut, hödhutoxexi (lies *hüödütökseksi*), mieldunut, Tectenrwpun (lies *tähtēnrǖpün*) usw. — Für meine Lesart spricht auch das Original des Wortes, über welches des näheren Finn.-Ugr. Forsch. XIII, S. 328.

9. **Vakahinen, vakahainen, vakuhinen,** 'Kind' ('Wiegenkind').

Setälä hat für das finn. Wort *vakahinen, vakahainen* eine germanische Etymologie vorgeschlagen. Siehe Finn. Ugr. Forsch. XII, Ss. 284–5. Nach Lönnrots Wörterbuch erwähnt er das Wort *vakahainen* in der Bedeutung 'zart' (vom Kinde); bei Lönnrot: 'späd (om barn)' und *vakainen lapsi* 'ein nettes, unschuldiges Kind' — 'snällt, oskyldigt barn'. In dem Supplement des Wörterbuches kommen *vakahinen* (woraus *vakainen*) und *vakuhinen* vor[2], beide in der Bedeutung 'ein Wiegenkind' ('barn i vagga'). Setälä ist der Meinung, dass die Übersetzung 'barn i vagga' vom Verfasser des Supplementes herrühre; er hätte an eine Verbindung mit schwed. *vagga* 'Wiege' gedacht. Er selbst meint, dass die Bedeutung 'zart' ursprünglich sei, und erklärt das finn. Wort — nach ihm eine Ableitung von **vaγas* ∽ *vakahan* — aus germ. **svakaz* (> nhd. *schwach*, mhd. *swach*, ndd. *swak*, ndl. *zwak* 'schwach, kraftlos'). Es wäre wohl im Finnischen **vakas* ∽ **vakka(h)an* zu erwarten, 'es gibt aber auch einige beispiele von der behandlung der germanischen klusile in der k ∽ *γ*-, t ∽ *δ*-reihe'.

Nach meiner Ansicht ist *vakahinen, vakahainen* ganz anders zu erklären. Ich gehe von der Form *vakuhinen* 'Wiegenkind' aus. Dies ist eine mit *hinen* gebildete Ableitung von *vaku* 'Wiege' (*vaku* < schwed. *vagga* 'Wiege'; zur Substitution

[1] Siehe meine Untersuchung Mikael Agricolan kielestä (1909), S. 4—5.

[2] Dieser Beleg nicht bei Setälä. Es fehlt auch *vaakkainen* '(dial.) dibarn', wohl für *vàkkainen* < *vakahinen*.

k für *gg* vgl. z. B. *hukari* < schwed. *huggare, krapu* < *krabba, ritari* < *riddare* usw.). Nach der Herleitung bedeutet *vakuhinen* der in der Wiege Befindliche, Wiegenkind; vgl. *kaulahinen* (*kaula* + *hinen*) 'halsduk, halsband', eigentlich das am Hals Befindliche, *etehinen, eteinen* (*esi, ete-* + *hinen*), *vetehinen* usw. — *Vakahinen* ist eine Volksetymologie, in Anlehnung an *vaka* (Gen. dial. *vakahan, vakaan*) fest, standhaft, beständig, zuverlässig, redlich, ernsthaft, aufrichtig (nach Renwall) entstanden. Die Bedeutung 'ein nettes, unschuldiges Kind' kann faktisch sein.

Parallelformen wie *vakahinen* und *vakahainen* sind im Finnischen (und Karelischen) nicht selten, vgl. *armahinen* und *armahainen, taivahinen* und *taivahainen, omahinen* und *omahainen, ylähinen* (> *ylhäinen*) und *ylähäinen* usw.

Das ingermanländische *vakkūhat* < **vakahat* kommt meines Wissens nur in Liedern vor; es ist eine späte analogische Neubildung (nach dem Muster *armahiset, armahaiset* : *armahat* = *vakahiset, vakahaiset* : *x*; *x* = *vakkūhat* < **vakahat*). *Vaas laps* 'kleines Kind' ist aus Kangasniemi als eine veraltete Form gebucht worden; im Wotischen kommt *vagasʌahsɪ* 'Wiegenkind' vor.

In Ingermanland erscheint das Wort nach Setälä 'besonders in den Wiegenliedern', und die Bedeutung ist 'Wiegenkind', obgleich Setälä es mit 'zart' übersetzt; es passte ja besser zu seiner gewagten Hypothese über den Ursprung des Wortes[1].

10. Finn. **äiti** '*Mutter*' < got. **aiþei.**

Thomsen hat das finn. *äiti* 'mater', das revalestnische *eideke* 'Mutter, Mütterchen' mit dem got. Worte *aiþei* (*ei*

[1] Es kann befremden, dass dieses Wort besonders in Ostfinnland vorkommt. Sogar in Sununsuu an der Küste des Onegasees ist es von J. Kujola aufgezeichnet worden: *vagahai̯ne* 'junges Kind' sagte man früher ('sanottiin ennen'). Aber auch das Wort *vaku* Wiege kommt zum ersten Male bei einem ostfinnischen Schriftsteller, Thomas Yriänenpoica (Wiburgensis, Carelius) vor: Yxi Historia Hierusalemin surkiasta hawijtöxest, Stockholm MDCXVI (1616: 'ei lapsiacana wagus' (nicht einmal die Kinder in der Wiege). Siehe weiter Streng, Nuor. lain. sub voce *vaku.*

Zeichen für ī), ahd. *eidî* verbunden, ohne diese Zusammenstellung eingehender zu erklären. Er meint wohl, dass *äi* statt *ai* hier auf finnischen Lautverhältnissen beruht. Dabei denkt er an Verhältnisse wie *leipä* (< **laipa*), *keihäs* (< **kaizas*); siehe Den gotiske sprogklasses indflydelse, S. 49, unten. Der Auslautsvokal in *äiti* geht nach ihm auf einen gotischen Stamm auf *in* zurück, ibid., S. 95.

Die Formen des Wortes im Finnischen sind folgende: 1. *äitti*, Gen. *äitin* auf Tytärsaari (Insel im Finnischen Meerbusen), nach Dr. Fr. Äimä; 2. *äiti* (in Savolax *äit*), Gen. *äitin;* 3. *äite*, Gen. *äiten;* 4. *äite* (*äiti*), Gen. *äilen, äiren* (bisweilen auch *äilin, äirin*); in der Schriftsprache gew. *äiti*, Gen. *äidin*. Die 2. Form kommt in Savolax und einem Teile von Tavastland, vielleicht auch in den nördlichen Teilen des Landes vor. Die 3. Form findet man im Südwestfinnischen und in Satakunta-Dialekten, auch in einem Teile von Tavastland vor; die 4. Form in den meisten Gegenden von Tavastland. In einigen Gegenden Ostfinnlands ist das Wort in der Sprache der älteren Generation selten, und im savolaxischen Dialekt der Finnen in Mittelschweden kommt das Wort gar nicht vor.

Die estnischen Formen des Wortes sind nach Wiedemann-Hurt: 1. *eit*, Gen. *eide* (auch *heit*, Gen. *heide* mit einem späten *h* im Anlaut); 2. *eit*, Gen. *eidi*; 3. *äde*, Gen. *äde* in den südlichen Dialekten.

Die Ausgangsform auf finnischer Seite ist wohl *aittī* (*ai̯ttii̯*) gewesen.

Was nun die Erklärung des Vokalismus der ersten Silbe anbelangt, muss ich Thomsen Recht geben. Hier kann man annehmen, dass *ai* auf späturfinnischem Boden zu *ei* geworden ist, gerade wie z. B. **saisan* 'ich stehe' — südestn. *saezà* —> *seisän* (bei Agricola noch *seisähtiin*), **saina* die Wand — südestn. *sain* —> *seinä*, **raika* — südestn. *raig* —> *reikä* usw.[1].

---

[1] Über *ai* > *ei* siehe näher E. N. Setälä, Zur herkunft und chronologie der germ. lehnwörter, Journal de la Société Finno-ougrienne, S. 39—40

Das *äi* für *ei* in den finn. Formen geht wohl auf die Kindersprache zurück, in welcher das Wort gewöhnlich *äittä* lautet. Da das alte *ai* im Südestnischen immer bewahrt ist, wäre dort *ait* zu erwarten. *Äde* muss dort fremder Herkunft sein; siehe näher unten.

tt kommt noch unverändert auf Tytärsaari vor. Das nordestnische *eit* (Gen. *eide*) geht auf **eitti* zurück; vgl. z. B. *saat*, G. *saadu* 〈 *sātto* ∽ *sǟtton* (= finn. *saatto* ∽ *saaton*) 'Sendung, Abfertigung, Begleitung, Geleit'. *Äite* im Südwestfinnischen setzt **äittei* voraus; siehe unten! Das tavastländische *äite* muss eine Entlehnung aus dem Südwestfinnischen sein; es hat sich analogisch dem gewöhnlichen Wechsel *t* ∽ *r*, *t* ∽ *l* 〈 *t* ∽ *δ* angepasst.

Das urfinnische ī (**aittī*) — entweder ī oder wahrscheinlicher *ii̯*, also diphthongisch ausgesprochen — ist im Südwestfinnischen lautgesetzlich in *ei* (später in *e*) übergegangen; z. B. **mansikkii̯* 〉 *mansikei* 〉 *mansike* ein Kuhname, Abl. *ristii̯ltä* 〉 *ristei̯ltä* 〉 *ristelt*, Imperf. *potkii* 〉 *potkei* 〉 *potke* usw. Und Formen auf *ei* begegnen wir auch im Worte *äiti* sehr oft in der ältesten finn. Literatur, z. B. bei Agricola: 'Äitei', 'Eitei', 'eitei' (*äi̯tei̯* zu lesen); aber auch 'äitit', 'Eijtin'. Vor einem urfinn. Diphthong auf *i* kommt im Südwestfinnischen die schwache Konsonantenstufe vor; z. B. *kullai̯nen* 〈 **kulδai̯nen*; *soδe*, *sore* 〈 *soδei̯* (in der älteren Literatur ſodhei, ſodei = soti der jetzigen Schriftsprache), 'ſynneinen' = 'syntinen' usw. Die Deklination des Wortes: *äite*, Gen. *äiten* ist also im Südwestfinnischen, wie es sich gebührt.[1]

Jetzt können wir die übrigen Formen leicht erklären.

In Savolax (und Tavastland) ist *ii̯* lautgesetzlich zu *i* geworden. Es wäre dort *äitti* ∽ *äitin* zu erwarten, also diejenige Form, die noch auf Tytärsaari vorkommt. *t* beruht wohl auf der Einwirkung von südwestfinnischen und angrenzenden Satakunta-Dialekten (südlich vom Kumo-Fluss ist die schwache

[1] Früher war ich der Meinung, dass Formen wie *äitin*, *äitiltä* usw. als Anredewörter aufzufassen wären. Siehe Virittäjä 1905, S. 54.

Stufe erwartungsgemäss). In den Gegenden um Borgå ist *ii̯* in *ī* verwandelt worden; auch dort ist *äiti* ein Lehnwort. In Südösterbotten ist *ii̯* > *ī* ebenfalls durchgeführt; *äitē* < **äitei* und *äirē* < **äirei* (in Isojoki und Jurva nach J. Laurosela selten bei den Alten vorkommend) weisen auf Satakunta und Südwestfinnland zurück.

Das südestn. *äde* muss ein südwestfinnisches (vielleicht durch Vermittelung anderer finn. Dialekte importiertes) Lehnwort sein. Das Wort ist wohl in der Form *äide* (eig. *äi̯ᴅè̆*) aufgenommen worden. In der schwachen Stufe hat der Diphthong seinen zweiten Komponenten eingebüsst (besonders in den westlichen Dialekten); vgl. *leib*, Gen. *leva* 'Brot', *lõokene* Lerche = *leivonen* im Finnischen usw. Von den südwestfinn. Lehnwörtern des Südestnischen erwähne ich hier nur das Wort *lap̀jo* (= *labidas* des Nordestnischen) 'Spaten, Schaufel' < südwestfinn. *lappi*, Gen. *lap̀ion.*

Es erübrigt noch den Auslautsvokal der nordestnischen Form zu erklären. Dort ist gerade *e* (*ii̯* > *ei* > *e*) zu erwarten. Der Nom. *eit* < **eitti* ist analogisch durch Anlehnung an die sehr zahlreichen Fälle von (— *i* >) O ∽ *-e-* entstanden. Was wiederum ein Verhältnis wie das Dagösche *heit* ∽ *heidi* betrifft, kann man darauf hinweisen, dass die Wörter auf *i* und *e* im Finnischen und Estnischen etwas schwankend sind; vgl. finn. *hauki* ∽ *hauin* und *hauen*; *syli* ∽ *sylen* und *sylin* (beachte auch die Bedeutungen!), *tiili* ∽ *tiilen* und *tiilin*, *anoppi* ∽ *anopen* und *anopin* usw.; ebenso im Estnischen: *kivi* ∽ *kivist* und *kivest*, *pang* ∽ *pange*, *pangi*, *hing* ∽ *hinge*, *hingi* 'Hänge, Türhänge'.

Heikki Ojansuu.

The Pidgin-English of British New Guinea.

During my ethnological researches among the Kiwai Papuans I found that the Pidgin-English known among some of the tribes offered a considerable interest also beyond its purely philological scope, as throwing light upon certain aspects of native thought, which induced me to include in a general way this peculiar idiom in my study. The learned reader of the *Neuphilologische Mitteilungen* will find that, being no philologist, I mainly regard the subject from a psychological point of view, and no doubt also my terminology will more or less differ from that ordinarily used in the columns of this periodical.

It is a characteristic feature of life in New Guinea that the grown up youths and middle-aged men in some of the coastal villages of the Western British Division (where the home of the Kiwai tribe is situated) can speak Pidgin-English, although there is no permanent white population at all on the mainland in that portion of the country. The explanation is that the men are very commonly recruited as labourers on the pearl-fishing boats in Torres Straits and also on the plantations further East in the Central and Eastern Divisions, and the numerous native languages and dialects being so different from each other that in most cases persons belonging to differerent tribes cannot understand one another, Pidgin-English has become a sort of *lingua franca* not only in the intercourse between Europeans and natives, but also among the latter themselves while they work together for the white men. As a rule the natives learn Pidgin-English from each other, not from the Europeans, the latter being so few in the country; even the pearling-boats not only have native crews, but also in most cases sail under the command of native masters.

The Papuans show a most remarkable gift for picking up the Pidgin jargon and in an extraordinary way unterstand to make it serve all their own purposes of verbal communi-

cation. In New Guinea the blacks are the real experts in Pidgin-English from whom new-comers among the Europeans learn it (not from other Europeans who have become acquainted with it while staying in the country). Thus the native use of Pidgin-English lays down the rules by which the Europeans let themselves be guided when learning it. Even Englishmen do not find it quite easy at the beginning to understand Pidgin-English and have to learn it before they are able to speak it properly.

The sea-ports of China are regarded as the birth-place of Pidgin-English in a restricted meaning of the term. (The word »pidgin» is the Chinese corruption of »business».) Among the Chinese the modified English words, of which this jargon mainly consists, is intermixed with Portuguese, Malay, and also Polynesian words, while to a certain extent Chinese idiomatic usage is followed especially as regards pronunciation. In those parts the Pidgin speech shares the Chinese aversion to the consonant r, partly also b, d and g, changing them into l, p, t, and k. ('Very sorry' becomes »velly solly», etc.). Often also an i (generally written -ey) is added to words ending on consonants, and in some cases -lo to words ending on vowels ('belong' is pronounced »belongey», 'cry' »clylo», etc.). Certain combinations of consonants are avoided; thus for instance 'green' changes into »kilen».

It is generally this Chinese type of Pidgin-English which European novel writers try to imitate when they make exotic personages speak English, but very often they seem to have no idea themselves of what the real Pidgin-English is like. Such home-made Pidgin slang is rather a poor specimen of language from a psychological point of view, as the authors often content themselves with merely adding, in a Chinese fashion, an -ey to certain words and changing certain consonants, besides simplifying the language in a general way. They could not, however, possibly reconstruct what is a definite language out of their own minds, and a common mistake is that they often allow their heroes and heroines (or black-

guards for that matter) to mix all kinds of complicated English expressions into their talk for the simple reason that, being themselves so accustomed to such expressions, they are not aware how out of place these would be in native use.

Pidgin-English, however, is least of all an irregular lingo which could be arbitrarily shaped according to everybody's personal opinion. It is on the contrary an actual language founded on principles which, simple though they be, yet give it to a certain extent a distinctive character of its own. Thus Pidgin-English, like any other language, can be spoken correctly and also incorrectly, as the case may be. The use of this idiom has spread all over the world wherever English-speaking people have come into contact with »coloured» races. An extraordinary circumstance is the remarkable degree of uniformity which in a general sense characterizes Pidgin-English wherever it is used, almost independently even of the mutual dissimilarities of the indigenous local languages. This uniformity comprises the general idiomatic structure of Pidgin-English, while the pronunciation as a matter of course varies to a very great extent in different countries according to the faculty of the natives in imitating European pronunciation. With the exception of a few sounds (j as in 'Jesus', ch as in 'church', th as in 'nothing', etc.) the Kiwai Papuans, for instance, have little difficulty in pronouncing English words.

The following are the chief characteristics of Pidgin English as spoken in New Guinea.

Nouns. All nouns are used in the singular number, no inflection whatever occurs, and variations of meaning, corresponding to inflected forms in European languages, are expressed by separate words. In exceptional cases the natives show a certain notion of the existence of a plural s; thus the form 'boys', of such a frequent use in the speech of the white people, is also met with in individual expressions in Pidgin-English. In other cases the plural form of a noun is by the natives understood to be the ground-form; some people for instance in their talk throughout used the form »coconus»

(not 'coconuts') also for the singular number. The Possessive or Genetive is expressed by means of the word »belong», as for instance »father belong boy», 'the boy's father'. Sometimes a possessive meaning is implied in the association of two nouns without »belong»: »this (one) man garden», 'the garden of this man'; »one Mawata man canoe», 'the canoe of a Mawata man'. All other cases are indicated by means of the preposition »along»: »you come along me», 'you come with me'; »hit along hand», 'beat with the hand'; »stop along Mawata», 'stay at Mawata'; »come along Mawata», 'come from Mawata'; »walk about along road», 'walk on the road'; etc. On the whole »along» is used to express almost every possible relation between two or more nouns and is therefore very frequently used. Other prepositions are extremely few, as for instance out, inside, up, down, and very often they are not used alone but together with »along»: »come out along house», »stop inside along house», etc. The plural is shown by separate words which imply number: »plenty man», »full up man», etc.

Nouns in the Nominative are almost invariably accompanied by the personal pronoun »he», independent of gender and number: »one man he come», 'a man comes'; »one woman he come»; »plenty canoe he come», etc. In other syntactic positions nouns are preceded by »him»: »I go fight him that man»; »I no like him that woman», etc. In addition nouns are frequently marked out by the preceding word »fellow»: »one big fellow man he come», 'a great (or tall) man comes'; »I kill him one big fellow man». »Fellow», moreover, not only is used in reference to persons, but constitutes the general term by which any object as well may be designated, as for instance: »How much tobacco this fellow?» How much tobacco shall I give for this thing?» (at a barter).

Adjectives. The comparison of adjectives is indicated by means of the word »more»: »more big», etc; »no good make him that fashion, more better make him all same». »Too» signifies 'much' in general, without any implied meaning of

more than should be: »too short», 'very short'; »he savy too much» (which is a commendation), 'he knows much'; »he too much talk», 'he is very talkative'; »I like you too much»; etc.

Pronouns. Of personal pronouns »I» and »me» are used almost indiscriminately, sometimes in one and the same sentence: »I think me (or me fellow) go now». »Him» (often pronounced »hem») is sometimes used preceding »he», the pronoun thus being doubled: »him (hem) he go now», 'he goes now'. In the plural »me» and »we» are both used; »me altogether man come this place», 'we have (all) come here'. »You me» expresses a kind of dual, by adding »altogether man», »plenty man», etc., also plural. Expressions such as »he come kill we» are ordinary. As in the case of nouns personal pronouns too are frequently marked out by the accompanying word »fellow»: »me fellow» (not »I fellow»), »you fellow», »him fellow» (not »he fellow»); in the plural: »me fellow» or »we fellow» (very often »you me two fellow»), »you fellow», »them fellow» (also in the Nominative; »they» is seldom used).

The Possessive is expressed by way of »belong»: »house belong me» (or »belong you, him, them»). »My» is sometimes used. The form »you» occasionally has a possessive meaning: »I you friend», 'I am your friend'. Also: »you me (two fellow) house», 'our house'; »them fellow house»; etc.

The almost only Interrogative is »what name», which is used both of persons and things: »what name that man?» 'who is that man?'; »what name that, make him noise?» 'what is the sound that can be heard?'; »what name you fellow come?» 'why have you come?' »What's the matter?» can also serve for 'why'. In certain cases »what» is used alone: »what place (or what name place) you come?» 'from which place have you come?'

Verbs. As a rule only the simplest indicative form of the English verb is used. In exceptional cases such a form as »I says» may occur. Occasionally an inflected form of an

English verb will be mistaken for the ground-form and used as such; »that woman he close up *born* him piccaninny», 'that woman will shortly give birth to a child'. Also »married» sometimes replaces 'marry' as a ground-form. The form »got» is known. Past tense is expressed by means of »been»: »I been make him one canoe», 'I made (have or had made) a canoe»; »I been go that place»; etc. Sometimes »finish» is added in order to emphasize that the action implied is concluded: »I been kill that man finish». The future tense is indicated by means of some adverb of time, the commonest of which being »by-and-by» if no definite specification of time is intended.

The negative »no» may occasionally be doubled: »I no got no canoe»; »he no been see no man»; etc.

A supposition, for instance, is indicated by the words »I think» or »suppose»: »Suppose that man he come, I kill him».

Adverbs are very féw and their meaning is often circumscribed by means of other words: »That man he cry big fellow», 'That man cries loudly'.

Exclamations, mostly borrowed from the native dialects, are very numerous and vary much in form as well as in degree of emphasis. Certain interjections uttered involuntarily seem only to express a persons emotion on a particular occasion without any conventional meaning. Thus the narration of some exciting incident is often marked by yelling, sighing, or groaning sounds, in a way a kind of interjections. On the whole native exclamations are often quite expressive as regards intonation. Disgust and consternation are uttered thus: »éi!» »eí!» »oí!» »oú!» »uó!» »uí!» «»uéi!» »uái!» »kerié!» Pain: »asaa!» Indignation: »eké!» »irukó!» In ordinary Pidgin-English one of the most characteristic exclamations is, »My word!» Near interjections comes the emphasizing of certain parts of the speech, generally the last syllable of one of the leading words. When relating for instance that a man was going very far into the bush, a narrator would express himself thus: »One man he go along bush, he go-go-go-go-ooo!» end-

ing with a protracted singing or howling sound in expression of the marvellous distance the wanderer was penetrating into the bush.

The way in which the Kiwais speak Pidgin-English will perhaps be best illustrated by reproducing one of their folk-tales in the exact wording of the narrator. The following is a tale about a deluge supposed to have happened in their country:

One before-Kiwai-man he wild along other man, that man he been kill him piccaninny belong him. Him he go bush, take him *túture* (a trumpet-shell); inside that *túture* he make him medicine belong big high water he come, he dig him ground that *túture*. That man take him big canoe, put him kaikai inside, banana, coconut, anything, he savy big high water he come, that's why he put big kaikai. He take piccaninny belong banana, sago (young banana and sago trees), he take small pig, dog too.

Big water he come night-time, close up daylight. He catch him floor belong house. People no can stop inside along house. He go along canoe, make him fast canoe outside along grass belong house (the thatching). Water take him away floor, take away grass belong house too. People he go along coconut-tree, make him fast canoe. Water he go high, rope belong canoe (with which it is fastened) he go on top. Grass belong coconut (the leaves) he stop on top along water. People make him fast canoe along that grass. By-and by grass he go inside along water. Tide he take him that canoe go away.

Behind (afterwards) water he go down little bit, tide he take him canoe come back. One big fellow coconut-tree he stop, grass belong that tree he go on top. People catch hold that tree. Water he go-go-go; canoe he go down, tree he go on top. One man he take him one fellow stick, put him inside along water: Oh, ground he there! By-and-by canoe he stop along ground. Water he dry.

That man he been sing him out water, he go bush, he take him that *túture*, chuck him away that medicine, wash him that *túture*, make him dry along sun. Post belong house he stop, no got no grass, no got no floor. First time people he no savy what place he sleep, he sleep along ground.

Water he been kill him altogether grass, sago, banana;

coconut he stop, that's all. That man he take him piccaninny belong banana, yam, sweet potato, everything; plant him, make him one fence (fenced garden). All he make him house again, First time all them fellow kaikai coconut. By-and by all thing he grow, people he kaikai. That man he been take him piccaninny belong banana he plant him, everybody make him plenty garden. Make him house too.

The reason why English, in a modified form, so easily can be adopted by native races naturally depends upon the simplicity of English grammar in general and particularly, as it seems, upon the minimum inflection of verbs and nouns. The fact that the infinitive is identical with certain other important forms of the verb makes it possible to use verbs in a wide range of meaning with no inflection at all, and so also the ground-form of nouns can serve for quite different parts of speech.

The vocabulary of Pidgin-English as a matter of course is very scanty, and one and the same word must often be used to express a diversity of meaning. Nouns and other concrete words play a great part as a means of illustrating such ideas for which adequate expressions are wanting, and thus a kind of similes or metaphors are formed, very characteristic of Pidgin-English and sometimes rather of an amusing effect. A man, for instance, who wanted to borrow a saw, the word for which he had forgotten, made himself understood by saying, »You give me brother belong tomahawk, he come he go.» A native servant, who had accompanied his master to Queensland where he saw a train, upon his return called it »steamer he walk about along bush». Natives who watched me when I enclosed letters in envelopes named the latter »house (also »basket« or »pocket») belong letter». The natives understood that the notes I was constantly making in conversation with them would be used for writing something, and ignorant of the word for »book» a man once volunteered that I was going to write a »bible». »Taste bible» means to kiss the bible (which takes place at various religious functions). For 'bridge' the natives say »ladder», which also

signifies means of communication in general; »he got no ladder belong go home» was the expression used of a warrior whose way home had been cut off by the enemy. 'Out of breath' war expressed by a native as »man he got short wind, let him heart he stop first time». The natives even in their own language hardly have any equivalents to collective ideas; thus the world, for instance, is called »altogether island», sometimes adding »all-all-all». »Catch» is one of the commonest verbs with a very ambiguos meaning, as for instance: »catch him», 'take him' (when an object is handed to somebody, etc.); »catch him that place», 'arrive at a place'; »catch him along road», 'catch somebody up'; »catch him wild», 'get angry'; »catch fashion belong him fellow», 'imitate somebody'; »catch him along photograph», 'take a photograph' (this expression was coined during my stay among the people). Eating oysters is characterized by saying, »He no fast along mouth, he go through». A pull given in a rope which someone holds in his hand: »rope he kick him along hand». People wailing together at a death: »he keep him one cry»; or joining in the laments of the nearest mourner: »everybody help him cry». A man receiving a harmless arrow-wound: »arrow hit him along small place». Other expressions are: a man who has lived long ago, »long-time-man»; a secret legend, »stow-away-talk»; dawn, »small fellow daylight»; feather, »grass belong pigeon»; hair, »grass belong man»; trespass with another man's wife, »steal woman»; limp, »walk about no good»; alone, »one man» (»you fellow one man he come?» 'have you come alone?'); a handsome face, »good nose»; a baby crawling, »piccaninny he walk about along foreleg»; swallow up, »hang him down»; the cry of animals, »yarn belong them fellow».

Some Pidgin-English expressions, crude as they may be, do not lack a certain descriptive picturesqueness. This is the case, for instance, with certain expressions of love, joy, longing, anger, etc., of which a few instances may be given: »My heart inside he vary glad for you»; »I got laugh inside

along throat»; »My throat he long (is longing) for that thing». Annoyance: »Throat belong him he go other way now». Disappointment: »Throat belong him he come long». (These and other instances suggest how generally emotions are associated with the heart, throat, and chest, almost as if localized in that part of the body). Other expressions for anger: »Wild belong him he come up now»; »Eye belong him come red»; »That man he feel no good inside». On parting from a native with whom I had made great friends I heard him lament, »Oh belly belong me he another kind!», by which he meant that he was sensible of such a queer feeling in the stomach.

Other Pidgin-English phrases also, besides those expressing emotion, sometimes show an unmistakable gift for marking out the characteristic moment of various phenomena and things. Eddies in the sea, for instance, were once spoken of as »water he come up all same saucepan he boil». In a folktale various animals describe their own habits, and the »kingfish», for instance, says, »That time high water he come, sea he break, that's my tail he dance all time». A native in the following terms described a nightmare during which he wanted to escape from a pursuing enemy by trying in vain to fly away, »My body go on top, my foot he fast along ground, can't lift him up.» A war tale relates how a party of Mawata men were once surrounded by the enemy and killed, except one man who was saved by some friends from another village. The rescuers brought him back to Mawata and left him with his people, whom they informed of the disaster in the following almost parabolic terms, »High water belong fighting-man (the enemy) been cut off Mawata man, all people go down along water (were drowned), that's all this man me been bail him out.»

It is not surprising that the crudeness of Pidgin-English expressions occasionally makes them appear almost grotesque. A man once described in the following way what happened when the head of a man was cut off, »I cut him head belong that

man, wind belong him he burst along throat, blood belong man he jump along me». An »alligator» once caught the leg of a native between its jaws, and the poor fellow cried out to a white man who happened to be near by, »You come help, my leg he got one big fellow alligator!»

As a matter of course the Pidgin-dialect spoken among a certain tribe is constantly subject to changes, in particular as regards the vocabulary. Any European visitor, for instance, may cause the introduction of some new words or modes of expression, although in its main principles the language remains the same. In some cases one can form an idea of the particular origin of certain phrases. Thus influence from the sailors' language at once suggests itself in the following expression by a native whose wife was taken ill, »My woman he got big fellow sick along port side». The same origin can be traced in the following passage in a folktale which relates how the sting-ray got its present flat shape. It had taken part in a fight and was smashed underneath the crowd of combatants, and thus »sting-ray make him flat belong *down below,* everybody go on top». Missionary influence makes itself felt in the following utterance by a native after he had enjoyed a hearty meal, »Me fellow got better class inside now».

In the Pidgin idiom certain English words have a meaning somewhat differing from that in ordinary use. »Finger», for instance, means 'hand', and »hand» is 'arm'. »Boy» and »girl» are also 'son' and 'daughter' (which latter words are not used). In addition to its proper meaning »brother» comprehends 'sister' as well: »that woman he brother belong me»; »brother», besides, is equivalent to 'friend'. »Woman» is also the word fot 'wife'. »Learn» comprises the meaning of 'teach', »mangrove» the meaning of 'bush', and »moon» that of 'month'. (The natives calculate time according to monthly periods: »how many moon you been stop this place?» 'how many months have you been staying here?'). »Behind» often signifies 'afterwards'. »Fish» is also 'meat' or 'edible game'.

»Bamboo» is used for 'pipe' (pipes are made of bamboo). »Sing» can also be used as a noun (»Let us sing a sing,» a native teacher used to say in his divine services). »Devil» = 'soul' or 'spirit'; »pigeon» = 'bird' in general; »medicine» and »poison» = 'a benificient', *viz.*, 'injurious magic substance', »half» = 'piece', 'portion' in general; »arrowroot» = 'sago', »alligator» = 'crocodile'.

Some words appear in a corrupted form, which to a certain extent makes their etymology less clear; such are: »pras» = 'flash' or 'personal decoration' (»he put him big pras», for instance at a dance); »faminil» = 'family' (used of women in pregnancy: »woman he got faminil» or »faminil inside»); »levaleva» = 'revolver'.

»Obortamá», 'clothes', gives an instance of a native Papuan word adopted in the Pidgin-English. Its original form is »óboro-táma» which literally means 'skin (táma) of a spirit (óboro)', for on their first arrival in the country the white people were regarded as spirits returning from the abode of the dead, and their clothes were believed to be a kind of skin.

The following words occurring in the Pidgin-English of the Kiwais are uncertain as to their derivation; according to the natives they do not belong to their own Papuan dialects: «gas» = 'intestines'; »tonga» = 'ulcerated sore'; »tavian» = 'son-in-law'; »talenga» = 'ear'; »kams» = 'leaves in which food is wrapped up when being baked in the earth-oven'; »skuong» = 'be left without something one should have'.

The Pidgin-English comprises a considerable class of words, very varying as regards origin, which do not occur in ordinary English; s ch are: »corroberri» and »kabakaba» = 'dance'; »kaikai» = 'eat'; »kopamauro» = 'bake in the earth-oven'; »piccaninny» = 'child'; »puripuri» = 'sorcery'; »savy» = 'know'; »susu» = 'suckle'.

A certain interest is offered by the instances of »popular etymology» in which the natives, through the form they give certain Pidgin-English words, show their idea of the

derivation of the same. For instance, the word »kopamauro» (bake in the earth-oven) was by a native promounced »cover-him-up», which showed that he associated the meaning of the term with the way in which the cooking implied takes place. 'The news come' is commonly expressed as »noise he come». 'Grey' does not exist as a separate term but is implied in »green», and as 'grandfather' is believed to mean 'grey-father', it has in the native speech the form of »green-father». One of the natives used to speak of »sugar-canoe» instead of sugar-cane', the word 'cane' being unknown to him.

Gunnar Landtman.

Miszelle.

Une édition des *Fables* de La Fontaine.

J'ai longtemps employé les *Fables* de La Fontaine dans les travaux du proséminaire français à l'Université. J'y voyais cet avantage qu'elles offrent un texte court, se prêtant, dans les limites du travail écrit qu'on y demandait aux participants, à une analyse complète tant des sources et de leur emploi que du récit et de la langue, et que le travail à fournir ne dépassait point les forces des étudiants qui suivaient ces exercices. — Je sais que ces mêmes textes figurent souvent aussi aux programmes de divers examens dans les universités françaises.

C'est dans ces conditions que j'ai pu sentir le manque d'une édition comme il en faudrait à cet effet. On peut se contenter de lire les *Fables* en amateur de belle poésie, pour elles-mêmes; alors un texte pourvu de quelques notes peut suffire. Si on veut les étudier en humaniste, pour ne pas dire en philologue, on n'a rien. Les éditions scolaires sont insuffisantes. L'édition Régnier de la collection des *Grands écrivains,* avec ses indications copieuses de formes analogues du conte, ne vaut rien, car elle mêle sans les distinguer les

«sources» consultées par le poète et les «parallèles», qui n'ont souvent d'intérêt que pour le folkloriste, et dont le nombre pourrait être accru.

Or, aucune de ces éditions ne donne la chose qui serait essentielle: le texte exact de la source (ou des sources) utilisée par La Fontaine. Et ce n'est pas chose facile que de se les procurer, je le sais par expérience. Pour les fables ésopiques nous savons que La Fontaine, qui ne connaissait pas le grec, les a connues dans la version latine de la *Mythologia aesopica Noveleti,* imprimée à Francfort au XVI[e] s., introuvable chez les bouquinistes, et qui manque à bien des bibliothèques universitaires. Quant aux fables orientales, elles sont tirées du *Livre des lumières,* lui aussi introuvable, et dont l'exemplaire de la Bibliothèque nationale semblait égaré il y a quelques années, ou de la traduction de Bidpai, que j'ai vue signalée une fois dans un catalogue de bouquiniste, mais qui était déjà achetée quand j'en fis la commande, et que j'ai vainement cherchée depuis. —

Dans quelques cas (p. ex. les Deux Pigeons, la Tortue et les Deux Canards) on peut trouver le texte du *Livre des lumières* cité par un éditeur ou l'auteur d'une étude. Mais le plus souvent il est presque impossible de se procurer cette base indispensable d'étude: le texte utilisé par La Fontaine.

Ce serait une tâche utile, et qui devrait pouvoir tenter p. ex. la Société des textes français modernes, que de publier soit une édition des *Fables* qui, outre le commentaire philologique, contiendrait le texte complet des sources certaines (ou probables pour une raison quelconque) des fables, et *rien que ces textes*. Ou bien, à défaut, un petit livre qui pourrait s'appeler: Les sources des *Fables* de La Fontaine, et qui renfermerait, dans l'original consulté par le poète, les textes d'où il a tiré tant de petits chefs-d'œuvre. L'érudit qui se donnerait cette peine aurait bien mérité de notre littérature classique.

J. Poirot.

Besprechungen.

Werner Kurz, *F. M. Klingers »Sturm und Drang».* Bausteine zur Geschichte der neueren deutschen Literatur. Herausgegeben von Franz Saran, Professor an der Universität Halle. Band XI. Halle a. S., Verlag von Max Niemeyer, 1913 X + 163 S. 8:o. Preis: Rmk. 3: 60. — **Friedrich Röbbeling,** *Kleists Käthchen von Heilbronn.* Mit Anhang: Abdruck der Phöbusfassung. Ebenda Band XII (dasselbe Jahr). XVI + 168 S. 8:o. Preis: 3: —.

W. Kurz will, wie er einleitend bemerkt, im Gegensatz zu der im allgemeinen ablehnenden Kritik des berühmten Klingerschen Dramas einen Beitrag zu einer gebührenden Würdigung des Dichters zu geben versuchen. Man darf daraufhin keinen epigonenhaften Lobgesang auf vermeintliche, bisher übersehene ästhetische Schönheiten erwarten, sondern der Verfasser bietet ernste Wissenschaft, die sich bemüht Ideen und Stimmungen des Stückes aus Ideen und Stimmungen der Zeit zu erklären. Die Methode, die er bei seiner Untersuchung befolgt, ist kurz folgende. Die einzelnen Gestalten der Dichtung werden einer sehr sorgfältigen Analyse unterworfen und unter dem Gesichtspunkt einer Grundanschauung gesehen: sie verkörpern das Gefühlsproblem in verschiedenen Brechungen. Am deutlichsten ist dieses Problem vergegenständlicht in dem wahren, idealen Menschen nach des Dichters Auffassung, in dem »Gefühlsmenschen mit Kraft», dem Helden des Dramas. Wie sich die übrigen Gestalten zu dieser Grundanschauung des Stückes verhalten, wird eingehend auseinandergesetzt. Es wird alsdann kurz skizziert, wie sich der Idealmensch in den früheren Bühnenwerken des Dichters allmählich herauszuentwickeln scheint. Als Zeitbild — das Drama entstand 1776 — muss »Sturm und Drang» natürlicherweise Berührungen mit anderen Schöpfungen der Epoche in den allgemeinen. Zeitstimmungen aufweisen, wie es auch aufs engste mit den äusseren und inneren Erlebnissen des Dichters vor und während seiner Weimarer Zeit verwoben sein muss. Diese Fragen behandelt der Verfasser in einem 2. Teil, betitelt Beiträge zur inneren Entstehungsgeschichte des Dramas. Er verzichtet dabei auf Parallelenjägerei, wenigstens betont er, dass es ihm, auch wo er Anklänge aufspürt, im wesentlichen auf gleichartige Tendenzen ankommt, und seine Darlegungen wirken in der Tat überzeugend. Dies gilt sowohl von Übereinstimmungen, die sich aus Klingers Briefen inhaltlich ergeben, als auch insbesondere von

den Vergleichungen der Vertreter der Empfindsamkeit in unserem Drama mit entsprechenden Typen bei Martin Miller (»Siegwart«) und J. M. R. Lenz wie auch bei Goethe (»Stella«, »Triumph der Empfindsamkeit«, »Lila«). Mit seiner Methode arbeitet W. Kurz zielbewusst, vielleicht hin und wieder etwas zu schematisch. So vermag er die Gestalt der Luise nicht mit der Grundanschauung des Dramas in Einklang zu bringen, und auch für die Empfindsamen des Stückes ist ja diese Anschauung nur mit einem gewissen Zwang anwendbar, was freilich nicht hindert, dass sie prachtvolle Zeitgemälde sind. Der Wert der Kurzschen Arbeit liegt überhaupt darin, dass sie nachdrücklich darauf hinweist, dass Menschen wie die in »Sturm und Drang« nicht aus der Tiefe des Gemüts geschöpft werden, oder mit anderen Worten, dass das Drama nun nicht mehr als ein »sinnloses Phantasieprodukt« erscheint. — Dem Buche ist eine Bibliographie beigegeben (S. IX—X), die alle wichtige Klinger-Literatur bis 1912 einschl. verzeichnet. —

Die zweite der obengenannten Schriften behandelt ein Problem der Kleistforschung, zu der der Verfasser in seiner Bibliographie (S. VIII—XVI) nicht weniger als etwa 160 Beiträge namhaft macht. Nach einem knappen kritischen Überblick über die Ergebnisse der Forschung über das »Käthchen« gibt er eine sorgfältige Analyse des Dramas, gruppiert nach den Hauptpersonen, Käthchen, Graf Strahl und Kunigunde. Wie bei W. Kurz konstatieren wir auch hier, dass es Röbbeling zunächst um eine lebendige Einfühlung in das Werk zu tun ist, fern von allen Massstäben, die bisher an dasselbe herangebracht worden sind (Spiritismus, Pathologie, usw.). Auf Grund dieser Betrachtungsweise, die, eine gründliche Lüftung der Gelehrtenstube, wohltuende Frische atmet, versucht er zu einer Grundanschauung des Schauspiels durchzudringen. Es würde auch hier eine Behandlung des Gefühlsproblems vorliegen. Freilich ganz anderer Art als bei Klinger. Das Gefühl ist bei Heinrich von Kleist »ein höheres Wahrnehmungsvermögen und zugleich ein intuitives Erkenntnisvermögen«. Was der Dichter in dem Drama in dieser Hinsicht aufbaut, wurzelt in seinem Leben und seiner Weltanschauung, die ihn zu einer Überwindung des Kantschen Idealismus geführt hatte; die Sinneserkenntnis der Menschen ist trügerisch und Täuschungen unterworfen, durch die Sinne kann der Mensch das wahre Wesen der Dinge nicht erkennen, das kann er nur durch das gottgegebene, die Menschen verbindende sympathetische Gefühl. Unter diesem Gesichtswinkel erscheint Käthchen, die durchaus Refle-

xionslose, Naive, als das »Genie des Gefühls», ihr Widerspiel ist Kunigunde, die darum zugrunde gehen muss, und mit Hilfe der Gottheit wird der Graf auf das in ihm schlummernde »Gefühl» nach dessen allmählicher Erweckung zu Käthchen geführt. Das ganze Drama ist ein Hymnus auf dieses sympathetische Gefühl der Kleistschen Weltanschauung. Wie angedeutet, geht diese auf innere Erlebnisse des Dichters zurück. Sie ruht auf einer ganz anderen Grundlage als die Lehre von der Nachtseite der Naturwissenschaft eines G. B. Schubert, auf die einige Forscher das Käthchenproblem zurückgeführt haben. Parallelisierung mit dem Spiritismus u. dgl. lehnt Röbbeling entschieden ab. Dagegen findet er in den Zeitströmungen andere Anknüpfungspunkte, vor allem an die Verkündung der Sympathie bei Wieland, an die Gottgegebenheit des »Gefühls» auch bei Zacharias Werner (»Martin Luther»). Dass Kunigunde vom Dichter als Kontrast zu Käthchen gedacht sei, wurde bemerkt; dass sie nichts mit der Melusinenfabel (nach Tieck) zu tun haben könne, wird noch besonders nachgewiesen, das zeigt auch die erste Fassung des Dramas in dem von Kleist und Adam H. Müller herausgegebenen »Phöbus» von 1808.

Wie man schon aus den obigen Hinweisen ersehen dürfte, ist das Verfahren, nach dem Röbbeling seiner Aufgabe zu Leibe geht, im grossen und ganzen das nämliche wie das von W. Kurz angewandte. Es ist jedoch elastisch genug, um in der Hand verschiedener Forscherindividualitäten zu befriedigenden Ergebnissen zu führen. Das von vorgefassten Theorien ungetrübte Eindringen in den Stoff, das die Grundlage zu neuen Problemstellungen ermöglicht, ist als vielverheissendes Forschungsmittel zu begrüssen. *Gustav Schmidt.*

A. — **L. Spitzer,** *Syntaktische Beiträge. 1. Romanische Parallelen zum rumänischen »Prädikatspleonasmus». 2.* *K a f t - a u̯ á, k a f t - a k l ó* (Extrait des *Mitteilungen des Rumän. Instituts an der Univ. Wien, herausgegeben von W. Meyer-Lübke,* t. I-1914; pages 56-78).

B. — **Le même,** *Nachtrag zu Artikel II* [lisez: *2*] *der Syntaktischen Beiträge* (ibid., p. 386-400).

C. — **Le même,** *Syntaktische Notizen zum Catalanischen* (Extrait de la *Revue de dialectologie romane,* t. VI-1914, p. 81-138).

D. — **Le même,** *Über spanisch q u e* (Extrait de *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen,* 1914, p. 375-394).

E. — **Le même,** *Zur Syntax: »es« im Portugiesischen* (Extrait de *Zeitschr. f. roman. Phil.*, t XXXVIII-1914-1917, p. 713-718).

M. Spitzer, le romaniste bien connu de Vienne, qui, plus d'une fois déjà, a eu l'obligeance de collaborer à la section scientifique des *Neuphilologische Mitteilungen*, a publié ces dernières années toute une série d'articles de revues et de petits ouvrages, dont quelques uns vont nous occuper ici et dont je pense passer en revue quelques autres dans le prochain numéro. Le champ de travail de M. Spitzer est très étendu et comporte des domaines de différents coloris allant du vert tendre le plus souriant d'une syntaxe populaire, étudiée dans des contes de fées et des dialogues saisis au vif, jusqu'au noir et rouge le plus sévère d'une polémique anti-militariste affrontant l'opinion publique d'un État belligérant et victorieux. La plupart de ces travaux philologiques concernent la Péninsule Ibérique et d'autres parties de la Romania méridionale; mais quelques uns vont jusqu'à embrasser des matériaux de portée pan-européenne.

C'est surtout en syntaxe comparée que M. Spitzer me paraît avoir la main heureuse. La finesse du jugement porté par ce jeune élève de Tobler et de Meyer-Lübke est extraordinaire et a du reste été reconnue et relevée auparavant par des critiques plus compétents que moi, dans ce domaine; les distinctions établies frappent au vif, les parallèles trouvés en abondance témoignent d'une aptitude toute spéciale à cette science de la langue envisagée du côté psychologique. Ses lectures déjà si vastes d'avance, M. Spitzer se fait un plaisir de les augmenter incessamment; c'est ce que l'on constate chaque fois que paraît une publication nouvelle de lui. Tout d'abord, il a été le premier à dépouiller dans l'esprit des *Vermischte Beiträge zur franz. Grammatik* de Tobler les *Rondayes Mallorquines* de l'Abbé Alcover, tomes I—VI (Palma 1896-1913); à ces textes de folklore moderne magistralement recueillis[1], il va ajoutant aujourd'hui d'autres textes non moins

[1] On regrette un peu que les *Cantos populares españoles* de Rodríguez Marín ne soient point cités. Du reste, M. Spitzer aura beaucoup à glaner dans les *Notas* dont cet Andalou pur sang accompagne son édition de Don Quijote; et je ne parle pas là seulement des citations de parallèles dont ces *Notas* sont remplies, mais encore du style personnel même de M. Rodríguez Marín. — Comme source d'idiotismes castillans du XV[e] siècle, il y aurait lieu de repasser encore les précieux *Refranes que dizen las viejas tras el fuego* de Santillana (Íñigo López de Mendoza). L'édition la plus récente, celle de

bien qualifiés remontant, soit jusqu'au moyen âge, ou presque, comme le célèbre »Miroir ou livre des femmes» du médecin catalan Jacme Roig (*Spill o libre de les dones*, éd. Roque Chabás, Barcelone 1905) ou les romans de Rabelais, soit à ces dernières années seulement, chefs-d'œuvre plus ou moins littéraires qui ne sont point exclusivement d'écrivains hispano-romans: tels les *Messieurs les Ronds-de-cuir* et d'autres historiettes d'un Courteline ou celles d'un Gyp, etc., les *Sonetti* (non »Sonnetti») d'un Renato Fucini, les poésies milanaises de Carlo Porta, le théâtre du Napolitain Salvatore de Giacomo, la *Sgnèra Cattareina* du Bolognais Alfredo Testoni, etc. etc., puis un grand nombre de *Basme*, de *Povestĭ* et d'autres textes dans un roumain de tous les jours, puis encore les textes dialectaux grecs modernes donnés par Thumb (*Neugriech. Volkssprache)*, puis du Rosegger, des textes en différents idiomes slaves, albanais . . . Évidemment, ce sont les textes modernes et non point ceux médiévaux qui lui fournissent le plus de matériaux intéressants, de »passages à souligner», de délicatesses syntaxiques à foison; encore le catalan majorcain des récits d'Alcover paraît-il l'emporter sur tout ce que M. Spitzer a trouvé à dépouiller ailleurs.

L'article 2 des *Syntaktische Beiträge (A)* avec le *Nachtrag (B)* est d'une importance capitale. Il présente sous un jour nouveau tout un domaine de la syntaxe de l'impératif ou plutôt de la psychologie qui en est responsable, à partir du latin *Quod manu non queunt tangere, tantum* | *Fas habet, quo manus apstíneant:* | *Cetera rape, trahe, fuge, late* (Plaute, Trinummus, 288 s.) jusqu'à l'allem. *Kein Ergrübeln kanns entscheiden, Schwert heraus, entscheide du* (Heine) ou *Und trab trab den Bayern nach, mit ihnen marschiert, Proviant gefasst, bayrischer Lumpenkerl gewesen — zwei Tage lang* (Rosegger).

On salue avec empressement, par exemple, la campagne victorieuse que fait ici M. Spitzer (p. 390) contre Lars Lindberg (*Les locutions verbales figées)* à propos de *Il promit de se contenir. Mais va te promener* (»deutsch etwa 'aber: ja Kuchen'»), phrase où Lindberg voyait »une expression de dépit ou d'irritation . . . figée . . . et devenue une interjection, qui peut

---

la *Revue Hispanique* XXV-1911, pp. 134-219, est accompagnée d'un *Glossary* complet (pp. 177-219), qui, outre deux renvois à part à *daca*, donne une longue série de renvois rangés sous *dar* et comportant, celle-ci, un exemple de *dalle* (n° 233), mais non de *daca*, comme si ce dernier n'était point un composé de l'imépratif au même titre que *dalle*.

s'employer sans être adressée à une personne donnée»; et voici le passage en question, qui peut servir en même temps d'échantillon du style de M. Spitzer:

. . . immerhin ist das Wesentliche nicht durch Lindbergs Darstellung erschöpft: *va te promener, vas-y voir* können dereinst »locutions figées« w e r d e n, vorläufig sind sie gerade umgekehrt kein »starres«, totes, sondern ein l e b e n d e s Element, das Personen (den Hörer oder Leser) in eine objektive Darstellung hineinzieht, ebenso wie das meiner Übersetzung des *vas-y voir* durch 'bitte schön' genauer entsprechende *s'il vous plaît* in *le domestique tira la sienne, une vraie montre en or, s'il vous plaît, et répondit* (Lindberg S. 88) nicht in erster Linie »pour adoucir une proposition qui pourrait provoquer de l'étonnement«, sondern im Gegenteil zum Aufruf eines imaginären Zeugen des erstaunlichen Vorgangs steht.

Ces raisonnements sont suivis d'une note:

Dieses Beispiel würde auch eher als Lindbergs Übersetzungen »pensez donc«, »croyez-le bien«, »même«, die des deutschen 'nota bene, wohlgemerkt' vertragen; vgl. noch Lindbergs Beispiel *ce qu'elles veulent toutes, c'est un mari et des enfants, et s'il vous plaît, un mari qui ne les plantera pas là* . . . es handelt sich um n a c h t r ä g l i c h e Hinweise, z. B. Daudet, Le petit chose, S. 8,

et la note continue par une longue série d'exemples ultérieurs et de commentaires topiques. — J'ai eu l'occasion de relever un peu un côté de ce qu'il y a d'important dans ces recherches sur l'impératif, v. mon article sur la sémantique comparée des adverbes de 'promptitude', *Neuphil. Mitteil.* XVIII (1917), p. 121 suiv., et ailleurs. J'aurais pu, *ibid.*, ranger comme un numéro à part le cas de *dit y fet* qui est cité ci-dessous, *C*, p. 82.

A. — p. 58/59: ces distinctions très fines seraient encore justifiées, si elles en avaient besoin, par des tournures finnoises comme *ja se mies meni kun menikin juuri sitä alimmaista tietä* (»et ce bonhomme alla qu'alla-aussi précisément par-ce d'en-bas chemin«) 'et c'est précisément ce chemin d'en bas que prit, après tout, notre bonhomme', — où c'est également l'adverbe *sitä alimmaista t.* qui est relevé par les moyens affectifs de l'intonation et non point le verbe *meni kun menikin*, ce dernier l'étant en tout cas sensiblement moins. Quant au verbe, il y a par conséquent, au dire de M. Spitzer, »mechanischer Nachklang« plutôt que »affektische Wiederholung: *er tat eben das, ja das tat er* plutôt que *e r t a t, e r t a t das.* — Pour le latin, dont il n'est pas tenu compte ici, on trouverait sans aucun doute des analogies en abondance: *A u f e r immensam, Deus, a u f e r iram*; *D u c i t e ab urbe domum, mea carmina, d u c i t e Daphnim* et *D e s i n e Maenalios, iam d e s i n e, tibia versus* (Virg. Bucol. VIII, cf. Catull. XLIV; d'après *Ἄρχετε βουκολικᾶς, Μοῖσαι φίλαι, ἄρχετ' ἀοιδᾶς* Théocr. I 64 suiv.); *D i f f i c i l e*

est longum subito deponere amorem, Difficile est Catull. LXXVI 13 suiv. Bien qu'appartenant plutôt au deuxième des groupes établis par M. Spitzer, soit à celui de la répétition par emphase ou affectivité, l'exemple d'Horace (Od. IV 13) que voici pourrait être considéré comme représentant l'un et l'autre des deux groupes:

Audivere, Lyce, di mea vota, di
Audivere, Lyce.

A. — p. 60: *isto é mas é uma receita do nosso medico* me paraît différer des autres cas. Ce n'est pas plus un exemple du »Prädikatspleonasmus» que ne le serait le virgilien *Fuimus Troes, fuit Ilium* ou *Occidet et serpens, et fallax herba veneni Occidet* (Bucol. IV 24), les deux verbes ayant chacun leur complément différent. (Pour ce qui est de l'exemple portugais, l'absence de pause après *mas* me paraît bien vraisemblable, étant donné certaines tournures espagnoles analogues que je crois avoir entendues assez fréquemment à Madrid).

A. — p. 76, note. En fait de verbes servant (à l'impératif) de cris d'excitation, les dictionnaires ne connaissent pas majorc. *adur* ou *aduhir*; or, voici ce que l'on crie aux chiens, Rond. mallorq. I 173: *¡¡¡ Ua, mosso !!! ¡¡¡ ua, moro !!! ¡¡¡ ua, mosso !!! !¡¡ ua, petit !!! ¡¡¡ adul!!! ¡¡¡ dassel !!!*

B. — p. 394: pour le raisonnement concernant *directus ad directum*, catal. *se 'l guaytà cara a cara*, cf. Lucifer Calaritanus († 370 ou 371 de notre ère), éd. Hartel (Corpus script. eccles. latin., vol. XIV), p. 165, lignes 24/25, où l'éditeur prétend changer en *ut nos facie ad faciem illum vidissemus* la leçon du ms. unique *ut nos faciem ad faciem i. v.*

B. — p. 397, n. 1: pour *un mal que lhe deu* etc., cf. *Neuphil. Mitteil.* XVIII (1917), p. 144 suiv., § 495.

C. — p. 84, en bas. De même, *¡ Sab qu' eu es* **de** *mpagahidora!* Rond. mallorq. I 112/3, *¡ O que 'u son* **de** *blanchs! ¡ que 'u son* **de** *fins!* ibid. 113, *¡ O que 'u deu esser* **de** *fina!* ibid. 113, etc. etc. — Par contre, sans *de*: *quant veyen que no la volían destapar, mes se creya la gent que' u sería fina, y mes ganes tenían de veurela* ibid. 114, *¡ eu son ben prenidores totes tres!* ibid. 216.

C. — p. 86: ce *dit y fet* ou *fet y dit* ou *fet y fet* eût mérité d'être cité dans mon article sur la 'promptitude'. — En castillan, on a également *una monja hecha y derecha* 'eine richtige Nonne', tour qui, vu la rime, pourrait être revendiqué pour la Castille et n'être que calqué par les Catalans. D'autre part, M. Spitzer a suffisamment démontré la possibilité d'une

initiative non castillane. Quels seront bien les plus anciens exemples attestés?

C. — p. 88, n⁰ 9. Des deux alternatives admises ici (au milieu de la page), la seconde pourrait être préférée en présence de *¡Mal no haguessen trobat es camí es criats que vengueren á cercarme! ¡Mal no l'hagués trobat yo . . . !* Rond. mall. I 57) 'Puissent les domestiques ne point avoir trouvé le chemin', selon moi contamination de *¡mal!* et de l'optatif *¡no haguessen!*, cf. Spitzer, ici même, p. 90, n. 1 (ce *¡mal!* équivalant à »s'ils ont trouvé le chemin, ç'a été leur malheur»). — Sans négation: *»¡Ben parlat!» va dir sa beata. Es segador, fent com que tenir molta malicia, s'esclama: »¡Mal s'axam tornás d'escaravats!»*: la religieuse est trompée par le paysan, qui lui fait croire qu'il est capable, pour se venger d'une prétendue injustice, de transformer par enchantement un essaim en un tas de scarabées; donc à l'origine: [»Cela, c'est] mal [= voilà une sentence mauvaise]; puisse l'essaim se transformer» etc.

C. — ibid., nouvel alinéa. Ce *mal (que)* portugais peut être commenté encore, il me semble, par fr. *à peine l'eût-il vu que,* esp. *a (duras) penas lo vió* 'luégo que lo vió' (Bello-Cuervo, § 1207).

C. — p. 93, n⁰ 15. Ce *quín un* paraît s'éloigner davantage de l'allem. *was für ein* attendu ce passage de Rond. mall. I 97: *¡Una dona mes guapa que jo! ¿Quín possible es suportarho? . . . ¡Que muyre! ¡que muyre!* Cf. encore *¿Cóm ningú pecà en mal, tan clar qu'era?* Català, *Solitut* 276, passage que Vogel s'abstient de traduire (*Sankt Pons*, p. 344)

C. — p. 94, n⁰ 16. Effet d'allitération, intentionnel ou non: *Mirèu qu'es rebte com una rehira* Català, *Solitut* 205, traduction de Vogel: 'es ist verflucht jäh' (cf. le *Reïra de neu* de Spitzer). — Alcover écrivait, dans Rond. I 64, en un seul mot *Recent mil llamps.*

C. — p. 96, n⁰ 17_3. Voici des exemples du XVIe siècle de ce *según (que)* (v. Bello Cuervo § 896 et déjà le Dicc. de la R. Academia Española s. v. *según*); ici encore, on est en présence manifestement, non point d'un *según* régissant un substantif, comme c'est le cas des exemples esp. que Spitzer tire de *La Barraca* et de *Tipos trashumantes*, mais d'un *según* conjonction équivalant à 'à en juger par la manière dont', comme c'est le cas de l'exemple tiré de *Sangre y arena* et du catalan de *Revolta*: (il s'agit du coffret d'un avare qui prétend le renforcer avec des clous et des broquettes) *y . . . pusimos la pobre despensa de tal forma, que quien quisiera propriamente della hablar,*

mas coraças viejas de otro tiempo que no arcaz la llamara, segun la clavazon y tachuelas sobre si tenia Lazarillo de Tormes (1554), éd. Sorrento, Bibl. romanica, p. 37; *¿Quien encontrara a aquel mi señor, que no piense segun el contento de si lleva, haver anoche bien cenado y dormido en buena cama: y aunque agora es de mañana, no le cuenten por bien almorzado?* ibid. p. 46 (sans énumérer d'autres cas, semblables à ceux de M. Spitzer et de Bello-Cuervo). Ou bien aurions-nous affaire ici, après tout, à une fusion de deux conceptions: *según tenía sobre sí clavazón + según la clavazon [que] sobre sí tenía?*

C. — p. 98, en haut. Cf. encore *estich rich y ple. Si encuantr ningú, m'en regal que 'm vejen despuyat. Jo que vaja carregat de dobles de vint, y que riga la gent* Rond. mallorq. I 134 '. . . Si je rencontre quelqu'un, (il m'est joliment amusant que =) je m'en bats l'œil que l'on me voie déshabillé. Qu'une fois je sois bien chargé de monnaies, et les gens auront beau se rire de moi'.

C. — p. 98, note 1. De même, *m'engana que no sias ben malambrosa* Rond. mallorq. I 80 'j'ai l'idée, je crois comprendre que tu dois être bien malcomplaisante' (*malamorosa* Amengua!); et, toujours en conformité avec l'explication de M. Spitzer, *m'engana que sian cosa bona aquests odres* ibid. 140 'je crois comprendre que ces outres-là ne doivent être rien de bon'. On conçoit bien qu'un *ningú* puisse équivaloir à *algú*: *m'engana que a noltros vuyt ningú la mos fassa, que no la mos pach* Rond. mallorq. I 8: 'je me trompe [si je dis] que quelqu'un puisse nous importuner sans nous en payer la monnaie a rès coup'.

C. — p. 105, alinéa 3, au milieu. Je trouve inadmissible et inattendue au plus haut degré cette idée qu'il puisse s'agir ici d'un *si* = *sí* 'ja'. »*Die Entschuldigung, dass ja der Wind sich geändert hat*» ne peut répondre à *la excusa de si'l vent s'es cambiat*; toutes les citations du num. 2 *(sí)* sont bien différentes.

C. — p. 107, n⁰ 20 et p. 108, n⁰ 21. Ce *tantes en vulguésseu* ne doit pas être séparé du fr. *autant en emporte le vent*; les démonstratifs doivent être rendus, l'un et l'autre, par un relatif. Cf. ital. *ogni volta lo facesse*; et, pour l'histoire de ce phénomène, cf. lat. *simul* dans le sens de *simulatque, post* dans le sens de *postquam*, et ce qu'en disent les ouvrages spéciaux (cf. Löfstedt, *Philol. Kommentar zur Peregrinatio,* p. 334). — Pour le majorc., je citerai encore *just* = '*just com*': *lleugera just una titina* Rond. I 101, 'légère précisément comme une bergeronnette'.

C. — p. 107, note 1, en haut: *Comensen a comparéxer animals y mes animals. Al punt hi foren tots. Paraven mes de cent corterades; y, per molt que la vista s'estengués, no veyan mes que caps, capots, caparrots, capets, caparrins, caparrineus, caparrinoys y caparrinoyets, y tots ben vius y uys espolsats* Rond. mallorq. I 195.

C. — p. 113, note 2. Mentionnons encore (cf. ci-dessus »p. 98, en haut») l'analogie psychologique que voici entre le français *beau* et le majorc. *bell*, au sens ironique: *bella basca si no surts pus* Rond. mallorq. I 182, »le bel ennui de ne plus te revoir!» = 'bien peu d'ennui si tu ne réapparais plus'. (En castillan, la remontrance dont il s'agit s'exprimerait bien la plupart du temps par un »*vaya una guasa si ya no vuelves*»). C'est là un BELLU qui n'équivaut pas précisément, bien entendu, au BELLU de *être dans de beaux draps*, de *oh io l'ho detta bella!* et semblables, à côté desquels il convient de ranger ce catal. *bona l'hem feta!* (Català, *Solitut* 275) que Vogel traduit également par un 'Da haben wir was Schönes angerichtet!'

C. — p. 116, alinéa d'en haut. De même, Cantos populares españoles 7174: *¡Ojalay ojalara Mi niña ojales: Me ojalara una chupa Con alamares!*, où la forme *ojalay* est assurée par le mètre. — Ibid., note 1 et alinéa 4: je proteste contre l'idée de M. Spitzer de reconnaître ici facultativement un *y* = *hi* = IBI. Déjà l'ordre des mots, dans la citation de Ruyra 323 [dans l'édition dont je dispose c'est la p. 322], me donne raison; du reste, on peut être sûr qu'il s'agit, non du subst. *dona*, mais de la locution *donarla per* . . . 'auf eine Gewohnheit, Liebhaberei verfallen' (Vogel): *Hi há díes que la dona per rentar y'm tira al safareig els quadros, els llibres.* Ainsi, le passage est clair.

C. — n⁰ 26. Pour être encore plus complet, j'aurais tenu compte ici des cas comme esp. *cuantimás*, Bello Cuervo § 1242, catal. *quant y mes*: Rond. mallorq. I 122: *¡digués á n'el Bon Jesús que mos concedesca una caseta! Que aquesta barraca, per porcellins y tot, es comuna, quant y mes per cristians.*

C. — p. 133, n⁰ 33, fin. Je crois qu'il faut voir dans ce *feste fo* . . . (à noter les points de suspension!) de Ruyra, non point un »festa fuit», comme y songe M. Spitzer, mais un »fac te + *x*» avec un infinitif final raccourci par aposiopèse. Un »Fes-te fotografiar» ne ferait pas notre affaire, comme contexte; il s'agit bien plutôt, je crois, de quelque juron dans le genre de *fotre* et autres mots semblables; ce qui rendrait bien compte de l'invocation qui suit, ainsi que de cette façon de couper

court, en présénce d'une demoiselle. — Pour l'italien, on eût pu citer ici le *Vocabolario della lingua parlata* de Rigutini et Fanfani, s. v. *fèsta*: »*E festa* usasi in fine di certe locuzioni familiari con senso di 'e nient' altro', 'senz' altro' e simili: *Non volli stare a tu per tu; lo pagai e festa. Se mi stuzzicano un altro poco, me ne vo e festa.*»

C. — p. 133, vers le bas. Ne pourrait il pas s'agir plutôt d'un *interrogant,* substantif féminin qui serait dû à l'omission d'une *frasi* sous-entendue *(frasi interrogant)*? Il est vrai que cette façon de voir n'est pas possible pour les autres citations, qui offrent indubitablement des gérondifs, mais dont les deux *interrogants* sont en tout cas sensiblement distincts.

C. — p. 134, n⁰ 36. J'ai noté pour Rond. mallorq I: *li feyan un mal que no era sufridor* (25), *no mes parlavan de sa mare per dir que, devora sa fía, ja no era miradora* 'digne d'être regardée' (97), *axí no será conexedor que haja* ('que j'aie') *tocat res* (154), *¡eu son ben prenidores totes tres!* 'elles (le) sont bien dignes d'être prises' (216). — A la fin de ce numéro, citer encore Meyer-Lübke, *Gramm.*, II § 491, où sont mentionnés des mots prov. signifiant 'faisable', 'punissable', 'incroyable', etc. — Ibid., note. L'esp. n'ignore pas non plus ce *a medio pulir*[1].

Pour quelques-uns des 37 numéros réunis dans *C*, notamment pour 3, 9 (p. 89), 11, 12, 16, 17, 18 (surtout p. 97, 99, 100 et note 1, 101 en bas, 102, 103 avec note et l'alinéa 2, 104), 20, 26 (1, 2, 3, 4, 5), 28, 31 (p. 129, en bas), 35 (p. 133, 134), 37, il serait facile de multiplier les citations, tellement sont bien connus les phénomènes qui s'y étudient. C'est l'analyse psychologique de ces phénomènes qui, ici, attire principalement l'attention.

D (il faudrait toujours dater les extraits! Indiquer au moins l'année, et à l'encre, si les couvertures imprimées d'avance n'offrent pas cette indication). — Cette petite étude est consacrée à certaines questions infiniment subtiles, comme celle de savoir si c'est bien une conjonction ou un pronom relatif qu'il faut voir dans le *que* d'un passage comme *tres semanas que no traen ustedes el estipendio prometido, y así no es posible la instrucción* (p. 386). En général, ces raisonnements ne paraissent pas donner lieu à des remarques.

D. — p. 379, en bas. De même: »*Hablando una monja*

---

[1] Je n'ai point eu tort d'en profiter dans ma thèse: *Estudios sobre la Gaya de Segovia* (Helsinki 1907; Mayer & Müller, Berlin), p. 77.

y poetisa de lo que ocurrió en su convento el día de la llegada de Carlos IV á Cádiz, dice: No obstante, por si acaso venía al jubileo, se deja el coro para la noche . . . El tercer día: que el rey viene, que la reina se va, que á ver el combate de las naves, á la noche á la iluminación, á la tarde á los toros á oir tonteras, que aquel es el rey, que no es, sino el otro, que la reina, que las infantas, si son, si no son, á oir contar muchísimos patrañas»; passage que je trouve chez Clemente Cortejón, *Arte de componer en lengua castellana*[4], Madrid 1911, p. 47 (chapitre consacré à une étude de l'usage de *que* et de *de*).

D. — p. 380, l. 2: pour *parere*, qui vise à l'italien, l. *pareceres*. (On conçoit que l'auteur n'ait point eu l'occasion de lire suffisamment d'épreuves, par le temps qui court).

D. — p. 383. Ces *y eso que, y això que* (qui sont bien familiers à quiconque a eu l'occasion, par exemple, de correspondre avec des hispano-romans) ne me semblent pas être explicables par un *això* (portug. *isso*) = 'so', 'fürwahr', mais bien par cette idée d'insistance en présence de conditions défavorables que représente, par exemple, le fr *et cela tout en rappelant que, et cela malgré le fait accompli que.*

L'étude de syntaxe portugaise et comparée (*E*) constitue, elle également, une contribution personnelle précieuse destinée à approfondir une question intéressante, celle des pronoms neutres, p. ex. de *lá isso* dans *Não, lá isso Deus me mate com gente nova!* 'nein, was das betrifft, ich schwärme für junge Leute!' (p. 715). — M. Spitzer saisit l'occasion pour s'arrêter sur le majorc. *ell*, où il préfère voir, non point ELLUM, comme je l'avais admis *(Neuphil. Mitteil.* XVII-1914, p. 77 suiv.), mais le neutre ILLUD. L'article du *Thesaurus linguae latinae* correspondant à ce ĒLLUM ĒLLAM n'est pas encore lisible en Finlande; l'article de Forcellini pas plus que celui du nouveau Georges n'offrent pas assez de matériaux pour l'étude du mot. Dans ces conditions je renonce à reprendre aujourd'hui la question déjà si débattue du majorc. *ell* et des mots romans que Meyer-Lübke *REW* 2851 a réunis sous ELLUM; je me borne à y ajouter encore un, l'esp. *ello*, qui, lui, à l'opposé des mots italiens et sardes, semble viser non à ĔLLU, mais à ĒLLU, sinon á ĬLLU. Voici les exemples qu'en offre Bello-Cuervo (§ 972), qui l'interpréterait par 'en verdad', 'en efecto', 'realmente': *Ello, no tiene duda que por ese tiempo se representaban unos dramas tan toscos, que* . . . (Martínez de la Rosa); *Ello, hay cuentos desgraciados* (Calderón; réplique d'un laquais que ses auditeurs viennent de froisser par leur indifférence); »no es raro en las

comedias este uso adverbial de *ello*, que pertenece al estilo de la conversación: *ello, asi parece*; *ello, tú al cabo lo has de saber*; *ello, es necesario | indagar qué vida lleva* (Moratín); *ello, ¿no ha de haber forma de que haga usted lo que su padre le manda?* (Martínez de la Rosa)». — J'ajoute que, pour démêler l'histoire de tous ces mots romans, il faudrait avoir sous les yeux, non seulement les contextes latins, mais des contextes italiens et sardes du même genre que les majorcains et que les passages castillans cités ci-dessus. Un catal. *ell* se rencontre déjà dans le *Spill* de Jacme Roig, vers 3655.

O. J. Tallgren.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 26. Oktober 1918, wobei anwesend waren der Vorsitzende und 21 Mitglieder sowie als Gast Dozent Dr. *G. Landtman.*

§ 1.

Das Protokoll vom 28. September wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Dozent *G. Landtman* hielt einen Vortrag über das Pigeon-Englisch[1]). Anlässlich des Vortrages stellten die Prof. *U. Lindelöf* und *A. Wallensköld* einige Fragen, die der Vortragende beantwortete.

§ 3.

Schulrat Dr. *S. Nyström* hielt einen Vortrag über die Abiturientenprüfung in den neueren Sprachen. Der Ref. war der Meinung, dass die mündliche Prüfung unbedingt beizuhalten sei, da sie trotz ihrer Oberflächlichkeit sowohl die Schüler wie die Lehrer zum Fleiss ansporne. Besonders hob der Redner hervor, dass die Prüfung dem Ziel des Unterrichts angepasst werden müsse. Und dies sei die praktische Erlernung der Sprache: die fremde Sprache zu verstehen und schriftlich und mündlich einigermassen korrekt zu behandeln; die Kenntnisse der Schüler müssen einen guten

---

[1]) Vgl. oben S. 62.

Grund für fortgesetzte Studien abgeben. Die Prüfung soll zeigen, in wie hohem Grade dies Ziel erreicht worden ist. Bis in die letzte Zeit hat die Prüfung die Form einer Übersetzung in die fremde Sprache mit Hilfe eines Wörterbuches gehabt. Durch eine solche Prüfung werden aber in einseitiger Weise nur die grammatischen Kenntnisse der Schüler kontrolliert. Diese Form der Prüfung ist als nicht befriedigend zu bezeichnen. Die Anzahl der Fehler, sozusagen die negative Seite, ist ausschlaggebend, die positive Sprachbeherrschung tritt zurück. Bei der beschränkten Stundenzahl der letzten Jahre ist wohl die Übersetzung aus der fremden Sprache in die Muttersprache ohne Wörterbuch die beste Form der Prüfung, durch welche dann vor allem das Verständnis der fremden Sprache kontrolliert wird. Da diese Form der Prüfung aber gar nicht die Beherrschung der fremden Sprache kontrolliert, so wird in dem Unterricht diese Seite vernachlässigt. Somit ist auch diese Form der Maturitätsprüfung nicht zu empfehlen. In diesem Zusammenhang berührte der Redner die Maturitätsprüfung in Frankreich. Hier hatte sie bis zum Jahre 1870 die Form einer Übersetzung in die Muttersprache; später wurde sie in eine Übersetzung in die fremde Sprache mit Hilfe eines Wörterbuches geändert. Bald fand man aber, dass auch diese Prüfung nicht zweckmässig war, und so beschloss man die schriftliche Prüfung vollständig abzuschaffen. Die Folge war eine vollständige Vernachlässigung des Unterrichts der neueren Sprachen. Seit 1902 hat die Maturitätsprüfung die Form eines in der fremden Sprache geschriebenen Aufsatzes, und die Stellung der modernen Sprachen hat sich in hervorragender Weise verbessert. Man könnte etwa daran denken, die Übersetzung aus der fremden Sprache vielseitiger zu machen, in dem man den zu übersetzenden Text den Schülern diktieren lässt, aber auch dies Verfahren hat seine schwachen Seiten; besonders ist hervorzuheben, dass das Resultat in allzu hohem Grade von der Darstellungskunst des Diktierenden abhängen würde. Nach der Meinung des Redners wäre ein Aufsatz in der fremden Sprache die geeignetste Form der Prüfung, die auch in vorteilhaftester Weise auf den Unterricht zurückwirken würde. Leider wird sich aber diese Form der Prüfung sowohl für die Schüler wie für die Lehrer zu schwierig stellen. An etwas ähnliches liesse sich aber denken: man könnte, wie dies z. B. in den Niederlanden geschieht, den Schülern eine fertige Disposition zu einem Aufsatze geben, die sie auszufüllen hätten. Eine solche Aufgabe ist zweifelsohne geeignet,

den Unterricht in fruchtbringender und vielseitiger Weise zu beeinflussen wegen der Anforderungen, die sie an den Schüler stellt. Wenn aber auch eine solche Prüfung für die Schüler und die Lehrer zu schwierig ist, könnte man noch an eine andere Möglichkeit denken: man könnte dem Schüler ein paar Seiten Text in der Muttersprache vorlegen, dessen Inhalt er in der fremden Sprache wiederzugeben hätte. Wenn man aber diese Form der Prüfung nicht einführen will, so wäre es nach der Meinung des Ref. zu empfehlen, den Schülern sowohl eine Übersetzung in die fremde Sprache wie aus derselben vorzulegen; zusammen könnten diese Aufgaben ein einigermassen richtiges Bild von den Kenntnissen des Schülers geben. Das Hauptgewicht wäre auf die Übersetzung in die Muttersprache zu legen; die Übersetzung in die fremde Sprache sollte verhältnismässig viel kürzer und leichter sein und vor allem der Anwendung der Grammatik und des zentralen Wortvorrats gelten. Beide Aufgaben sollten ohne Hilfe eines Wörterbuches gelöst werden. — Als allgemeines Prinzip wäre aufzustellen, dass die Aufgabe möglichst vielseitig auf den Unterricht zurückwirkte, ohne jedoch allzu grosse Ansprüche an den Schüler zu stellen. Der freien Anordnung des Unterrichts dürften nicht zu enge Grenzen gezogen werden. Der Redner schlug daher vor, den Schülern zwei wählbare Aufgaben vorzulegen: einerseits einen Aufsatz mit fremdsprachlicher Disposition, anderseits eine Übersetzung in die fremde Sprache nebst einer Übersetzung aus derselben. Die Hauptprüfung sollte in drei Sprachen, im Deutschen, Französischen und Englischen, abgelegt werden können. Auch in den klassischen Lyzeen sollte neben der lateinischen Prüfung den Schülern eine Übersetzung aus einer der modernen Sprachen in die Muttersprache vorgelegt werden.

In der auf den Vortrag folgenden Diskussion sprach Prof. *U. Lindelöf* gegen die Beibehaltung der mündlichen Prüfung. Die doppelte Übersetzungsaufgabe hielt er für zweckmässig, wogegen die Zweckmässigkeit des Aufsatzes sich noch nicht bewährt habe. — Prof. *Wallensköld* war für die Beibehaltung der mündlichen Prüfung. Was die schriftliche Prüfung betrifft, hielt der Redner den fremdsprachlichen Aufsatz für das Ideal, dessen Verwirklichung aber mehr Arbeit fordere, als bei uns diesen Fächern gewidmet werden könne. Eine Übersetzung in die fremde Sprache ohne Wörterbuch, aber mit Angabe schwierigerer Wörter und Wendungen, wäre vorläufig das beste. — Lektor *L. Granit* hielt den fremdsprachlichen

Aufsatz für die zweckmässigste Form der Prüfung; vorläufig müssten wir uns aber mit einer Übersetzung in die fremde Sprache begnügen. Bei einer Übersetzung in die Muttersprache werde die fremde Sprache im Unterricht zu sehr vernachlässigt. — Dr. *Nyström* war der Meinung, dass die Abschlussprüfung in der Form einer Übersetzung in die fremde Sprache dem Unterricht eine zu einseitige Richtung gebe. — Prof. *Lindelöf* hatte seine frühere Meinung etwas geändert, indem er es jetzt für ratsam erachtete, den Schülern als schriftliche Aufgabe nur eine Übersetzung in die fremde Sprache vorzulegen. — Dr. *E. Hagfors* sprach es als seine Auffassung aus, dass der Hauptzweck der schriftlichen Aufgabe sein sollte, die Fertigkeit im Verstehen der fremden Sprache zu kontrollieren, welche sehr unbefriedigend sei. Vielleicht wäre eine Übersetzung in die fremde Sprache in das Programm der Abgangsprüfung der V. Klasse einzurücken. Die Maturitätsprüfung dagegen würde nur in einer Übersetzung in die Muttersprache bestehen. — Prof. *Wallensköld* sah die Hauptaufgabe des fremdsprachlichen Unterrichts darin, dass die Schüler die betr. Sprache verstehen lernen. Durch die schriftliche Maturitätsprüfung werde nicht diese Fähigkeit, sondern die schwierigere des Übersetzens in die fremde Sprache kontrolliert. Die mündliche Prüfung biete eine genügende Kontrolle für das Übersetzen in die Muttersprache. — Dr. *Hagfors* wollte hervorheben, dass beide Fähigkeiten sich kaum gleichzeitig erwerben lassen; deswegen sollte der wichtigeren, der Übersetzung in die Muttersprache, der Vorrang gegeben werden. — Dozent Dr. *B. Sjöros* schloss sich der Meinung Dr. Hagfors' an; die Übersetzungen in die Muttersprache könnten mit Erfolg für den Unterricht in diesem Fache verwertet werden. — Prof. *Wallensköld* opponierte dagegen, dass der neusprachliche Unterricht demjenigen in der Muttersprache Dienste leisten solle. — Dozent *Sjöros* behauptete, dass im Gegenteil die Muttersprache exploitiert werde. — Dr. *Hagfors* erklärte sich damit einverstanden, dass die schriftliche Übersetzung in die Muttersprache wegfallen könne, wenn die mündliche Kontrolle effektiver gemacht werde. — Lektor *Granit* erklärte, er sei darum gegen eine Maturitätsprüfung ausschliesslich in der Form einer Übersetzung in die Muttersprache, weil der ganze Unterricht dadurch sozusagen auf einen niedrigeren Standpunkt sinke.

Der Verein beschloss die Diskussion als Antwort auf die These des Referenten gelten zu lassen. In fidem:

Emil Öhmann.

Eingesandte Literatur.

Alphonse Daudet, Tartarin de Tarascon, oppikouluja varten sana- ja asiaselityksillä sekä johdannolla varustanut *Walter O. Streng*, Turun suomal. lyseon saksan- ja ranskank. lehtori. Porvoo, W. Söderström, 1918. XIII+77+63 S. 8:o. Preis: 3 Fmk. (= Ranskalaisia koulutekstejä I).

Edwin Hagfors, Otteita Ranskalaisten klassikkojen teoksista. I. XVII ja XVIII vuosisata. Helsinki, Kirja, 1918. 132 S. 8:o

Edwin Hagfors, Utdrag ur Franska klassikers verk. I. XVII och XVIII seklet. Helsingfors, Kirja, 1918. 130 S. 8:o.

Schriftenaustausch.

Mnemosyne, nova series, vol. XLVI (1918), partes I et III.

Moderna Språk, Jahrg. XII, Nr. 7 (Nov. 1918).

Museum, 25ste Jaarg., n^0 10 (Juli 1918); 26ste Jaarg., n^0 1—3 (Oct.—Dec. 1918.)

Svensk Humanistisk Tidskrift, Jahrg. II (1918), Nr. 8—9 (Aug.—Sept.).

Virittäjä, Jahrg. XXII (1918), Nr. 5—6.

Mitteilungen.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *A. Långfors*, Bespr. von Jehan de Nostredame, Les vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux, nouvelle édition préparée par C. Chabaneau, publiée par J. Anglade (1913), in Ann. du Midi XXVI (1914), 378—379. — *Walter O. Streng*, Bespr. von F. W. Stipp, Die Benennungen des Jahres und seiner Teile auf dem Boden des heutigen Frankreichs, in Rev. de Dial. romane VI (1914), 204—208.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *E. Järnström*, Recueil de chansons pieuses du XIIIe siècle, bespr. von A. Hilka, D. Literaturz. 1916, Nr. 9. — *U. Lindelöf*, Grundzüge der Geschichte der engl. Sprache, kurz bespr. in Arch. für das Studium d. neu. Spr. u Lit. CXXXIV, Heft 3—4; *Walter O. Streng*, Himmel und Wetter in Volksglaube und Sprache in Frankreich, kurz bespr. von E. H[oepffner], Zs. f. rom. Phil. XXXIX, 254—255.
